

LA CORRESPONDANCE
de JEANNE SANDELION ET d'HENRY de MONTHERLANT
DURANT L'ANNEE 1949

A Krzysztof Tyszka-Drozdowski, un des meilleurs connaisseurs de Montherlant.

Introduction :

L'année 1949 fut pour Jeanne Sandelion, la poétesse de Thoissey, une année chargée. En décembre 1948, la mort de sa mère très aimée fut un choc ; cette femme équilibrée, malgré des troubles nerveux, sensible et bonne, vivait en osmose avec sa fille, et des chats, dans leur grande maison sans confort, froide en hiver, – les deux femmes se couchaient tôt pour se réchauffer – aidant Jeanne dans les affaires du ménage, la cuisine, la lessive, le bois à couper pour le feu, la location de deux ou trois chambres pour arrondir les fins de mois, car Sandelion ne parvint jamais à s'intégrer dans une profession avec un salaire fixe.

Sa mère lui permettait ainsi de trouver du temps où elle pouvait consacrer les fins d'après-midi ou le soir à la littérature et à la poésie, et à son vaste courrier adressé à Montherlant ainsi qu'à de nombreux correspondants.

Pour Jeanne Sandelion, ne comptaient que l'indépendance, l'écriture, les livres... et l'oeuvre de Montherlant.

Elle n'hésitait pas à demander à Montherlant qu'il lui donne des éditions originales de ses œuvres à lui. Il acceptait toujours. Il arrivait aussi qu'il lui prête ou lui donne de l'argent quand elle gémissait sur la cherté de la vie.

Jeanne Sandelion était une femme cultivée, lisant beaucoup, freinée par le manque d'argent, devant calculer ses sous avant de partir quelques jours en voyage ou à Paris qu'elle aimait et détestait à la fois car cette ville la rendait nerveuse, l'obligeait à dépenser plus que nécessaire en comparaison du coût de la vie en province ; mais à Paris, elle allait au théâtre, (notamment à certaines *Générales ou Premières* des pièces de Montherlant qui lui offrait des places), elle rencontrait des écrivains, d'autres poètes, cherchait avec difficulté des éditeurs de livres ou de revues afin de publier ses poèmes qui n'étaient pas des chefs d'œuvre mais qui parlaient au cœur.

Montherlant était le dieu de Sandelion, elle le portait au pinacle, lui écrivait sans cesse depuis leur première rencontre en Algérie en 1926, jusqu'au jour où elle constata que Montherlant s'était servi d'elle pour le terrible portrait d'Andrée Hacquebaut du roman en quatre tomes *Les Jeunes Filles* (1936-1939). Ce fut un choc violent qui entraîna une rupture qui dura de 1939 à 1946.

Jeanne Sandelion fut vite identifiée par la presse littéraire, les critiques et ses amies intellectuelles, comme le modèle d'Andrée Hacquebaut. Elle s'exposait alors aux moqueries de ceux « qui savaient ». Elle ne pardonna jamais à Montherlant cette « trahison » ; il essaya de la rassurer, affirmant qu'elle n'était pas l'unique modèle, qu'il avait connu d'autres femmes. Mais Jeanne Sandelion ne se trompait pas, tant les lettres de l'Andrée du roman ressemblaient, pour l'atmosphère et le style, à celles qu'elle lui avait adressées durant des mois, des années.

Leur brouille prit fin au début de 1946. (Lire la reprise de cette *Correspondance* sur ce site : *Correspondance de 1946 à 1948*).

De cette année 1949, on retiendra le retour de la confiance amoureuse de Jeanne envers Montherlant, elle l'admirait plus que tout, elle reprit le rythme de lettres fréquentes, souvent de 17 pages, parfois non datées, de jour et de nuit, que Montherlant a gardées toutes (et parfois sans les lire !).

Il lui reprochait le manque de soin de ces lettres, leur graphie peu nette, le manque fréquent de dates, et des pages non numérotées couvertes à ras bord d'une écriture envahissante et brouillonne.

Mais Jeanne, fréquemment, revenait à son cauchemar des *Jeunes Filles*, qu'elle décortiquait, essayant de mettre Montherlant en difficulté pour ce qu'elle considérait comme une muflerie. Elle n'était pas Andrée Hacquebaut ! Or le génie du romancier l'avait saisie dans toute sa vérité du parfait modèle !

En 1949, on verra Montherlant continuer à lui consacrer beaucoup de temps, donnant de multiples conseils, pour qu'elle puisse publier ses textes, poèmes ou roman, ou essai critique sur lui notamment. Il avait préfacé plusieurs années auparavant son premier roman *L'Âge où l'on croit aux îles*, il corrigeait ses écrits et surtout lui demandait de lui soumettre au préalable, pour approbation, ceux qu'elle rédigeait sur lui, quitte à les modifier complètement.

Grâce à Montherlant, Jeanne Sandelion put entrer dans les milieux fermés de l'édition, mais réussit rarement à s'y imposer. Elle se servit sans conteste de la gloire de Montherlant pour essayer de faire publier son œuvre à elle, mineure et pleine de sensibilité.

Un thème qui revient beaucoup en 1949 chez Sandelion : convaincre l'écrivain qu'elle eût une histoire d'amour charnel avec un jeune homme G. , qu'elle n'était pas la vieille fille Andrée Hacquebaut du roman. Montherlant ne cherchait pas à la questionner, voulant d'abord lui être utile sur le plan littéraire, comme pour se racheter du mal qu'il lui avait causé.

Jeanne Sandelion ne renie jamais sa foi chrétienne, va à la messe le dimanche, essaie de convaincre Montherlant qu'il ne doit pas se montrer sarcastique envers la religion. Peut-être exercera-t-elle sur lui, à ce sujet, une influence de modération ?

Deux extraits de cette Correspondance 1949, de Sandelion : « *Vous êtes tellement gentil, je vous ai senti l'autre soir tellement plein de compassion vraie, humaine ; cela m'émeut toujours quand je pense à votre légende de dureté. Je ne vous quitte jamais sans un réconfort profond ; on pourrait croire tout le contraire, mais vous me guéririez de tout complexe d'infériorité, si j'en avais. Et je trouve émouvant qu'un homme comme vous, si occupé, si harcelé, si célèbre, reste si gentiment fidèle à ses amitiés anciennes.* » (Lettre de J.S à M du 12 juillet 1949)

« *Vous avez la vraie charité, oui, non pas celle qui se contente de donner de loin, mais s'intéresse réellement aux êtres... Comme on vous connaît mal ! A ce propos, je ne vois pas très bien ce que vous reprochez à mon couplet sur votre philanthropie. Je ne peux rechercher mes termes exacts, mais vous me le direz. Et je veux vous dire une chose : je sais fort bien que je risque souvent de vous déplaire, en vous disant toute ma pensée. Dans le livre, je suis sévère pour *Les Jeunes Filles*. Je ne peux pas ne pas l'être (j'adoucirai le plus possible, bien sûr, et vous le lirez). C'est un livre que je trouve effrayant, qui me blesse dans toutes mes fibres, mes croyances (même les humaines) et sans même en faire une affaire personnelle avec Andrée Hacquebaut. Toutes les noirceurs qui peuvent traverser une âme humaine y sont accumulées !* (Lettre de JS à M du 5 décembre 1949).

Cette *Correspondance* décrit bien l'atmosphère d'après-guerre dans le monde intellectuel français : un document psychologique, social et littéraire étonnant !

Je conserve les manuscrits de cette énorme Correspondance qui s'étalent sur une trentaine d'année, tant les lettres d'Henry de Montherlant que celles de Jeanne Sandelion.

Henri de Meeûs
Septembre 2020

1949

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

samedi 22 janvier 49

Cher Montherlant,

Merci de votre petit mot si chaleureux et compréhensif, et si prompt. Je crois que c'est le premier message de condoléances que j'ai reçu. J'ai beaucoup pensé à vous autour de ces choses funèbres ; il était inévitable, devant le si beau visage de ma mère morte, où toutes les rides s'étaient effacées, où régnait un sourire divin, que je repense assez à celui de mon père, dont je vous entretenais, je me rappelle, en cette année 1929 qui précéda de si peu notre rupture. J'étais si occupée de vous alors, et de mes fatales chimères. Et cette fois, vous êtes encore étrangement mêlé à mon deuil, puisque le rideau qui tomba sur *Fils de personne* est tombé aussi sur toute une phase de ma vie. Une phase heureuse, et que ce ne sera jamais, jamais plus pareil ! J'avais prolongé mon séjour pour cela, tiraillée entre ce plaisir et l'envie de rentrer comme si je pressentais que les jours de ma chère Maman étaient comptés.

En réalité, je ne pressentais rien du tout ; je n'avais pas eu d'inquiétude cette fois comme à mes autres départs. Elle m'avait seulement parlé d'un « rhume presque passé ». Et depuis, elle m'envoyait mon courrier, m'avait encore expédié si exactement ce que je lui demandais pour cette soirée. Elle ne m'eût pas alertée pour un empire, mais je sais qu'elle désirait mon retour, et elle m'a tout de même dit : Tu repoussais toujours. Elle ne se sentait pas bien, mais je croyais à une de ses gripes annuelles, qui la laissaient des semaines sans appétit. J'ai cru jusqu'au bout à sa faiblesse, et aussi trompée par son état nerveux, torturant toute sa vie, et qui s'aggravait ; elle en souffrait et parlait bien plus que de ses bronches et de ses étouffements relativement peu nombreux et dont il ne fut question qu'à la fin. En réalité, c'est son pauvre cœur qui a flanché, la deuxième nuit qui suivit la visite, trop tardive quand même, du docteur ; elle n'en voulait pas... Il ne m'avait pas très effrayée, je ne croyais absolument pas à son agonie, et si je n'avais été alertée par un silence soudain, je ne l'aurais trouvée morte que le matin.

Je me suis trouvée seule à 4 heures, avec ma mère morte, seule pour réveiller les voisins, courir chez le docteur. Ce sont des heures atroces. Mais où l'on est peut-être plus secouru que plus tard, et c'est ces dernières semaines que j'ai le plus souffert, de ce vide inexorablement installé, qu'il faut bien enfin accepter comme définitif... Je suis sauvée par ma santé d'abord. Mon appétit qui m'oblige à cuisiner un peu, les exigences du ménage, éreintant dans une maison sans confort, avec des feux à entretenir et je me suis obligée, en plus des courses obligatoires, paiements, etc..., à beaucoup sortir, à voir beaucoup de gens, des vieilles amies surtout, moi qui ne sortais jamais, à qui la présence de Maman suffisait à peupler la vie. C'était le foyer idéal, où je gardais toute mon indépendance, pouvais me recueillir, travailler... Cette solitude absolue est effroyable pour moi. Vous avez perdu votre Mère jeune, à l'âge où la liberté console de certains deuils.

Je l'ai dit plus d'une fois ces dernières années. Il y a une période de la vie où l'on marcherait sur le corps de sa mère pour courir à ses passions. Et ces dernières années, surtout depuis notre séparation, pendant mon stage à Elzévir, je m'étais plus que jamais attachée à elle, elle me suffisait. Vous l'avez écrit : Il n'y a que nos

parents qui nous aiment. Oui qui nous aiment comme si nous faisons partie d'eux-mêmes, pour qui nous soyons essentiels. Le drame, c'est de se trouver aussi seule, ne « tenant » réellement à personne au monde. J'emploie « tenant » au sens « d'attaché à ».

Quand je pense aux belles phrases que je polissais pour vous répondre au sujet des enfants que vous déploriez que je n'ai pas, pour vous dire que je ne tenais qu'aux sentiments désincarnés, et me voici accablée par la rupture du dernier lien charnel de ma vie ! Je ne rejette pas davantage les enfants que j'aurais pu avoir ; un deuil cruel ne vous fait pas regretter d'autres attachements, qui risquent toujours d'être brisés. Pourtant ce qui manque toujours bien plus que les enfants, c'est un compagnon. Ne l'avoir pas eu, ne l'avoir pas, ç'a été le drame véritable de ma vie, mon seul malheur avec la mort de ma mère qui me fait épuiser d'un coup toute la douleur que pouvait recéler pour moi la vie. Je pourrais souffrir encore infiniment de la fin de quelques êtres, mais rien ne peut plus m'être essentiel et proche comme ma mère. C'est affreux. Avoir pendant presque 90 ans appelé maman, dans toutes les circonstances de la vie, et qu'il ait toujours été répondu à cet appel. Et que brusquement, et pour jamais, le silence seul vous réponde ! Ah, c'est parfois tellement incroyable que cela me paraît impossible.

Parfois je sanglote dans ma grande maison déserte, quand je m'éveille brusquement de ce rêve où mes occupations me font vivre, où mon subconscient croit encore qu'elle reviendra, qu'elle est quelque part autour de moi. Il me semble que ces crises vont en s'espaçant. Mais je suis de plus en plus désemparée, vivant d'une vie végétative, provisoire, n'ayant pas plus envie de partir que de rester, je pourrais aller chez des amis, mais les histoires de chambres ne s'arrangent pas pour le moment, et puis j'ai ma chatte, dont je ne sais que faire. Elle est trop vieille pour s'habituer ailleurs. Ma voisine la nourrissait mais en ce moment elle est casanière et aime le coin du feu, partage mon lit, enfin, elle serait si malheureuse que j'attends les beaux jours de la saison amoureuse pour la laisser quelques jours, peut-être vaut-il mieux affronter tout de suite la solitude.

Je me disais : si j'ai passé seule les premiers jours... Mais c'est de pire en pire. Ma vie n'a plus de sens, de n'être plus partagée ! Dire que j'aimais tant la vie, encore à Paris, et que ma mère disparue, rien n'ait plus de goût ni de saveur. Je ne peux travailler, concentrer mon esprit. Et puis, à quoi bon ?

Nielsen (1) me répond toujours la même chose, qu'il ne peut envisager aucune publication dans un avenir prochain, « qu'il lui faut faire du commercial ». Il ne me renvoie pas mes petits manuscrits d'ailleurs et je ne sais que faire ; où essayer ? (Julliard vient aussi de me refuser *Daniel* avec les éloges d'usage, parce que trop d'engagements, etc. etc.) Et c'est peut-être encore plus sûr de les lui laisser, puisqu'il les trouve charmants « et ne m'oppose pas, en somme, un refus ». Mais enfin, cela me confirme dans ma conviction que c'est folie de compter sur quelque chose de sûr dans ce domaine.

Et ce terrible souci de la vie matérielle se superpose à mon chagrin, depuis cette réponse, et j'ajoute une véritable angoisse. En vivant au ralenti, j'ai 10 mois devant moi, de quoi me retourner, mais que faire ? Plus jeune, j'aurais réagi autrement et cinglé vers Paris, lâchant tout. Mais je sais ce que c'est que de vivre sans logis, à Paris, et besogneusement, et aussi je me suis rattachée à ce pays, à cette maison. Et je voudrais réellement continuer à y vivre, pouvoir seulement passer le mois d'août à Paris, et le reste du temps aller voir un peu ou recevoir mes amis. Mais ce programme idéal est un luxe ! Je ne sais comment gagner un peu d'argent. Si Th(oissey) était une vraie petite ville, il y aurait des choses possibles, en face de cet hôtel renommé surtout : librairie, salon de thé, cabinet de lecture, que sais-je. J'ai de

la place dans ma maison, harcelée de demandes d'ailleurs, mais aucune combinaison ne peut me permettre d'en vivre. Je préférerais en tirer parti moi-même, garder mon indépendance. Et même en y renonçant, je ne vois guère ce que je pourrais faire. Et puis, non, non, m'enliser ici toute l'année ! Je vois bien que j'avais, j'ai deux vies aussi chères l'une que l'autre : ma vie littéraire, parisienne et amicale ; ma vie thoisséenne campagnarde et familiale. Même Maman disparue, ici tout est imprégné d'elle. C'est mon pays, celui des miens, ces paysages me sont nécessaires.

J'aurai de moins en moins de gens à y voir, les vieilles dames disparaissent, mais on y a connu Maman. Je peux parler d'elle. Je me fais sociable d'ailleurs et trouverai bien des personnes à voir (si je ne sors pas chaque jour, si je reste vacante un moment ici, je suis perdue !) Je ne peux tout de même me disperser éternellement ainsi).

Mais rien de bien intéressant et nourrissant, vous le devinez. Ce serait très bien avec Paris et mes amis. Naturellement. Ces hivers à Paris seraient coûteux ! Ou alors, chercher résolument quelque chose à Paris, et m'y fixer ? c'est-à-dire loger et étouffer dans quelque chambre meublée, etc.

Mais s'il faut perdre ma liberté, je préférerais que ce fût à Paris bien sûr, avec toutes les compensations amicales. Mais qu'y faire ? Trouverais-je un secrétariat, même pas dactylo ? Mes « consoeurs » ont d'autres cordes à leur arc que leur plume (!!) tandis que moi...

Pardonnez-moi cette lettre peu réjouissante. Je suis réellement en détresse. Matériellement, non quand même, car je ne suis pas sans le sou et pourrais attendre.

Mes affaires d'héritage ne sont pas non plus compliquées : j'ai seulement un gros souci avec une de mes baraques déplorablement louée. Mais vendre ce qu'on a... c'est toujours le gouffre au bout. On voudrait garder ses réserves pour le vrai besoin, la maladie, etc... D'ailleurs, c'est ma maison d'ici qui a le plus de valeur, et c'est celle que je ne puis ni ne veux vendre. En ce moment, je vis heureusement, l'hiver n'est pas froid dans ma jolie salle à manger qui est gaie.

J'y couche avec ma chatte, j'y suis moins isolée qu'ailleurs mais c'est une vie sinistre quand même. Et il m'arrive des catastrophes domestiques effroyables. Pour m'achever, je casse un poste de radio qui n'est pas à moi. Etc. etc. Enfin, plaignez-moi, car je suis une femme très malheureuse et désemparée. Les lettres de mes amis m'ont bien aidée, mon courrier du matin suffit parfois à adoucir une journée. Mais ils sont loin mes chers amis ! Georges Duveau (2), qui vient de recevoir la croix, ainsi que le bon Chabaneix (3), va et vient entre Paris et Strasbourg, sans parler de ses conférences. Mon vieil A. F. V. est encore malade à Tours, où il a été très en danger : grippe avec complications pulmonaires, comme tout le monde ... J'espère que vous y échappez ? Dans mon quartier, pas de la grippe d'ailleurs et 3 dans mon voisinage immédiat ; on a enterré 4 personnes en 20 jours, dont Maman la première, et 15 jours après, le menuisier d'en face qui l'a ensevelie ! Oh la vie, la mort .. Quel tour d'horizon la mort de votre Mère vous fait faire !

Au revoir. Merci encore.

Croyez-moi bien fidèlement à vous.

J'ai fini de lire tant bien que mal « *Ce Monde ancien* ». Vous en reparlerai ;

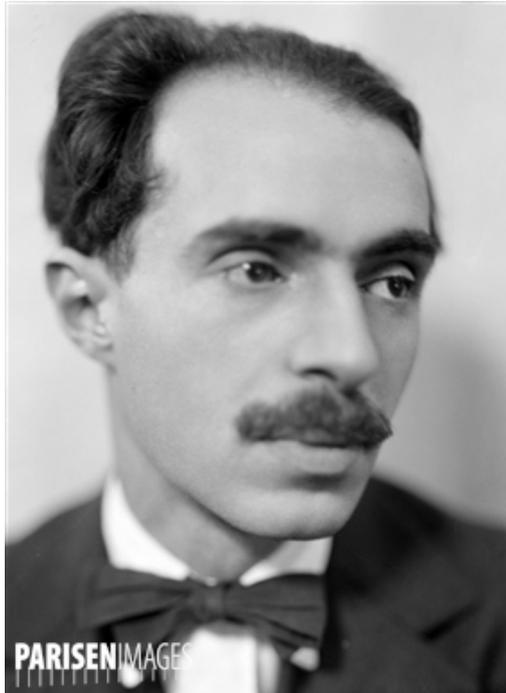
JS.

Notes :

(1) **Nielsen**, éditeur des *Presses de la Cité*.

(2) **Georges Duveau** (on écrit aussi Duvau) est un universitaire, écrivain, historien et sociologue français, né le 9 janvier 1903 à Meyssac (Corrèze) et mort le 19 juin 1958 à Paris. Son œuvre la plus connue est *Le Testament romantique*, publié en 1927.

(3) **Philippe Chabaneix**, né en mer le 20 mai 1898 et mort le 20 avril 1982, est un poète français. Philippe Chabaneix devient bouquiniste à son compte : entre les deux guerres, il tient au 12 de la rue des Beaux-Arts une librairie-galerie qui tient d'un salon littéraire, où l'on ne vend que des recueils de poèmes, des éditions originales, et où l'on n'expose que les amis. Après la débâcle, il quitte Paris pour La Rochelle puis Toulon et, tout en écrivant beaucoup, ne publie plus. Revenu à Paris en 1942, il quitte la rue des Beaux-Arts pour ouvrir une nouvelle librairie au 33 de la rue Mazarine. À la Libération, il publie *Au souvenir de Federico Garcia Lorca*. Il tient désormais la rubrique de poésie au *Mercur de France*. Il occupe dès 1958 le fauteuil d'Yves-Gérard Le Dantec à la Maison de la Poésie, et il est **membre du Comité des poètes français**.



Philippe Chabaneix, poète,
1898 – 1982
○○○○

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Dimanche 13 février 1949

Même sans intentions consolantes, votre lettre m'a été douce et précieuse ; les lettres amicales me relient à un monde plus humain, plus nourrissant que celui qui m'entoure ; vu qu'à part un jeune ménage gentil, elle a 25 ans, lui 30, deux marmots adorables, 3 ans, un an, et trois bijoux de chats siamois à vous rendre fou, il se compose surtout de vieilles gens. (On en enterre pourtant tous les jours : hier, ce fut le 5^{ème} enterrement dans ma seule rue, dont 4 (dont 2 pas très vieux 62 et 70 ans) dans mon quartier immédiat, maman incluse ! Cela finit par être abrutissant de suivre ces cortèges où l'on retrouve les autres endeuillés. Quel étrange début d'année. Par moments, je me demande si je rêve ou veille, je ne me sens plus moi, absolument « dépaylée ». A Paris, je vivais sans maman, ici jamais, alors ...)

La mort de vieilles personnes peut laisser un vide plus ou moins grand, suivant le rôle qu'elles jouent encore en ce monde ; certains, dont les enfants ont fait leur vie au loin, on les pleure un peu et puis c'est fini. Ma mère, d'abord, vivait comme une personne jeune et active, malgré ses maux nerveux, et elle était tout ce que j'avais, le seul être qui me restait à aimer, le seul être qui m'aimât ; « qu'il n'y a que nos parents qui nous aiment », jamais vous n'avez écrit une chose plus juste, et vous devez la ratifier de plus en plus puisque vous aimez des enfants. Mais alors, bien que vous ayez toujours dit que vous vous souciez peu des retours : votre Georges de *Fils de personne*, s'en soucie, lui ; il est blessé si son fils semble indifférent.

Concevez qu'on puisse rendre ce sentiment unique. En effet, vous avez perdu votre Mère si jeune que cette mort se confondit un peu avec l'ivresse de la liberté. Moi-même, je l'ai écrit tant de fois, et à vous-même peut-être.

Il y a un âge où l'on passerait sur le corps de sa mère pour rejoindre un être aimé. « Mais quand les êtres aimés vous ont déçu, et qu'on vieillit, on aime sa mère de plus en plus. On se sent le besoin de la choyer un peu. Et puis, c'était mon foyer ».

J'ai été si malheureuse à Paris, durant ce stage à *Elzévir*, qui comportait des choses agréables, mais ces errances, cette absence de fête, cette solitude de ma vieille Maman, ici. C'était intolérable. Cela m'avait fait apprécier davantage encore la tiédeur du nid, la sollicitude maternelle, le partage de la vie. J'ai peut-être plus besoin encore d'être aimée que d'aimer. J'ai été une enfant gâtée, ma mère m'a portée dans la vie, a compensé par son abnégation totale les insuffisances, les lacunes de la vie à mon égard ; je n'avais jamais, grâce à elle, connu le malheur. Elle l'interceptait, si je puis dire. Grâce à elle, à sa générosité, son dévouement, ses sacrifices, j'ai vécu sans argent comme si j'en avais, etc. Elle était admirable : qu'on me l'a répété souvent ces temps-ci ! « Et quelle mère vous aviez ! »

Comment ne pourrais-je pas la pleurer, ne pas me reprocher amèrement nos querelles, les aspérités de mon caractère qui lui rappelaient celles de mon père ? Tant de choses qu'il aurait fallu faire, dire à temps ! Quoi que vous disiez, vous avez pensé ces choses aussi ; vous me disiez un soir, jadis, comme déjà je me reprochais de ne pas donner assez à ma mère, j'entends encore de quel accent : Nous sommes tous ingrats ...

Mais ceci dit, vous avez raison aussi, et c'est une mort qui me laisse sans révolte, parce qu'elle est dans la nature des choses. « O monde, je veux ce que tu veux » (1). Banine, à qui je n'ai pas encore répondu (j'ai reçu tant de lettres, ai eu tant à faire, et c'est si ruineux, que je n'ai pu remercier encore tout le monde) ! (On m'a beaucoup écrit, et plusieurs personnes rencontrées spontanément), Banine donc m'avait cité cette phrase de je ne sais qui, et elle non plus : *Un monde où l'on voit mourir son père et sa mère est un monde mauvais*. Eh bien, cela ne me semble pas très juste ; bien sûr, un monde où la douleur existe, etc. mais il serait plus juste d'écrire : Un monde où l'on voit mourir son enfant est un monde mauvais. Mauvais pris dans le sens d'absurde, parce que cela est contre la nature des choses, du moins telles qu'elle devrait être dans un monde où la mort existe – ce qui est déjà dur ; mais qu'elle ne soit qu'une fin, une relève, en effet, une « course au flambeau », oui. Malgré ma douleur, j'abonde dans votre sens, avec ma raison. Cela ne me console pas de penser que jamais je ne reverrai ce cher visage, ces bons yeux, que je n'entendrai plus cette voix, ni ce cœur battre pour moi. Je crois à la vie éternelle, mais à une certaine survie de la personnalité, non. Et pourtant, il y a quelque chose de ma mère qui est avec moi, j'en suis sûre. Et que les morts gardent un contact avec les vivants.

J'ai rapporté de Paris un livre extraordinaire : *Au diapason du Ciel*, baptisé ainsi et préfacé par votre ex-ennemi Gabriel Marcel, livre dicté, croit-elle, par son enfant mort à 19 ans, de M^{me} Marcelle de Jouvenel. C'est tout de même absolument troublant, et préfacé par un catholique orthodoxe ...

Bonsoir. Je vais dîner seule hélas ! Je viens d'entendre, à mon petit poste de radio, brisé l'autre jour en mille miettes (et pas à moi !) et raccommoqué (que d'ennuis j'ai eus, en plus de mon malheur ! Ce janvier 49. Un cauchemar.)

Concerto de Beethoven retransmis des Champs Elysées : j'avoue que cela me peuple un peu ma maison ; je l'avais depuis un an et je ne m'en souciais pas. Je suis allée déjeuner chez des cousines, à 8 km d'ici, par le vent et la bruine, fuyant le vide dominical, plus sensible à midi. Mais je reste plus volontiers chez moi, je m'habitue

tout de même ... du moins par moments. Des remous parfois, l'autre jour, pour une affreuse nouvelle reçue au courrier et dont je vous reparlerai.

Non, je ne m'habitue pas – pas à cette vie solitaire, si, un peu – à l'absence de maman. Personne moins que moi n'était fait pour une vie de femme seule. J'ai toujours eu besoin d'être entourée, gâtée. J'ai eu une trop bonne mère, peut-être je ne suis virile, du moins je n'ai quelque chose de viril que dans mon esprit, pas dans mon caractère, ni mon cœur. Quand j'ai reçu votre lettre, je pensais beaucoup à vous et je me proposais de vous récrire, pour vous demander mi-sérieusement, mi-plaisamment, des sujets d'articles. R. Dumay m'en passerait bien un, et j'aurais tant besoin de me sentir un peu plus de billets bleus devant moi. Je sens que je me remettrais à travailler. J'entame pour *La Bataille*, qui le passera dans deux ans ! un récit sur l'étonnante princesse Belgiojoso (2) – comme je ferais n'importe quoi. Mais pas d'idées d'articles ...

J'avais songé à un *De l'amour paternel* dans la littérature à propos de *Fils de personne*, mais je ne sais où le chercher, à part dans *Le Père Goriot* ! Avez-vous quelques lumières à ce sujet, vous spécialiste de l'amour paternel ? (Assez singulier, d'ailleurs !)

Je vous dois d'ailleurs un article. Mais je l'avoue cyniquement, il m'intéresse moins, puisque payé, et si gentiment d'avance ! Tout de même, si vous avez quelque chose à me suggérer à ce sujet... ? quoique, je vous l'assure, ma dette ne me pèse pas, venant des gens que j'aime, elles me sont légères. (Des autres, cela me serait odieux.)

J'ai lu ces temps-ci, assez chaotiquement, un livre singulier où l'épicurisme et l'angoisse (*l'Angst*) alternent curieusement, et dont je vous recopierai peut-être des extraits. J'ai vu aussi qu'on a republié « *Il y a encore des Paradis* », un de vos livres dont j'ai toujours eu envie, à cause de vous et à cause d'Alger. N'y en aura-t-il pas un pour moi ? Ne suis-je pas dégoûtante d'être aussi insatiable ? ! En tout cas, ne me l'envoyez pas, ces ports sont indécentement coûteux J'espère faire un saut à Paris en mai, alors, je le prendrai si... si ! Bonsoir.

Deux peurs alternent dans le mariage, l'une de solitude et l'autre de servitude. La terreur de la solitude étant plus grande que la peur de la solitude (sic), nous nous marions. Pour une personne qui craint d'être ainsi liée, il y en a trois qui redoutent d'être libérées.

L'amour de la liberté est pourtant une noble passion (je l'ai aussi pourtant et je savoure parfois aussi cette volupté amère de ma liberté totale ! Que ne ferais-je pas pour la garder, au point de vue travail surtout), une passion que la plupart des gens mariés éprouvent secrètement, aux moments où ils ne sont pas dans un état de dépendance névrotique, mais alors, il est déjà trop tard ; le bœuf ne devient pas taureau, ni la poule épervier. La peur de la solitude peut être surmontée, car elle naît de la faiblesse ; les humains sont faits pour être libres, et être libre, c'est être seul, mais craindre la servitude, c'est avoir le sentiment d'un danger réel, et c'est pourquoi, je trouve d'autant plus pathétique, que ce soient les jeunes hommes qui redoutent la solitude et se marient, et les belles adolescentes qui s'inquiètent le plus à la pensée de finir vieilles filles.

(Tous ces extraits qui suivent, à lire dans *Le Tombeau de Palinure*, de Cyril Connolly (3), trad. de l'anglais).

Le secret du bonheur (et donc de la réussite) c'est d'être en harmonie avec l'existence, d'être toujours calme, toujours lucide, toujours disponible, « d'être uni à l'univers sans avoir plus conscience de ce fait qu'un idiot », de laisser chacune des vagues de la vie nous pousser un peu plus haut et un peu plus loin du rivage. (...)

Tout est une drogue dangereuse, sauf la réalité qui, elle, est insupportable. Le bonheur réside dans l'imagination, ce que nous faisons est toujours inférieur à ce que nous imaginons ; pourtant la rêverie amène la culpabilité ; il n'y a de bonheur que dans l'affranchissement de l'Angst (l'angoisse), et seuls le travail créateur, la communion avec la nature et l'aide à autrui en sont affranchis. (Peut-être est-ce ainsi que vous avez si bien éliminé l'angoisse de votre vie, si on entend par communion avec la nature, vous qui ne l'aimez guère au sens « campagne », le « O Monde, je veux ce que tu veux, etc. »)

Le plus grand charme du mariage, ce qui, en fait le rend irrésistible, pour ceux qui y ont une fois goûté, c'est le dialogue, la conversation ininterrompue entre 2 personnes qui parlent de tout et de tout le monde, jusqu'au moment où la mort brise le disque. (Hélas, pas rien que dans le mariage ! Mais c'est là ce qui, à la longue, rend une égalité réciproque plus enivrante que n'importe quelle forme de servitude ou de domination.

Mais pour l'artiste, cela peut se révéler dangereux ; un artiste, en effet, est de ceux qui doivent regarder seuls par la fenêtre et, pour lui, entrer dans le dialogue, jouer un rôle dans le spectacle permanent d'une existence, est une sorte d'exquise dissipation laquelle, malgré le plaisir que procure une compréhension commune de la comédie humaine, avec son niveau élevé d'intuition et sa saveur dont on ne se rassasie jamais, risque de le priver de ces moments beaucoup plus rares qui ne sont qu'à lui. C'est pour cette raison que les grands artistes ne sont pas toujours ceux qui placent la plus entière confiance en leur femme, (c'est pourquoi aussi, les secondes femmes sont parfois les meilleures), et que les relations d'un artiste avec sa femme ont des chances de dérouter le spectateur.

Si le monde entier aimait le plaisir autant que Palinure, il n'y aurait pas de guerres.

Ceux qui sont dévorés de curiosité au sujet des autres gens, mais qui n'aiment pas ceux-ci, devraient écrire des maximes, car nul ne peut devenir romancier s'il n'aime pas ses semblables. Etant contaminé moi-même par la philosophie orientale, je suis incapable de prendre les gens au sérieux (« dans ces contrées, la vie humaine n'est qu'une herbe »). C'est seulement à la campagne que l'on peut arriver à connaître quelqu'un ou un livre.

Rappel de cette parole de Flaubert : A mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade ». (Que de richesses sur la solitude de l'artiste, le social, les masses...etc...

C'est un homme du 18^e siècle qui parle (Ndlr : Connoly), un épicurien, pas dans votre genre, un gourmet et un obèse !

Ce serait avoir gagné beaucoup dans la vie que de savoir rester toujours parfaitement naturel et sincère avec soi-même, de ne croire aimer que ce qu'on aime véritablement, et de ne pas prolonger, par amour propre et par émulation vaine, des passions déjà expirées. (Sainte-Beuve).

L'équilibre biopsychique est une source de bonheur si intense et si infaillible que c'est un prix modique pour ces Taoïstes que de le payer de la raison, etc... Or cet équilibre biopsychique n'est autre que cette sensation d'harmonie avec l'univers et d'acceptation de la vie, cette sensation de faire partie de la nature, que nous éprouvons dans l'enfance et que nous découvrons ensuite par l'amour, par la création artistique, par la recherche de la sagesse, par l'exaltation mystique ou le calme lumineux.

Et c'était là mon bonheur avant la mort de ma chère Maman. Le retrouverai-je ? J'ai des moments de désespoir total, de vertige devant un vide tel que je ne sais où me raccrocher et puis d'autres où je me sens encore vivre avec un certain plaisir. J'ai l'amour de la vie-en-soi chevillé au corps. Que de fois, j'ai remercié ma mère de

m'avoir donné la vie ! Malgré tous mes échecs, etc. *Vivre suffisait* (même en souffrant, s'écriait Marie Bashkirtseff (4) à 24 ans, il est vrai.)

A propos de désespoir total, la nouvelle tragique est le suicide d'une ex-amie, poète, deux jours après la mort de sa mère. Il est vrai que c'était une grande malade, depuis toujours ! Aussi une âme désespérée, qui ne pouvait encaisser la douleur humaine et cherchait une explication dans toutes les religions et les philosophies sans la trouver. Très belle âme aussi, très généreuse. Elle s'appelait M.L. Vignon (entre 55 et 60 ans et la mère 83 ou 85). Pendant à un écho de journal où une fille de 60 ans a fait de même après la mort de sa mère de 80. Simone Ratel (pas suicidée) non plus n'a pas survécu à sa mère ...

Vous voyez ! Ce sont toujours des femmes non mariées. Re-bonsoir !

A vous bien chaleureusement et merci encore.

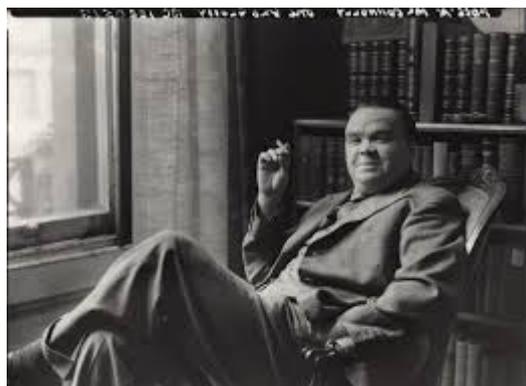
JS.

Notes : (1) Cette phrase est de Montherlant dans *Aux Fontaines du désir*. Sandelion l'a-t-elle oubliée ? Ou fait-elle semblant ?

(2) marquise Cristina Trivulzio, **princesse de Belgiojoso**. Patriote et femme de lettres italienne (Milan 1808-Milan 1871). Ennemie déterminée de l'Autriche, elle dut s'exiler à Paris (1831), où sa maison devint le refuge de compatriotes exilés. Elle est l'auteur d'essais politiques et historiques.



Cristina Trivulzio Belgiojoso (1808-1871)
by Henri Lehmann



Cyril Connolly (1903-1974)

(3) **Cyril Connolly** est né à Coventry, dans le Warwickshire, d'une famille anglo-irlandaise. Il fit ses études à la St Cyprian's School, située à Eastbourne, dans l'East Sussex, puis à Eton College. George Orwell, son camarade de classe à St Cyprian's et à Eton, resta son ami toute sa vie durant. Connolly poursuivit ses études supérieures à Balliol College (Oxford). Contributeur régulier à l'hebdomadaire de gauche *New Statesman* dans les années 1920 et 1930, il dirigea de 1939 à 1950 le magazine littéraire *Horizon* en compagnie de Stephen Spender et de Peter Watson. Après avoir été en 1942-1943 le directeur de la rédaction de *The Observer*, il fut de 1952 jusqu'à sa mort le responsable des pages littéraires du *Sunday Times* en même temps que Raymond Mortimer. Connolly se maria trois fois : en 1930 avec Jean Bakewell (qui épousa ensuite Laurence Vail, ex-mari de Peggy Guggenheim) ; en 1950 avec Barbara Skelton ; et en 1959 avec Deirdre Craven, petite-fille de James Craig, 1^{er} vicomte Craigavon.

Cyril Connolly n'écrivit qu'un seul roman, *The Rock Pool* (1935), texte satirique qui reçut un accueil favorable. Peut-être son œuvre la plus connue est-elle l'autobiographie qui constitue la seconde moitié de *Enemies of Promise* (1938), où il explique son incapacité à écrire le chef-d'œuvre que tous attendaient de lui – y compris lui-même. Son livre suivant, *The Unquiet Grave*, publié sous le pseudonyme de « Palinurus », est également digne d'intérêt.

C'est sans doute en tant que critique littéraire que Connolly a le plus marqué son époque. À l'instar d'Edmund Wilson aux États-Unis, il exerça une influence considérable sur le public, notamment lors de la publication en 1965 de son essai sur les « **100 livres clés de la période 1880-1950** ». Spirituel, malicieux, parfois acide, il forma le goût de toute une génération de lecteurs. En tant que rédacteur en chef d'*Horizon*, il offrit une tribune à un vaste assortiment de nouveaux auteurs. Kenneth Tynan, dans le numéro du *Harper's Bazaar* de mars 1954, a défini le style de Connolly comme « l'un des plus scintillants de tout le patrimoine littéraire anglais ».

Depuis 1976, les archives de Cyril Connolly et sa bibliothèque personnelle, qui comprend plus de 8 000 volumes, se trouvent à l'université de Tulsa, dans l'Oklahoma.

Œuvres traduites en français :

Les Diplomates disparus, Salvy, 1989

Le Tombeau de Palinure, préface de Patrick Mauriès, Fayard, 1990 ; LGF

Marée basse, Christian Bourgois, 1991 ; 10/18

James Bond tourne casaque, Gallimard, 1993

Meurtre au Gassendi Club, Gallimard, 1993

La Chute de Jonathan Edax, Gallimard, 1996

Joyeux lits de mort, Gallimard, 1997

Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain, LGF, 2000

(4) **Marie Bashkirtseff**, née **Maria Kostiantynivna Bashkirtseva** à Gavrontsi (**ru**) près de Poltava, en Ukraine le 11 novembre 1858 et morte à Paris, le 31 octobre 1884, est une diariste, peintre et sculptrice d'origine ukrainienne.



Marie Bashkirtseff (1858-1884)

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

5 avril 1949

Devrai-je à chacun de mes billets, m'excuser de ne vous envoyer que si petite pâture, en échange des lettres-fleuves ? Encore un coup, je n'ai de correspondance que dictée. D'Annunzio, pour s'éviter de répondre aux lettres, avait trouvé le truc de répondre par télégrammes. Mais le Français est trop radin.

Je comprends très bien votre sentiment de solitude. Si occupée que soit ma vie, elle est, elle aussi, infiniment extensible pour y faire entrer les sujets que j'ai dans le coeur. La mienne est trop pleine, la vôtre ne l'est peut-être pas assez. Vous avez cent et mille fois raison de penser, comme je l'ai toujours pensé (et écrit) que la femme ne peut être seule.

Je suis dans les répétitions de Demain il fera jour, suite de Fils de personne, toujours chez Hébertot.

Je pense aller en Espagne en juillet, et ensuite écrire une pièce Celles qu'on prend dans ses bras, qui sera mon adieu, pour longtemps, au théâtre, qui vous disperse trop, et nous détourne trop de ce que les chrétiens nomment la contemplation.

Bien à vous,
M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Digoin, mercredi
8 avril 1949

Mais non, mais non, ne vous accusez de rien, cher Montherlant. Vous savez bien qu'un mot de vous vaut plus pour moi qu'une de mes lettres-fleuves pour vous ; et celle-ci ne sera pas fluviale parce que je l'écris dans des conditions assez particulières, dans la chambre de mon hôtesse, seule chauffée en ce moment.

Il refait ces jours un temps hivernal, avec un grand vent qui secoue cette maison posée au bord de la Loire comme un navire en pleine mer ! J'y suis cependant très bien et voudrais bien y rester, car c'est une vieille maison de province ; cossue et arrangée avec un goût exquis et pourvue de confort moderne, ce qui me change bien de ma maison si chaotique et fatigante.

Je suis arrivée mercredi, par Mâcon et Paray-le-Monial où mon hôtesse est venue me chercher avec sa voiture. Nous avons visité ensemble les églises et les chapelles de couvents, et il y en a ! Le trajet était agréable, la campagne encore engourdie a des grâces d'adolescence et d'aurore, celles qui vous plaisent tant chez les êtres.

Ici, je ne sors guère, mais il y a tant de ressources dans cette demeure pleine de livres, et dans cette nouvelle amie, une femme qui a dépassé la soixantaine, mais qui a encore un très beau visage à la Duse (1), et en même temps c'est un visage du XVIII^e – une grande bourgeoise mais qui a eu beaucoup de contacts avec le monde littéraire, une épicurienne qui a beaucoup souffert. Nous sommes aussi bavardes et aussi franches l'une que l'autre et nous nous racontons des tas de choses sur nos vies sentimentales si douloureuses et agitées !

Le facteur m'a remis votre billet au moment où je prenais le car (*vers Digoin, ndlr.*) mais je pensais déjà vous récrire d'ici ; j'emportais une enveloppe toute prête. Je pensais aussi repartir d'ici jeudi pour un petit endroit dans le Rhône, en pleine montagne, où vient de s'installer une amie, et je suis obligée de rentrer mercredi pour en recevoir une autre à Thoissey, une endeillée comme moi, que j'ai invitée un peu étourdiment, quand ma solitude me pesait trop, et je n'ai encore pas eu le temps de mettre ma maison dans un état convenable. Tout cela me fait me remuer beaucoup, me distrait, mais m'empêche de travailler, au moins d'essayer de le faire, et ce n'est pas fini. Car je veux aller à Paris entre le 20 mai et le 10 juin, pour 10 ou 15 jours. Car la question d'argent se pose pour moi d'une façon aigüe. C'est terrible de ne pas savoir comment on vivra demain, et de devoir verser à l'Etat des sommes astronomiques ! La veille de mon départ, par une coïncidence fâcheuse, j'ai trouvé un mot du notaire me donnant le total des droits et des honoraires que je vais avoir à lui payer, et je n'ai plus que 3 mois à peine pour le faire.

A la mort de maman, il me fait une estimation vague, de 25.000 ; je ne me tourmente pas trop, car on me redoit cette somme, la moitié d'une hypothèque hélas ! pas remboursée à temps. Mais de fil en aiguille, obligé de surestimer une maison, il me demande 43.000, (j'écris d'ailleurs pour me renseigner, car je me défie un peu de lui, après des on-dit. Mais si je dois bien réellement cette somme ...). C'est exactement ce qui me reste de l'argent de Nielsen (2), et je compte là-dessus pour vivre les prochains mois, avec 2 ou 3 petites choses que j'espère toucher d'ici la fin de l'année. Si je dois prendre là-dedans, je ne dormirai plus ! Je tremble déjà du retard possible de mon créancier, que je relance sans cesse et qui déjà me fait payer 6.000 de plus que son retard d'hier ; s'il me rembourse, avec d'autres choses, je suis tranquille pour les 30.000 que j'escomptais, mais il y a ces 13.000 qui me font un souci du diable. Négocier dans le peu que j'ai, ce sera à perte. Surtout précipité comme cela.

J'aurais besoin qu'on puisse m'avancer un peu de cette somme, c'est-à-dire que j'en demande une partie à mon vieil ami mais le pauvre homme est encore à Tours, à l'hôtel, où il est malade depuis 3 mois, il a eu une congestion pulmonaire, a failli mourir, et dépensé beaucoup, forcément. C'est un mauvais moment pour le taper ! Si je ne trouve rien, je tâcherai de me débrouiller à Paris, mais si je pouvais avoir l'esprit un peu tranquille d'ici là. Je vous demande donc, avec simplicité, si vous pourriez m'avancer une petite somme, entre 5 et 10.000 francs ; je puis vous donner en gage un ou deux louis, que malheureusement pour moi et heureusement pour le franc, ont beaucoup baissé ! De 6.000, ils ont passé à moins de 5.000 à 4.000 peut-être ! Si vous ne manquez pas d'argent liquide, vous les garderiez jusqu'à ce que je puisse vous rembourser, et sinon vous les négocieriez (si je ne vous les remboursais pas d'ici la fin de l'année). Qu'en pensez-vous ?

Comment voulez-vous qu'on travaille avec de pareils soucis ? Et je voulais faire réparer une chambre pour mes amis et la louer à l'occasion. Je rentrerais certainement dans mes débours, mais il faut encore repousser cela. Et je fais quelques péchés d'envie dans cette belle vieille demeure (*où elle loge chez son amie à Digoïn, ndlr*) et devant cette hôtesse pourvue de fermes nombreuses, et d'ailleurs sans cesse harcelée comme tout le monde par les réquisitions et réclamations de l'Etat-Minotaure !

Pardonnez-moi de vous ennuyer de ces choses. Mais vous êtes si généreux et si amical que je me risque à vous en parler parce qu'aussi vous avez sans doute mieux les moyens de m'aider. Mais que vous ne le fassiez pas, pour quelque raison que ce soit, ne jettera pas la moindre ombre, vous le savez, sur mon attachement pour vous.

Mon hôtesse vous lit, vous admire, je lui ai apporté sur sa demande, *Les Lépreuses* (3), qu'elle n'avait pas pu trouver. Impossible de remettre la main sur *Le Démon du bien* (4) que j'ai en feuilleton !

Je suis ici par la grâce d'une autre amie qui, elle, est une admiratrice forcenée ! Cela me détend, me repose.

Je lis chaotiquement *Le Sabbat* de Maurice Sachs (5). Une vie de turpitudes, mais contée avec une sincérité à la Jean-Jacques, et le sens du bien et du mal, un dégoût sincère et un remords qui rendent ce livre finalement moral et surtout une langue admirable que je voudrais écrire aussi ! Un beau style naturel, dense et coulant à la fois. Je lis aussi du Paul Cazin, autre écrivain jaillissant, mais peut-être plus bavard, ami ancien et intime de mon hôtesse ; on l'appelle *Le Bienheureux d'Autun* (drôle de bienheureux, entre nous !) et nous irons peut-être l'y voir ces jours-ci en auto, que M^{me} D. pilote avec assez de maëstria. Peut-être aussi les Joseph Jolinon, voisins de campagne.

Ma solitude, vous le voyez, devient une chose assez relative, et à Thoisse, je ne vois que trop de gens, dispersée par des êtres inutiles, mais secourables jusqu'ici.

A la belle saison, avec la vie dans la cour, dans le plein air, ce n'est plus du tout pareil. Ma mère me manquera toujours, mais je me ferais une vie très acceptable si j'avais un peu d'argent, ou si j'en gagnais. Et il n'y a vraiment que ma plume qui pourrait me permettre l'indépendance. La vie moitié à Thoissey, moitié à Paris et chez des amis (j'étais invitée aussi ces jours à Marseille, du 9 au 25, chez une dame fort riche, je ne puis être partout, hélas. Mais à vivre ainsi, un peu en parasite, désiré d'ailleurs, car il y a des gens qui s'ennuient, je m'en tirerais ! Et travaillerais que dévorée chez moi par le ménage. Je compte toujours sur un miracle, miracle Nielsen ou autre, ou sur un filon découvert. Des tas de gens gagnent leur vie avec de la sous-littérature, et moi...

Je veux me jeter à cœur perdu dans l'amitié. Sur ce plan, je suis si gâtée, je vous assure. On ne peut tout avoir. Ce bien-là du moins me reste, et la liberté.

Quand donnera-t-on votre pièce à *Hébertot* ? De toutes façons, je la verrai. Il se peut que j'avance mon séjour mais il faut que je sois à Thoissey quand ma chatte fera ses petits !! sous peine de trouver cette nichée envahissante à mon retour. Quel souci, cette chatte ! Mes voisines la nourrissent, mais elle doit s'ennuyer...

Je m'excuse de cette lettre insipide et utilitaire, hélas, que je viens de reprendre après un agréable déjeuner et une bonne causerie devant le feu de bois tumultueux et gai.

Mille amitiés et merci de m'écrire.

J.S

Et à bientôt, à Paris au moins (encore trop fluviale ma lettre ! parce que décousue).

°°°

Notes : (1) **Eleonora Duse** est une comédienne italienne née le 3 octobre 1858 à Vigevano et morte le 21 avril 1924 à Pittsburgh. Elle est considérée comme l'une des plus grandes comédiennes de son temps. Rivale de Sarah Bernhardt, elle lui voua cependant une admiration profonde.



Eleonora Duse (1858-1924)

(2) Nielsen, éditeur Presses de la Cité.

(3) et (4) tomes 3 (1937) et 4 (1939) des *Jeunes Filles* de Montherlant

(5) **Maurice Sachs**, né **Maurice Ettinghausen** le 16 septembre 1906 à Paris et tué le 14 avril 1945 en Allemagne, est un écrivain français. https://fr.wikipedia.org/wiki/Maurice_Sachs



Maurice Sachs (1906-1945)

ooo

Billet d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

10 avril 49

Je vous avancerai donc ces 10.000 F, soit maintenant, soit quand vous viendrez à Paris.

J'écris une grrrrrande pièce d' « amour ». Frémissez !

A vous,
Montherlant.

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

dimanche,
12 avril 1949

Dire que je ne trouve même pas le temps de vous remercier ! Les hommes n'ont aucune idée de cette dévorante vie matérielle, même pour une femme seule, dirai-je, car certaines besognes se font pour deux dans le même temps. Vous croyez à mon loisir, à mon *désœuvrement* peut-être ! Sachez bien qu'une femme qui ne gagne pas d'argent doit travailler énormément pour y suppléer, c'est-à-dire tout faire elle-même : ménage, cuisine, lavages, repassages, courses, vêtements, etc...

Finalement je dépense 4000 par mois, je reste au-dessous de la moyenne que je m'étais fixée ! Je vous donne ce chiffre parce que c'est tout de même une gageure et il faut ajouter que je suis restée une semaine à Digoïn, mais avec 550 de voyage, et que j'ai eu ici quelques jours une amie qui m'a entretenue en échange de mon hospitalité, mais quand je dirais 5000, cela ne vous fait-il pas rêver ?

Je vous le dis pour que vous jugiez de mes occupations ! et de la valeur toute relative de l'argent... Mais dire que ces 5000 mensuels, je ne peux même pas en avoir l'assurance pour l'an prochain - si peu de chose - qui me permettraient de continuer cette vie besogneuse mais paisible et qui ne me déplaît pas, ainsi coupée de séjours ou de visites d'amis. Je ne déteste pas cette vie active, elle me maintient, je crois, en bonne santé physique et morale aussi, quand elle m'empêche de penser à ma solitude... Cependant, j'éprouve moi aussi le besoin de me recueillir et de contempler, et alors je sombre dans le chagrin, le regret inconsolable de la présence de ma mère !

Il y a des moments où je peux me croire presque guérie ; je suis rentrée de Digoïn assez en train ; je me suis vannée à nettoyer en gros ma maison ; puis mon amie est arrivée, elle-même endeuillée, et avec un cœur d'or et une grande générosité ; elle est venue surtout pour moi, à cause d'une parole de maman à elle, a fait un voyage

terrible pour cela. Elle est « remueuse-de-fer-dans-les-plaies », et nous avons trop macéré dans les regrets et les réminiscences... Là-dessus, il me faut repartir bientôt quelques jours chez une autre amie, pour mon plaisir mais pour l'aider aussi ; tout cela me bouscule beaucoup, et je me dis toujours : « Je travaillerai après ceci, après cela... et finalement... »

Ensuite ce sera le saut à Paris, nécessaire, mais qui va m'engloutir encore un argent précieux. Je suis dans une période bien amère de ma vie. Si je n'avais mes amis...

« Je veux me jeter à corps perdu dans l'amitié, il ne me reste que cela. Cela qui vous paraîtrait bien mince...

Je me suis fait une amie neuve dans mon hôtesse digoinnaise : femme très intéressante, grande vivante quoique ayant dépassé la soixantaine et eu de terribles épreuves, dont la mort d'un fils de 20 ans, au début de cette guerre, un fils très beau, de type espagnol, un Greco. Il y a du sang espagnol dans leurs veines, dit-elle. Elle-même a de lourds yeux noirs, a dû être très belle ; mais par sa famille maternelle, elle descend, ne riez pas, de Pic de la Mirandole (elle fut M^{lle} Pic). Elle a recueilli toutes sortes de témoignage et documents sur lui, et exploré toute la généalogie de ces branches de Pic venus en France au temps jadis. Je disais, pensant à votre *Malatesta* : « C'est un sujet pour Montherlant (en riant, mais c'est vrai) : quel beau type renaissant, autant qu'il m'en souviens. Non, je vois qu'il vivait au XV^e. Eh bien, si, c'était déjà la Renaissance ? Je vois que c'était surtout un savant. Mais il me semble avoir lu un livre séduisant sur lui qui était beau etc. Il faudra que je repioche cela !

Nous allâmes déjeuner à Autun, belle ville ancienne, avec Paul Cazin (1), dit le Bienheureux, écrivain charmant. (*L'humaniste à la guerre, Décadi ou La Pieuse enfance*, etc.) et pour le coup : notre Pic moderne ! Erudit, philologue, polyglotte, traducteur de maintes œuvres polonaises. A 70 ans, il vient de passer une thèse, d'être nommé professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, et a épousé récemment une jeune femme, dont il a eu un enfant, il y a peu !

Que de choses plus intéressantes, j'aurais, il me semble à vous dire si j'avais le temps. Je ne peux même plus lire... J'aspire à quelques jours de solitude, et je ne peux la supporter longtemps. Cela reviendra, j'espère. Mais ce que j'aimais, c'était cette solitude avec ma mère, qui la respectait, la peuplait... Hélas ! A bientôt, à Paris au moins, fin mai ou début juin. Ce sera assez tôt pour l'argent, je me les avancerai ! Mais c'est pour ne pas me sentir trop démunie devant cette fin d'année...

Merci de tout cœur.

J.S

Note :

(1) **Paul Cazin** est un écrivain français né à Montpellier le 28 avril 1881 et mort le 12 avril 1963. Il a parcouru l'Europe, s'est particulièrement intéressé à la Pologne et à sa littérature. Il a du reste traduit du polonais, notamment le chef-d'œuvre d'Adam Mickiewicz : *Messire Thaddée* (Pan Tadeusz) qu'Andrzej Wajda a porté à l'écran, (film coproduit avec la France en 1999). Il résida cinquante ans à Autun, une rue de la ville porte son nom, il repose au cimetière de Paray-le-Monial.

Œuvres :

1920 : *L'Humaniste à la guerre*, Librairie Plon (Couronné par l'Académie Française)

1921 : *Décadi ou la Pieuse enfance*, Librairie Plon

1924 : *L'Alouette de Pâques*, Librairie Plon

1925 : *L'Hôtellerie du Bacchus sans tête*, Librairie Plon

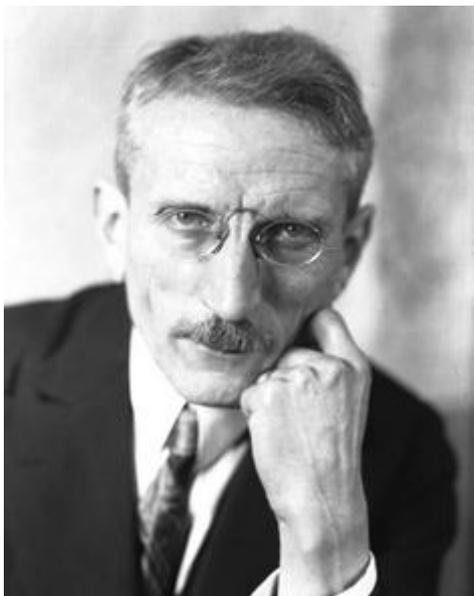
1927 : *Bestiaire des deux Testaments*, Librairie Bloud & Gay, Paris 6e, collection "Ars et Fides"

1927 : *Lubies*, Librairie Plon

1934 : *La Tapisserie des jours*, poèmes en prose, Librairie Plon

1946 : *La Bataille d'Autun* (avec 30 lithographies originales de André Dulaurens), Saintyves

1948 : *Paysages et types de Bourgogne*



Paul Cazin (1881-1963)

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey
20 mai 1949

Cher M,

Tout Paris doit vous avoir félicité pour votre nouvelle pièce, et moi pas encore. Excusez-moi ! C'était hier, cette reprise de *Fils de personne*, et pour moi, il y a un siècle, avec ce deuil et ce bouleversement de ma vie. Je vous félicite donc de tout cœur, car je crois que c'est un succès, mais je me réserve bien entendu de le faire mieux lorsque j'aurai vu la pièce.

Je n'ai lu qu'un article, celui du Figaro littéraire, par F. de Roux élogieux pour le dialogue, l'auteur dramatique, sévère pour le contenu.

Je ne lis plus d'autres hebdomadaires et n'ai encore rien vu dans *La Gazette* de R. Dumay. On a dit qu'il y avait une très jolie photo de vous dans *Le Jardin des Modes* (!) avec une bouche espagnole, une lèvre cruelle, ou quelque chose dans ce genre, des paupières fripées, et des yeux magnifiques. Je voudrais bien la voir. Il y a si peu de bons portraits de vous, et il existe peu de photos, en somme. Je ne peux pourtant pas acheter ce luxueux n° ! (A propos, pensez à mon *Instant de bonheur*, qui devrait paraître ce printemps ?). Je pense que je la verrai au moins à Paris. Je suis toujours décidée à y aller, pour me réchauffer un peu le cœur auprès de ma famille et de mes amis de là-bas, et l'esprit ; mais voilà qu'on me dit que les chemins de fer ont encore fabuleusement augmenté. Je passe mon temps, pour le coup, à faire des additions mais cela n'a rien de comique, je vous assure, pour essayer de faire tenir debout un budget plus que chancelant. Je voudrais y arriver au moins jusqu'à mars prochain, m'imaginant toujours qu'un miracle va survenir, que cet hiver, je trouverai quelque chose à faire à Paris, que M. Nielsen se décide à me prendre quelque chose.

Vous ne pourriez pas, vous, le monsieur surmené, me trouver une petite sinécure à votre service ? Je songe parfois à me faire présenter par Chabaneix à Carco pour qu'il me fasse chanter à la radio ! Avoir eu tant de dons et végéter ainsi, par malchance peut-être, mais aussi nonchalance, dédain, peu de besoins d'argent, à force de sagesse, et surtout amour passionné de ma liberté et de mon loisir.

La pensée de dépendre absolument de quelqu'un, que je n'aimerais pas, m'affole. Et puis sachant faire tant de choses pour moi, saurais-je aussi bien pour les autres ?

Je doute de moi, de mon « rendement ». J'ai vécu malgré tout en enfant gâtée du destin. Je suis encore gâtée dans mon malheur, par mes amis, si bien que je vis de très peu en ce moment.

J'ai fait un séjour à Digoin, un autre dans la douce montagne haut-beaujolaise, quel enchantement des yeux ! Si je n'avais la nature et l'amitié, que me resterait-il ? On m'a rendu mes visites, et que je reçoive ou sois reçue, ce n'est jamais moi qui paie, ce qui tout de même me rend confuse.

J'ai eu ces jours-ci une dame amie, une amie que, le croiriez-vous, vous m'avez faite...

A quelque chose malheur est bon : malheur pour moi ? C'est-à-dire que cette horrible histoire des *Jeunes Filles*, qui m'a fait en son temps tant de mal, me devient bénéfique. (Peut-être parce que j'ai tout accepté, tout effacé, sans arrière-pensée). Cette dame, on lui fait lire ce livre et elle a cru trouver en moi une âme sœur, ayant passionnément aimé un écrivain de valeur, mais elle reconnaît elle-même qu'il ne vous arrive pas à la cheville. Et l'on sent que épouse, mère, grand-mère, ce qui a compté surtout dans sa vie, ce fut cela, ce culte, ces souffrances, ces joies.

Elle veut que ce soit vous qui ayez tenu le plus de place dans ma vie, ma seconde idylle l'intéresse beaucoup moins ! J'ai beau lui dire que cela n'a pas vécu, etc.

En tous cas, elle me plaît bien et vous admire fort ; elle a eu le temps en deux jours, de dévorer tout ce qu'il y a de vous dans mes bibliothèques, et *Les enfances* de Faure-Biguet, et les portraits et des lettres ; elle a 64 ans mais un visage jeune, et je me dis en la regardant qu'un beau visage est jusqu'à la fin un beau visage, et une force. Voilà ma vie, frugale, austère, laborieuse (mes amis me trouvent étonnante d'acceptation, dans ces travaux si bien faits pour moi. Eh que faire, sinon accepter ? Ce calme résigné est peut-être en fonction de la fin de tout enthousiasme. (On ne souffre ni ne jouit plus beaucoup de rien.)

Une vie coupée de somptueux repas au *Chapon fin* ! Mon ami G. m'offre aussi l'hospitalité, entre le 7 et le 15 juin, 2 ou 3 jours à Strasbourg mais souhaite que ce soit après la Pentecôte ce qui repousse Paris vers le 10 ; vous y serez encore ? Ne m'avez-vous pas parlé d'un voyage en Espagne ?

Je vous écris par une après-midi ruisselante de pluie, lugubre, avec ma chatte sur les genoux, pesante, les petits chats imminents, ce qui me rend malade, car il va falloir s'occuper de les faire noyer ! Et j'attends un débiteur avec qui je dois aller chez le notaire, et cette question de droits va être enfin réglée. Cela aussi me rend malade, d'engloutir là une somme qui avec les dépenses des funérailles de maman, m'aurait fait vivre une année. Et pour des maisons qui ne me rendent rien ! Pour essayer de tirer parti de celle-ci, il me faudrait encore faire quelques frais dans une pièce vide, dans l'espoir de la louer aux vacances... et c'est tout à la fois ! Et pour vendre quelques vieilleries, dont on ne me donnera rien, il faut du temps.

Excusez ce bavardage. Je ne puis me mettre à rien en attendant mon bonhomme. C'est pourquoi je m'attarde.

La grande pièce d'« hamour » est-elle terminée ? Il ne me reste plus qu'à essayer d'en faire une avec *Daniel* que Calmann me refuse encore, naturellement. Il y a là un petit drame psycho-idéologique qui pourrait alimenter une pièce. Mais comme elle ne serait non plus jamais jouée ! Et puis il faudrait avoir l'esprit en paix pour y travailler.

Je ne peux même pas reprendre mon petit roman bénin. C'est malgré tout toujours ces choses pour jeunes filles que je fonde des espoirs. Que de femmes vivent de ça ! Le tout est de se glisser parmi elles... A très bientôt, je l'espère. Mille amitiés en attendant.

J.S

Cher Montherlant,

J'ai bien reçu *Demain il fera jour* (1), merci mille fois.

Vos explications sont parfaitement judicieuses, et l'essentiel est que vous ayez accompli votre dessein. C'est drôle, au fond, que le public se sente des droits sur un personnage de théâtre ou de roman ; il aurait dû évoluer comme ceci ou cela, etc. mais c'est flatteur aussi pour son créateur, car cela prouve qu'il est vivant. Ce Georges, certes on a bien souvent envie de discuter avec lui, en particulier, en ce qui me concerne, ses aphorismes sur l'amour. Et son amour paternel qui, en effet, n'a été que choix, passion. Supériorité de l'amour maternel : une mère ne cesse jamais d'aimer son fils.

Il dit qu'on se détache moins facilement de ses vieux vêtements que d'un être aimé. Non, c'est qu'il n'aimait pas vraiment. On aime toujours ce qu'on a vraiment aimé ; ce qui est entré en vous, est devenu une partie de vous. Je n'ai aimé que des êtres sur la valeur desquels je ne me suis pas trompée (je ne parle pas de certaines tendresses, donc mon amour ne pouvait cesser.)

C'est pourquoi aimer un enfant me paraît si décevant et pour quoi je préfère aimer l'homme.

Il est bien rude et brutal avec Marie ! Comment supporte-t-elle cela ? Tout peut se discuter : l'habitude sépare, etc. Il fait si chaud que je ne discuterai pas.

Je suis de nouveau bien dans la détresse, ces jours-ci. Bien seule. La petite provision de joie rapportée de voyage est épuisée. La fameuse fête des Roses avec les gardians ! qui n'ont rien fait de sensationnel, m'a occupée quelques jours. Et les occupations d'ailleurs ne me manquent toujours pas, mais hélas, c'est bien autre chose qui me manque.

Je me demande ce que vous pensez de mon idée de livre exposée dans ma lettre du 27 ? *Que c'est de la foutaise*, comme dirait F. de Curel (2) ?!

Je viens de lire *La Puissance et la Gloire* de Graham Greene (3), le Mauriac anglais. C'est vraiment beau. Mais il faut être catholique, je pense, pour y comprendre quelque chose. Il y a là de l'amour. Le péché, la grâce, des choses admirables. Je lis aussi *Le Pays du dauphin vert*, une charmante chose, qui a été un succès de librairie ! Et cette Elisabeth Goudge (4) met là-dedans une poésie, dessine des portraits d'enfants si justes, si frais. On voudrait faire l'équivalent en français. C'est un peu l'idée d'un petit roman que j'ai en train, mais que je laisse un peu en plan, découragée.

J'ai bien hâte de connaître votre pièce d'amour et un peu aussi votre opinion sur mon *Montherlant et les femmes*.

A vous,
J.S.

Notes :

(1)***Demain il fera jour*** de Montherlant : Drame très court, en trois actes, créé au Théâtre Hébertot le **9 mai 1949**, à lire et à jouer comme la suite de *Fils de personne*. "*J'ai toujours arrêté mes pièces à temps, note Montherlant. Je veux dire : avant l'acte final, celui que je n'ai pas osé écrire. Une fois seulement, j'ai écrit cet acte final : Demain il fera jour est l'acte final de Fils de personne. Et, complété par lui, Fils de personne devient tout à coup la plus profonde, la plus tragique et la plus mal comprise de mes pièces.*"

(2) **François de Curel** (1854-1928) Héritier d'une ancienne famille industrielle lorraine, diplômé de l'École centrale des arts et manufactures, ayant dû renoncer après la guerre de 1870 à une carrière d'ingénieur, François de Curel vit en gentilhomme campagnard une semi-retraite sur ses terres ardennaises et partage son temps entre la lecture, la méditation et la chasse. Son goût pour les lettres se concrétise en 1885 par des nouvelles dans *La Nouvelle Revue* et la *Revue du monde latin* et par deux romans : *L'Été des fruits secs* (1885) et *Le Sauvetage du grand-duc* (1889). Apostrophé par Charles Maurras dans l'*Observateur français* du 25 avril 1889 : « Au théâtre ! Au théâtre ! Monsieur de Curel », il écrit la même année sa première œuvre dramatique, *Sauvé des eaux*, et, quelques mois plus tard, *La Figurante*, pièces qui sont refusées par les lecteurs du Théâtre-Français et de l'Odéon. Il envoie alors ces deux pièces plus une troisième, *L'Ortie* (1891), sous trois signatures différentes à Antoine, qui les accepte toutes. Il aborde le public et la critique avec *L'Envers d'une sainte*, représentée le 25 janvier 1892 au Théâtre-Libre. Sa réputation d'auteur dramatique est désormais établie et ses pièces se succèdent sur les plus célèbres scènes parisiennes. Il est **élu le 16 mai 1918 à l'Académie française** au fauteuil de Paul Hervieu. Sa production dramatique peut se diviser en trois courants : d'une part, une série de pièces à caractère social et familial jouées entre 1892 et 1897 (*L'Envers d'une sainte*, *Les Fossiles*, *L'Invitée*, *Sauvé des eaux*, *La Figurante*, *Le Repas du lion*) ; d'autre part, des œuvres où sont discutés des problèmes philosophiques et moraux (*La Nouvelle Idole*, 1899 ; *La Fille sauvage*, 1902 ; *Le Coup d'aile*, 1906 ; *L'Âme en folie*, 1919 ; *La Comédie du génie*, 1921 ; *L'ivresse du sage*, 1922) ; enfin, des drames de la guerre inspirés de la tragédie mondiale de 1914-1918 (*Terre inhumaine*, 1922 ; *La Viveuse et le Moribond*, 1926). François de Curel est un représentant du drame d'idées dont les maîtres sont, en cette fin du XIX^e siècle, Ibsen et Maeterlinck. Avec son époque, il évolue du réalisme du Théâtre-Libre au symbolisme. Dédaigneux des règles scéniques, il fonde la valeur dramatique de son théâtre sur son art de « dénouer les situations délicates par des catastrophes d'idées, au lieu de placer les coups de théâtre dans les faits », d'où certaines maladresses dans la construction. L'intrigue reste souvent gauche et invraisemblable, tenant parfois du mélodrame, mais les idées sont toujours exposées avec force, clarté et logique dans un style vigoureux, solide et hautain. **Théâtre d'aristocratie morale** certes, mais aussi de vérité humaine qui, dans ses meilleurs moments, réalise l'équilibre entre l'action et l'idée.



François de Curel (1854-1928) chez qui Montherlant jeune écrivain prenait des conseils.
La fille de François de Curel semble avoir été amoureuse de Montherlant.

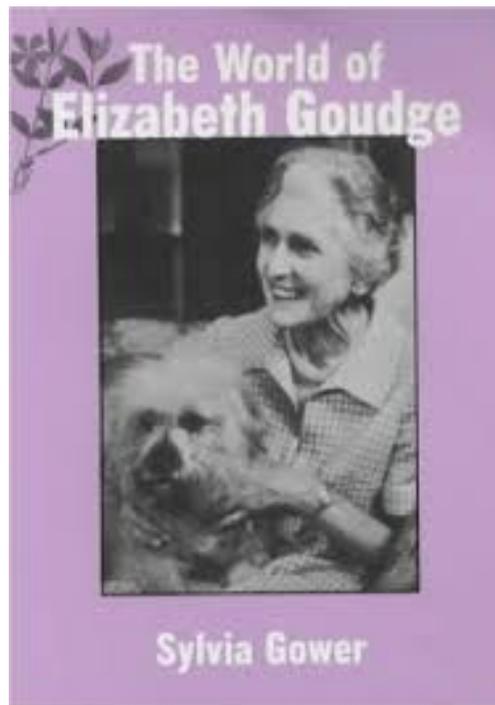
(3) **Henry Graham Greene**, né le 2 octobre 1904 à Berkhamsted, dans le comté de Hertfordshire, en Angleterre, et mort le 3 avril 1991 à Vevey, dans le canton de Vaud, en Suisse, est un écrivain et scénariste britannique. Il a écrit des romans, des nouvelles, des récits de voyages, des essais et des critiques dans lesquels il explore l'ambivalence morale et politique du monde moderne et s'interroge sur le catholicisme.



Graham Greene(1904-1991)

(4) **Elizabeth Goudge** (née Elizabeth de Beauchamp Goudge, le 24 avril 1900 à Wells en Angleterre et morte le 1^{er} avril 1984) est une romancière britannique. Auteure de nombreux romans, de livres pour enfants et d'une vie romancée de Jésus, elle construit des histoires où se côtoient beauté et merveilleux. Ses livres sont parmi les plus vendus au Royaume-Uni et aux États-Unis des années 1930 aux années 1970. En 2001 (ou 2002), l'écrivain J. K. Rowling déclare que le roman *Le Cheval*

d'argent est l'un de ses romans préférés et l'un des rares à avoir influé sur l'écriture de sa série littéraire *Harry Potter*.



o o o o

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, 12 juillet 49

Cher Montherlant, si amical et si bon, je vous écris pour vous remercier encore et vous parler de deux choses.

D'abord, pour ma dette, est-ce que, puisque vous en avez déjà, vous accepteriez en remboursement deux louis ? Il me resterait très peu à y ajouter, à moins que ça ne remonte ! Je n'ai pas voulu traîner cela en voyage, mais les porterais cet hiver.

Ensuite, d'une de vos boutades, est née une idée qui me sourit parce qu'elle me tirerait peut-être de pétrins financiers. Je dis : peut-être. Mais si j'étais sûre de le caser, comme j'entreprendrais ça avec entrain. Vous me parliez en riant d'écrire un livre insultant et scandaleux sur vous. Et cela m'a suggéré d'écrire sur vous un livre qui serait précisément le contraire : un *Montherlant et les femmes*. Une extension en somme d'un article que je voulais faire un jour sur vos héroïnes de théâtre. Cette étude n'a pas été faite, que je sache, du moins globalement, et elle aurait peut-être quelque chance de succès auprès du public. Il y a un malentendu entre vous et les femmes que vous avez créé vous-même, si l'on veut. Mais en même temps... vous passez pour misogyne. *Les Jeunes Filles* surtout en sont responsables, et pourtant vous êtes très compatissant et très fraternel pour elles. On peut épiloguer là-dessus. Sur votre féminité, etc. Mais c'est exact. Vous avez autant écrit en leur faveur, sur leur parenté avec vous, dans leur goût du bonheur, etc. que contre elles.

Il y a bien des choses à dire. Et qui leur a été plus amical, a préfacé plus de livres de femmes, que vous ? Il faudrait faire, oui, un petit livre (1), *petit*, et qui ne soit pas un livre scandaleux ni méchant, non plus un livre trop également fervent ; il faudrait un petit livre spirituel et ému tout de même, là où il faudrait.

Je n'ai pas eu le temps encore de creuser cela sérieusement, et j'attends de savoir ce que vous en pensez, mais cela me séduit. Et je vois tout de même quelque chose comme ça. Des chapitres : *M et les Mères* (pas les Mères de Goethe !), *M et les épouses* (ou les amantes. Au fond la femme que vous n'aimez pas, c'est l'amoureuse, (et pourtant les dignes de respect, Inès, comme vous les faites parler !), *M et les Jeunes Filles* bien entendu. Le plus difficile pour moi serait de parler des *Jeunes Filles* (la série et il y en a bien d'autres dans vos livres. Georges D. trouve que *La Petite 19* est un chef d'œuvre. Moi aussi.).

Mais en y réfléchissant, je pense que je pourrais trouver la façon juste d'en parler, et en disant des choses particulières. Après tout, puisque les petits journaux à potins s'obstinent à écrire mon nom en toutes lettres, je pourrais peut-être saisir cette occasion de leur répondre, moi qui n'ai jamais mêlé mon nom à cette affaire. Si d'autres l'ont fait pour moi ? Naturellement, je ne voudrais pas avoir l'air dupe, mais rassurez-vous, je laisserai les gens sur leur faim tout en attisant peut-être un peu la curiosité. Je sais très bien ce que je dirais, qui serait à votre honneur. Je ne puis pas me permettre le scandale, et la seule raison de reparler de cela est l'insistance de ces plumitifs lourdauds.

Vous resteriez juge de la publication de ce texte, bien entendu. (Espérons que le fou anonyme resterait tranquille, puisque ce ne serait qu'une petite partie du livre. Et puis flûte.)

Vous comprenez, il faudrait que ce ne fut pas uniquement un ouvrage de critique sur votre œuvre, avec des citations, etc. Mais une petite « Somme » de vos rapports avec les femmes, du moins d'après ce que j'en sais, et, évidemment, en se référant surtout à votre œuvre. *Montherlant et l'amour*, *Montherlant et l'amitié*. On pourrait faire de petits chapitres accessoires, amusants, par exemple, un avec « quelques lettres de femmes à M. ». Vous les gardez sûrement !! Des rosses et des louangeuses. (Vous avez fait de ces petits fragments d'anthologie, il me semble, pour votre propre compte, dans des notes ?)

Je pourrais retrouver un petit texte resté inédit, écrit pour un magazine, où je vous prenais à partie à propos de vos idées sur le naturel et le maquillage, où je vous comparais à Louis XV qui refusait de voir la Pompadour (ou la du Barry ?) les jours où elle mettait du rouge ! C'était un parallèle entre vous et Baudelaire et son *Eloge du maquillage*.

Je suis loin d'être toujours d'accord avec vous ; cela mettrait de la drôlerie et de l'animation dans le livre, qui serait dans l'ensemble très « affectueux », vous n'en doutez pas.

Oui, s'il y avait quelque chance de publier ça, je m'y mettrais tout de suite en laissant le reste en plan. Et après tout cela me ferait peut-être de la publicité pour mes autres livres ! Les éditeurs ont-ils été assez bêtes au sujet d'*Inigo* à ce moment-là !

Mais il me manquerait deux livres. *Le Démon du bien* (2) que j'ai en feuilleton, mais jamais pu remettre la main dessus ces temps-ci où je voulais le prêter à une amie, et *Encore un instant de bonheur* (3)...que vous deviez me donner ce printemps, il me semble ? Je vous avais exprimé le désir d'en avoir une édition un peu jolie, et vous m'aviez dit qu'il allait en sortir une. Peut-être chez Nielsen ? En tous cas, je me contenterais de l'édition ordinaire, en attendant ! Je crois que je n'ai pas non plus *Pitié pour les Femmes* (4), et ça m'ennuierait bien de relire tout ça !

Je le ferais héroïquement si cela devait me faire gagner un peu d'argent. Le reste du livre, je le ferais bien rien que par amitié et admiration pour vous.

Vous êtes tellement gentil, je vous ai senti l'autre soir tellement plein de compassion vraie, humaine ; cela m'émeut toujours quand je pense à votre légende de dureté. Je ne vous quitte jamais sans un réconfort profond ; on pourrait croire tout

le contraire, mais vous me guéririez de tout complexe d'infériorité, si j'en avais. Et je trouve émouvant qu'un homme comme vous, si occupé, si harcelé, si célèbre, reste si gentiment fidèle à ses amitiés anciennes. « Ce qui dure, ce sont les amitiés, les sympathies... », dit Georges Carrion (5). Alors tant mieux finalement, si on ne vous a pas inspiré d'amour !

J'attends bien impatiemment votre *Demain il fera jour* (6) pour en savourer le texte à loisir.

Répondez-moi dès que vous le pourrez ? Il me semble aussi que cela mettrait un intérêt dans ma vie, me redonnerait le goût d'écrire. Mais pensez-vous que cela aurait des chances de paraître ? Oui, si vous le faisiez précéder de quelques pages, comme ces *Pages catholiques* (7). Et chez qui ? Mon nom au-dessus de ce titre susciterait peut-être un petit mouvement de curiosité, on s'attendrait peut-être à quelque chose de scandaleux, ça serait excellent ! Du moins jusqu'à ce que les critiques aient dit que ça ne l'est pas. Mais le public ne lit pas les critiques.

Ce n'est pas que les occupations, sur le plan extra-littéraire, me manquent. Je ne sais par quel bout les prendre ! Ma maison en désordre, la gelée de groseilles à faire (suis allée les cueillir ce matin à Montebise-Bey de son nom véritable, le royaume d'alors, héros de R. Dumay ! Et lessive, couture, courses, et pour comble, toute la ville s'agite autour d'une fête monstre, la traditionnelle fête des Roses, dimanche prochain. Il faudra encore faire les guirlandes, comme si j'avais le cœur à ça. Malgré tout, je me sens un peu complice de cette fête populaire, moi autrefois si distante. Le secret de la vie, c'est tout de même d'aimer les êtres, et je sens à présent le prix d'un terroir, moi qui n'ai plus de famille.

Je me sens plus populaire parmi les Thoisséens. On a dû se passer de mon autorisation pour reproduire sur les programmes un à propos de moi fait il y a 20 ans ! Que c'est drôle ! Les jeunes couches croient que c'est tout neuf.

Je voulais toujours vous dire que, moi que vous croyez si indifférente aux enfants, j'ai fait quelques incursions au patronage des garçons. Des garçons hurleurs jouant aux Peaux-Rouges dans une cour, et une malheureuse vieille demoiselle essayant de leur tenir tête ! Ah ! ça vous fait aimer les gosses !! Mais les tout petits qui se serraient contre moi en bafouillant leur Pater, cela m'émouvait. Et je suis amoureuse d'un petit garçon de 3 ans ½, qui en paraît 6, splendide, un petit Viking, dont les yeux bleus feront un jour damner les filles. Mais quand même, je préfère l'Homme.

Un enfant, ce n'est tout de même qu'une promesse, rarement tenue. Quelle splendeur, une promesse tenue, un humain magnifiquement réalisé, autour duquel on peut tourner sans déception comme autour d'une statue parfaite.

Je crois que je suis retombée amoureuse à Th. Cela n'empêche pas mon extrême tendresse pour vous, fraternelle. Vous dites ignorer le sentiment fraternel, pourtant vous êtes fraternel dans le sens d'ainé. Il y a en vous un goût de protéger, d'aider, qui est aussi bien fraternel que paternel, il me semble.

A bientôt,
J.S.

Notes :

(1) Ce petit livre sera **Montherlant et les femmes. Avec 45 lettres inédites de Henry de Montherlant**. P, Plon 1950, in-8 de 260 pp. sous couverture illustrée, sur le plat supérieur de la reproduction d'un dessin du visage dessiné de profil de Montherlant, réalisé par Mariette Lydis en 1937. Il a été tiré 31 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 20 numérotés de 1 à 20, et 11 hors-commerce, marqués H. C. I à H. C. XI. Achevé d'imprimer en date du 16 octobre 1950.

(2) **Le Démon du bien**, 3^e tome des *Jeunes Filles*, de Montherlant, qui parut chez Grasset en 1937.

(3) **Encore un instant de bonheur** de Montherlant publié chez Bernard Grasset, Paris 1934, 141 p.:[chants et poèmes].

(4) **Pitié pour les femmes**, second tome des *Jeunes Filles*, de Montherlant, paru chez Grasset en 1936.

(5) **Georges Carrion**, héros principal des pièces **Fils de personne** et **Demain il fera jour**, de Montherlant.

Fils de personne, Robert Laffont, Marseille 1943, 159 p., 19 lithographies de Jacques Grange [théâtre, "version originale", préface datée de mars 1943. Pièce en quatre actes (d'abord rédigée sous la forme d'un roman dont

l'auteur a détruit le manuscrit) créée le 18 décembre 1943 ["pour la fête du solstice d'hiver"] au Théâtre Saint-Georges, à Paris, dans une mise en scène de Pierre Dux, avec Henri Rollan, Michel François, Suzanne Dantès et Suzanne Courtial (décor de Leyritz). Reprise en décembre 1948 au Théâtre Hébertot. *Fils de personne* est entré au répertoire de la Comédie-Française le 13 mars 1954.

(6) **Demain il fera jour**. Trois actes, coll. "Blanche", Gallimard, Paris 1949, 141 p. [théâtre, suite de *Fils de personne*]. Pièce en trois actes créée le 9 mai 1949 au Théâtre Hébertot, dans une mise en scène de Paul Cettly, avec Allain-Dhurtal, Jean Muselli, Jacques Thorens et Suzanne Dantès.

(7) **Pages catholiques** de *Henry de Montherlant*, recueillies et présentées par Marya KASTERSKA. Plon, 1947. (209 pages)

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

4 août 1949

Vous n'êtes pas de ceux ou celles qui disent, de tout ce qui sort de moi, que « c'est un genre ». Vous me croirez donc si je vous dis ou répète que toute lettre, d'homme ou de femme, qui dépasse les quelques lignes du « billet », est mise par moi de côté, et lue quelques fois des semaines plus tard.

Il y a un trait irrésistible dans ma nature. Honte à moi ! C'est donc aujourd'hui seulement que je lis votre dernière lettre, datée d'un mystérieux « mardi ».

D'abord ne pensez pas à votre dette, pour le moment. Secundo : le livre que vous me proposez d'écrire sur moi et les femmes. Moi, je veux bien ! Surtout si vous me dites qu'il n'y aura pas trop de choses méchantes, car je suis sursaturé de méchancetés. Mais le sujet serait nouveau, car rien n'a été écrit sur moi, que mû par la passion et la mauvaise foi. (Pourtant, une femme m'a communiqué l'autre jour un article où elle dit à peu près : « Dans tout le théâtre de M., sauf l'exception de *Fils*, la femme est supérieure à l'homme », et elle m'y reproche presque d'être « partial en faveur de la femme » ! Je suis convaincu que vous trouveriez un éditeur pour cela, et vous en trouverais un. Le sujet est d'ailleurs dans l'air, l'article Beauvoir.)

Dieu a écrit dans la N.R.F., à propos de *La Reine morte*, que je m'intéressais beaucoup plus aux femmes que ceux qui en parlent avec adulation. Et, quant à moi, quand je vois comment en parlent et comment les traitent les garçons de 20 à 25 ans que je connais, je me dis que je suis avec elles un petit saint !

Quand venez-vous à Paris ?

Amitiés,

M.

Si vous donnez suite à cette idée, dites-le-moi, et je tâcherai de vous envoyer quelques citations.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey samedi 6 août 49

Honte à vous, oui, monsieur. Je puis l'écrire après vous, sans ça, je ne me permettrais pas... Dire que vous me dites gentiment en me mettant dans l'autobus : « Ecrivez-moi ! » (Je dois dire que j'en avais été un peu sidérée, vu votre répugnance pour toute correspondance reçue ou envoyée, et d'autant plus émue ! Cela m'avait paru une preuve extrême de compassion et d'amitié.)

Et vous lisez le 4 août une lettre du 11 juillet ! Je vous ai récrit d'ailleurs une carte le 27, faisant allusion à ma proposition du 11 ; ou vous ne l'avez pas reçue, ou vous n'êtes pas curieux : quoiqu'il en soit, je suis enchantée de vous voir sympathiser avec mon projet de livre sur vous. Je vous avoue que, devant votre silence, qui à la longue m'inquiétait, car quand il s'agit d'affaires, vous n'êtes point un si mauvais

correspondant (ma plume va mal et ma chatte attrape le porte-plume, *cramponnante* à souhait, vu qu'on a tué ses petits hier ; quelle affreuse journée), je vous avoue, dis-je, que mon élan était retombé et que j'avais à peu près renoncé. Mais votre adhésion qui, d'abord a effrayé ma paresse, de nouveau suscite mon goût et mon entrain.

Je voudrais faire un petit livre à la fois sérieux, là où cela s'imposera, et enjoué ailleurs. Mais il n'y aura nulle méchanceté, soyez-en sûr. Peut-être quelque taquinerie ou quelque sévérité. Je voudrais que tout le monde en eût pour son argent, les curieux... ou les curieuses, des petits à-côtés et ceux qu'intéresse un « essai objectif ».

Il faut d'abord que je relise tout, du moins tout ce qui me donne une chance de lire quelque propos sur les femmes. Je manque de lectures en ce moment, après Malicroix, belle chose un peu lente, mûre, pensive, très bien écrite, trop bien ! d'Henri Bosco ; donc cela tombe à pic.

Je crois vous avoir dit qu'il me manque Encore un instant, Le Démon du bien, que j'ai relu il y a quelques mois en feuilleton, et impossible de remettre la main dessus : j'ai pourtant classé et catalogué tous mes romans susceptibles de plaire à un « public », ayant eu l'idée de louer des livres, mais j'ai peur que cela ne m'entraîne dans des frais à priori, patente, etc. Et j'en ai si peu de livres que pour l'instant, je m'abstiens. Et *Pitié pour les femmes*. (Il me manque les tirages limités, bien entendu.)

Si vous pouviez seulement me prêter des exemplaires de ces livres, encore que vous me l'ayez promis les poèmes ! Cela suffirait.

Envoyez-moi aussi toutes les citations et tous les documents que vous jugerez à propos, et si vous l'avez gardée, ma lettre où j'exposais mon idée, avec quelques suggestions de chapitres (1). J'ai un peu « dormi » sur ce projet, par votre faute ! Et cela m'aiderait à tout retrouver.

Je vais avoir du pain sur la planche. J. Tenant qui est lecteur chez Dumas et vient d'y sortir un petit roman très au-dessus du genre de la collection *Pervenche*, (jeunes filles, jeunes femmes), me donne grand espoir pour un petit roman que j'ai en train, un peu idiot et il me ferait même avoir un tour de faveur, s'il plaît ! Il doit plaire, il y a tous les éléments, quoique l'unité de lieu soit déconseillée ! et...) mais il faut qu'il y ait 6000 lignes, etc. etc. Oh ! Cette littérature de commande ! Enfin M. P. Valéry le faisait bien. Je vais tâcher d'alterner les deux ouvrages ! Le roman est peu payé surtout comparé aux conditions de Nielsen ; c'est à forfait, mais cela me ferait une petite somme et de la sécurité pour quelques mois, vu mes besoins modestes.

Ces jours, j'ai été fort bousculée, j'ai loué deux grandes pièces inoccupées dans ma maison, l'une pour trois mois à un jeune couple pourvu de deux bébés, l'autre à un jeune homme. Il a fallu installer des meubles, nettoyer, etc. Et j'avais badigeonné moi-même l'une d'elles 6 x 4,50m !

Dire que vous et d'autres me croyez inoccupée et riche en loisirs ! Naturellement, je prends encore le temps d'écrire des lettres, et de sortir, mais songez à ce que c'est que de vivre seule. Mes locataires sont des étrangers, s'ils peuplent ma maison, surtout ces jours où mes voisins de cour sont en vacances, et de ne voir que des vieilles dames, ou presque, car j'ai une ou deux amies de mon âge, mais l'une de passage, l'autre travaillant tout le jour dans un bureau. Moi, je sauve ma liberté, c'est beaucoup. C'est même tout pour moi. Tant que je le pourrai... A bientôt.

Tout à vous,
J.S

Je ne puis pas aller à Paris puisque vous me posez la question, avant décembre où mon amie me prêtera sans doute son logis pour deux mois. Pas question d'aller à

l'hôtel ! Je vois que vous n'êtes pas venu « en » Avignon, mais Gide y est venu, lui. On donne sa photo avec J. Vil (ill.) dans *Le Figaro*.

J'espère que *Pasiphaé* (2) a été un succès.

(Sur un billet ajouté à la lettre) : Que je vous amuse un peu au risque de me faire avaler pour ce bout de papier traditionnel. J'avais envoyé des S.O.S il y a quelques semaines, très en détresse : j'ai par moments de véritables vertiges de solitude, ne me sentant raccrochée à personne et à rien d'essentiel. Mes amis m'ont répondu avec ensemble et chaleur.

Banine est à Antibes et rentre à la mi-août à Paris. Il est question pour elle de faire un film ; cela lui a donné, dit-elle, un coup de fouet. Elle me confie qu'elle a eu aussi de véritables crises de détresse morale et matérielle. Elle me conseille de me marier par annonces !! (Je pensais à vos réflexions dans la préface de *L'Age où l'on croit aux îles* !)

Une autre amie, bien dévouée, d'âme candide, me conseille ce matin, ...l'élevage de chiens de chasse !!! (Une ou deux chiennes pour commencer !! Seigneur ! Moi qui ne sais déjà quoi faire de mon chat).

Dire que même la détresse peut susciter des choses si drôles ! Banine dit : « vous allez hurler d'abord, mais songez-y » et je ne hurle pas et je pense qu'il y a des mariages très bien réussis aussi. Mais ça ne me dit rien pour le moment.

Dimanche 7 août : Je viens de relire un tas de choses, pour ne pas déranger ma chatte sur moi (...ill.) et en partie *Pitié pour les femmes* ! Quelle mine. Mais des choses si « gosses » qu'elles me font rire tout haut au lieu de me faire mal comme jadis.

Lundi 8 août 1949 : (Au verso de l'enveloppe timbrée et fermée, avant de la glisser dans une boîte postale, Sandelion a réussi à écrire encore ces lignes : Lundi. Je reçois les livres. Merci. Je m'aperçois que j'avais *Pitié pour les femmes*, (donné par Nielsen). Je le garde jusqu'à ce que ... Si vous en avez besoin. »

(NDLR : Sandelion désordonnée a insisté à plusieurs reprises pour que Montherlant lui envoie des livres qu'elle croit avoir perdus ou qu'elle ne retrouve pas ; dont deux livres très importants pour elle de la série des *Jeunes Filles*, vu qu'elle se sait, à juste titre, un modèle pour le personnage d'Andrée Hacquebaut.

Sandelion aurait pu commander ces livres à un libraire et ne pas insister, sans grande politesse et jouant la pauvreté, sur le fait qu'elle attend comme évident un geste de Montherlant.

(Lui écrire ensuite au dos d'une enveloppe timbrée du 8 août après avoir reçu les livres envoyés par Montherlant, pour lui annoncer qu'elle vient de les retrouver chez elle, devait exaspérer Montherlant !)

Sandelion dans ses lettres remplit toute les pages (grandes feuilles de bloc-notes), horizontalement, puis comble les marges afin de remplir les moindres espaces. La signature microscopique J.S, à peine visible dans les méandres et labyrinthes, indique que le discours a pris fin.)

Notes :

(1) Il y a des passages de lettres où JS est littéralement insupportable : quand elle se plaint longuement de manquer de moyens financiers. C'est un leitmotiv qui accompagne ses gémissements de solitaire. Or cette solitude, elle y tient pour sa liberté, car le travail professionnel ne lui réussit pas, maladroite et incapable de s'intégrer dans une structure. Elle se nourrit de lectures et n'hésite pas, avec insistance, de réclamer à Montherlant des envois de ses livres qu'elle ne désire pas acheter, vu la dépense, ce qui n'est guère flatteur pour l'écrivain qui fait d'abord le sourd. Par contre, Montherlant est bien généreux car il prêtera de l'argent à JS, propriétaire de plusieurs maisons à Thoissey !

Jeanne Sandelion est la vraie et l'unique (?) modèle d'*Andrée Hacquebaut*, une des *Jeunes Filles* du célèbre roman de Montherlant. Bien plus qu'Alice Poirier. Montherlant l'a croquée sans la rater. Cette admiratrice devait lui *pomper l'air* !

(2) *Pasiphaé* est un poème dramatique de Montherlant, créé le 6 décembre 1938 au Théâtre Pigalle, dans une mise en scène de Silvain Itkine, avec Catherine Seneur, Monys Prad, Claude Martin et Janine Chassaing (décors de Wolff et Vakalo). Reprises en juillet 1949 au Festival d'Avignon, dans une mise en scène de Jean Vilar, à la Comédie-Française en 1953, à l'Unesco en 1954. Ce morceau, de même que le poème lyrique "*Le chant de Minos*" qui le précédait, est extrait d'une pièce conçue en 1928 qui devait s'intituler *Les Crétois*.

C'est très injustement que vous me reprochez à l'excès (un peu, soit) d'avoir été long à vous répondre ; j'ai été trois semaines dans le Midi (près Grasse) et ne voulais pas répondre à une lettre que je n'avais pas dans la main, surtout après votre carte me disant qu'il y avait une réponse précise à donner.

Je suis sûr que j'aurai sans aucune difficulté un éditeur pour ce petit livre, quand il y aura quelque chose à lui montrer.

Vous êtes une des rares personnes à qui j'envoie des lettres de mes mains sacrées : tout est désormais dicté. J'aurais pu vous répondre plus tôt si j'avais dicté, mais je n'ai pas voulu.

Je pars du 26 août au 8 septembre voir tuer 37 taureaux dans le Midi. Cela c'est vivre !

Amitiés,
M.

o o o o o

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

lundi 15 août 1949

Voyons, c'est une plaisanterie, je ne vous ai rien reproché du tout ! Vous m'avez écrit : « Honte à moi ! qui n'ai ouvert votre lettre que X jours après réception, ou quelque chose dans ce genre. J'ai répondu sur le même ton : « Honte à vous, etc. »

Je vous en prie, une fois pour toutes, toutes les fois que j'aurai l'air de vous faire un reproche, dites-vous qu'il est fait (dans ma lettre) sur le mode plaisant. Il y a des moments où l'on voudrait ne plus écrire, à cause de ces malentendus qui n'arrivent pas avec tout le monde, mais vous, vous vous blessez parfois du pli d'une feuille de rose ! (alors que vous en accusez les femmes d'ailleurs).

Quant aux lettres dictées, vous pouvez en user sans me froisser, je vous l'ai dit aussi, quoique je sois touchée, bien entendu, de ce que vous vouliez m'écrire de votre main « sacrée ».

L'amusant est que (pourquoi ?) je pensais à des histoires de lettres dictées, (absolument réel !), ce matin, en faisant une course à la campagne en vélo. Je me disais au contraire que vos lettres dictées étaient plus douces que les autres, parce que vous vous sentiez tenu d'y mettre plus de formes, (sans blague), et au retour (*de cette course ndlr.*), je trouve mon courrier et vos envois !

Une des rares lettres dictées que vous m'avez envoyées, une fois, pour regretter que je ne sois pas à Paris pour la 1^{ère} de *Santiago*, était tellement gentille que j'avais cru à un vrai regret ! Ne vous rappelez-vous pas ?

Mais trêve de bavardages. Le livre d'H. Magy (1) me refroidit un peu ; c'est tout de même quelque chose qui a été fait sur ce sujet ; mais je me rassérène en voyant qu'il a douze ans, et que c'est un honnête devoir d'écolière et publié par un éditeur à la noix de coco. Je voudrais faire quelque chose de bien mieux, mais en serai-je capable ! Tout a été beaucoup dit ; il faudrait au moins le redire d'une façon très personnelle ; un livre de pure critique et compilation embêtera les gens... Enfin, je vais essayer. Je voulais d'abord me jeter dans *M et les Mères*, mais finalement je les garde pour la fin... Je vais commencer aussi par les *Jeunes Filles* ; on peut d'ailleurs fouiller bien davantage, et trouver des choses amusantes dans *Les Enfances*. Il y a enfin tout votre théâtre, depuis. Les *Jeunes Filles* furent comme un lest affreux jeté pour pouvoir créer ces héroïnes idéales. Vous élevez. Je le dirai.

Je pensais aussi ce matin à 2 ou 3 petites choses que j'ai toujours oubliées, ces derniers temps.

Mon ami Théo qui donne l'hospitalité dans son « Goëland » aux tombées de mon article sur vous de la *Gazette des Livres*, m'avait demandé à Paris si je voudrais bien vous remettre son album-souvenir du *Goëland*, qu'il désirait vous offrir en gage de son admiration. Je n'étais plus à Paris, mais je lui dis qu'il n'avait qu'à vous envoyer, que je vous l'annoncerais. J'ai toujours oublié ! Enfin, si vous l'avez reçu et pouvez le remercier d'un mot... C'est un homme qui sert la poésie avec un si beau désintéressement.

Cet hiver, une fois, je vous avais dit qu'Hugues Fouras, qui a fondé et fait vivre depuis 20 ans *La Bouteille à la mer*, serait heureux d'avoir une petite page ou un poème de vous, mais qu'il ne voulait pas s'exposer à un refus. J'avais dit que je vous le demanderais, et vous m'avez répondu : « Nous en reparlerons après la Générale de *Fils de personne...* » Je vous avais dit aussi que c'était très honorable, au dîner du 20^e anniversaire ; il y avait Duhamel, J. Romains, Carco etc.

H. Fouras 10 bis avenue de la Grande Armée.

Je voudrais à l'occasion la traduction des mots *Love, that word must be desinfected* que vous regrettez de n'avoir pas mis en épigraphe aux *Jeunes Filles*. *Ce desinfected* m'éclaire mais que ce soit de Krishna...

Merci pour le petit livre de Palinugre. Il y manque tout le début de l'article sur le mariage Tolstoï, c'est-à-dire qu'il y a la page de la table qui annonce cet article : p. 9, et puis il commence à la page 17. Donc il manque 8 pages ! Mais je peux m'en passer, et j'avais lu tout cela. Mais pas les quelques pensées, dont certaines sont profondes, et vos jolies pages sur les femmes et la poésie.

Amusez-vous bien avec vos taureaux. « Cela c'est vivre ». C'est voir, surtout ! Un grand article de Villeboeuf (2) sur les toreros modernes dans un récent *Figaro* vous intéresserait-il ?

Vous êtes bien gentil de me dire : ne vous préoccupez pas de votre dette pour le moment. **Mais vous ne me comprenez pas bien. Je sens bien que malgré tout ce qui me tombera de petites sommes pouvant me permettre de vous rembourser, je ne serai jamais assez en avance pour vous les rembourser « facilement ». Je sais que je ne veux pas prendre dans cet argent, que je suis résolue à le prendre dans mes quelques pièces d'or (3).** Et j'aimerais mieux vous les donner que les négocier ! parce que si ça monte, j'enragerai un peu, tandis que si c'est vous qui les avez, je n'en aurai pas de regret. Au contraire, vous comprenez ?!

Rien que pour reposer le monument au cimetière et graver le nom de maman, c'est 4000 et plus.

Oui, je voudrais que ce fût, tout en étant un livre sur vous, un livre de moi, et y dire des choses sur l'amour (un parallèle avec vos idées et celles des surréalistes sur l'amour courtois) etc.

Nous verrons bien.

A vous en toute amitié et reconnaissance.

JS

Notes :

(1) **Henriette Magy**, *Les femmes dans l'œuvre de Montherlant*, Toulouse, chez Lion et Fils, éditeurs, 1937

(2) **André Villeboeuf** est un illustrateur, peintre, aquarelliste, graveur, écrivain et décorateur de théâtre français, né à Paris le 2 avril 1893, mort à Paradas (Espagne) le 23 mai 1956 Il appartenait à l'École de Paris tout en ayant son nom également associé à l'École de Crozant.



Dessin d'André Villeboeuf

(3) Souligné en rouge par Montherlant.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Lundi 22 août 49

Je ne sais s'il est bien utile que je rajoute un feuillet à cette lettre (celle du 15 août non encore envoyée. Ndlr). Ne le lisez peut-être pas ! Je n'en ai pas eu envie tous ces jours, travaillant pas mal, et j'ai passé par toutes les nuances de l'arc-en-ciel en relisant ces choses, retrouvant mon enthousiasme juvénile devant *Les Olympiques*, et aussi d'indicibles amertumes devant *Les Jeunes Filles*. Et parfois, je me disais : Pourquoi, ayant eu de et avec Montherlant tout ce que je pouvais avoir, de plaisirs et de peines, suis-je encore attachée à lui, qui a tant crié **qu'il n'avait jamais éprouvé pour moi le moindre sentiment d'amitié** (1), (encore que le mot sympathie soit chez lui une litote et qu'il met sans doute plus sous ce mot que bien d'autres dans celui d'amitié). J'en ai fait et refait le tour. Etc, etc. Eh bien, justement, je crois que je vous aime parce que je vous connais à force de vous approfondir, vous êtes devenu un peu moi.

Parce que la connaissance qui vous détache, m'attache ! (« C'est physiologique, je la connais trop... »). J'entends bien, ce n'est pas sur le même plan, mais enfin c'est votre seul plan sentimental et pour moi l'amour n'est pas sur un autre plan que celui de la connaissance. Il y a eu très peu de cœur dans mon attachement pour vous. C'était heureusement une chose de cerveau et d'imagination. Mais mon cerveau et mon cœur, ce sont là mes profondeurs à moi. Faisons un alexandrin là-dessus :

Mes profondeurs à moi ne sont pas les entrailles !

Je vous ai aimé avec la moitié au moins de mes profondeurs ! Et celle qui l'emporte sur l'autre, puisque du petit Gab., que j'ai pourtant réellement aimé avec mon cœur, il ne me reste rien. Mon bonheur a tout de même été de pouvoir aimer un homme avec l'entière adhésion de toutes mes profondeurs, chair comprise, et de pouvoir l'aimer et même de plus en plus : plus je le connais, plus je l'aime. Le tout est de ne pas se tromper. Je ne me suis trompée avec vous que si la nature de mon sentiment, qui était une amitié passionnée bien plus qu'un amour. Je vous recopierai peut-être quelque chose que j'écrivais l'autre jour sur le génie féminin et le génie mâle.

Et c'est drôle, oui, mais tandis que je ruminais, l'autre matin, ces pensées sur l'amour-connaissance, à propos de vous, je reçois *Le Figaro littéraire* et y trouve le devoir d'un jeune garçon (du bachot) sur ce thème : *l'amour est-il un moyen de connaissance ?* Plein de choses intéressantes, surtout sous une si jeune plume. Il y

retourne la phrase de Bossuet : *Vaine toute connaissance qui ne tourne pas à aimer*, la transforme en *Vain tout amour qui ne tourne pas à la connaissance*.

Et cela me fait penser à une chose que je vous ai déjà dite, parce que je relisais ces jours un article de vous où vous parliez d'une femme si dévouée que vous aviez caressé l'idée de lui confier vos manuscrits...mais que cette femme avait brusquement jeté le masque et s'était retournée contre vous, vous couvrant de crachats parce qu'elle n'était qu'une amoureuse. **Avec ma modestie bien connue, je suis à peu près sûre que c'était moi.** (1). (Il y a trop de phrases dans vos lettres pour m'en persuader) mais moi, ou une autre qui eût eu exactement le même comportement avec vous, jusqu'à l'insulte finale, peu importe, il n'y avait pas à jeter de masque ; c'est parce que cette femme avait de l'amour et non de l'amitié qu'elle pouvait cette « amitié dévouée », qu'elle avait cette connaissance profonde de vous et de votre œuvre, s'étant faite vous-même par l'intuition amoureuse.

Une amitié peut faire beaucoup de choses, mais ne peut pas arriver à cette identification avec l'être aimé, qui vous le rend transparent. Elle ne peut non plus ce dévouement total et absorbant.

En ce qui me concerne, quand je dis « amitié passionnée » et puis « amour », il n'y a pas contradiction ; il y avait donc de soi et amour, pas dans le sens que vous donnez au mot amoureux, puisqu'il n'y avait aucun désir ; je suis sûre de ne vous avoir jamais écrit sur votre physique, etc. Tout ce que je pouvais écrire était cérébral, rage de me réaliser, croyais-je ! C'était bien un amour, mais qui se trompait, dont l'essence était une amitié, une parenté profonde, alors que G. par exemple m'est tellement plus étranger et mystérieux !

J'ai l'air de bavarder, parce que je me suis donné congé aujourd'hui, fourbue d'hier, où je suis allée à une kermesse et ai piétiné sur place pendant des heures. Demain, je me remets à travailler. Je bâtis, à grands points, il me vient des tas d'idées où il faudra élaguer sûrement. J'en ai fini avec les enfances et les sports. JS.

Note : (1) souligné en rouge par Montherlant.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

24 août 1949

Vous allez penser que je ne vous écris que quand vous écrivez un livre sur moi. Mais si je pars demain (jusqu'au 7), mes affaires sont prêtes, et j'ai une journée un peu libre, dont je profite.

Oui, débordez largement ma personne. Ecrivez sur l'amour, l'amitié, etc... et Dieu sait si vous en avez à écrire ! Ce sera une excellente façon de placer vos réflexions.

Il y a des moments où l'on voudrait ne plus écrire (de lettres) à cause de ces malentendus !! Et des livres, donc ! Songez que tout ce que j'écris est source de malentendus ; les uns involontaires, les autres non.

Oui, je me suis déchargé de toute ma misogynie avec les *Jeunes Filles*, et mon théâtre, c'est si souvent, ce livre que je rêvais d'écrire, et l'appendice des *Lépreuses*, où la femme serait supérieure à l'homme. « *Les hommes jugent plus sévèrement les femmes qu'elles ne les jugent, eux* ». (*Carnets* 1942-43, p.98).

(A propos, avez-vous mes 2 volumes de *Carnets* ? Je n'en ai fait le service à personne, comme je ne fais jamais de service de mes tirages limités).

Pas reçu de Goëland.

J'enverrai à mon retour une page à M. Fouras.

Réponses : 1) Oui, citez, *Love, that word must be* etc... Important. Moi, je traduis : « ce mot doit être désinfecté ». Mais peut-être est-ce plus subtil que cela.

2) *La petite grappe* de M^{me} de Bricoule est p. 187 des *Bestiaires*.

La femme est infiniment moins originale, personnelle, que l'homme. Les femmes vont par séries : dans une même série, elles ont les caractéristiques analogues. J'ai écrit cela méchamment, quand je parlais de la réaction 123 c bis etc...

Toutes les personnes d'une certaine série ont en commun de se retrouver dans mes héroïnes : je songe à cela en vous voyant écrire : « lui qui a tant crié qu'il n'avait jamais éprouvé pour moi le moindre sentiment d'amitié ».

Combien de fois faut-il vous répéter que j'ai eu 4 modèles pour A.H, et que je les ai brouillés, inventant ensuite en surplus ? Et, quelques lignes plus loin, je retrouve cet égocentrisme quand vous croyez être la personne à qui j'avais songé à léguer mes manuscrits, et qui un jour leva le masque. Enfin, c'est inouï ! Croyez-vous que je n'ai connu de femme que vous en un demi-siècle d'existence ? Et c'est vous qui parlez de malentendus !

Vous me rembourserez votre petite dette quand vous aurez touché les millions que va vous apporter *Montherlant est-il un monstre* ? (C'est bien entendu, ce titre que vous allez choisir).

A vous,
M

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant lundi 29 et mardi 30 août
1949

(Note : Montherlant a écrit au crayon rouge en tête de cette lettre : **Pas reçu**. Mais comme cette lettre figure parmi celles de JS datées de 1949, non détruites, classées par Montherlant et donc reçues, on comprendra mieux en la lisant pourquoi Montherlant indique par **Pas reçu**, son refus d'y répondre. **J.S essayait dans cette lettre, assez méchamment, de régler les comptes de 1936 à propos des Jeunes Filles.**)

Oui, oui, vous m'avez écrit 2 ou 3 lettres pour me persuader de ces choses, caressantes ou menaçantes. Mlle X (1) était outrée de mes prétentions, et allait se nommer etc. Et puis, à la 4^e, après avoir terminé votre série sur l'épisode du restaurant, ceci après notre réconciliation, vous m'avez crié la vérité dans une 4^e lettre effroyable ! (Vous la recopierai !)

Non, Montherlant, je ne me crois pas unique, je suis unique ! Naturellement, il y a des choses qui ne sont pas de moi (dans *Les Jeunes Filles*, ndlr.), je n'ai jamais visité d'appartement avec vous (2), je ne vous ai jamais écrit ce p.s. indigne, qu'Henriette Charasson avait si justement relevé comme ne pouvant avoir été écrit par la même personne qui écrivait des choses si nobles et si pathétiques, etc. Mais il y a là une unité de ton qui prouve que c'est moi.

Il y a eu plusieurs femmes qui ont été comme moi vis-à-vis de vous : cela je n'en ai jamais douté ; plusieurs femmes ont pu vous écrire des choses semblables, ou parentes, mais pas les mêmes choses, pas de la même façon. Ce n'était pas exactement le même drame.

Quand au moment où *Les Jeunes Filles* parurent dans la N.R.F, quelqu'un m'écrivit : « M a sûrement pensé à vous. Comment réagissez-vous ? » Je réagis en disant modestement que je n'avais aucune raison de penser qu'il s'agit de moi, que vous aviez bien d'autres correspondantes, que depuis 7 ou 8 ans, je n'avais plus de relations avec vous.

Je relisais une de vos lettres à ce sujet (des correspondantes). Croyez-moi, il ne s'agit pas de rien revendiquer ; je vous l'ai déjà dit une fois. Il en est ici comme du jugement de Salmon ; la vraie *Andrée Hacquebaut* est celle qui a souffert en lisant ce livre, et qui s'est tue, non celles de vos amies qui s'y sont reconnues avec complaisance.

Car je me suis tue, (et n'ai nullement poussé des cris d'orfraie), de longs mois, n'ayant aucun doute, rien que d'avoir ouvert et refermé ce livre. Puis, Henriette Charasson, sans me consulter, avec les meilleures intentions du monde, mais bien maladroitement, entendant la rumeur publique me nommer, à Paris, donc m'insulter, écrivit cet article pour assurer que je n'avais pu écrire toutes ces choses. Pourquoi cette rumeur ? Et pourquoi toutes vos dénégations n'y ont-elles rien changé ? Puisque les petits journaux continuent à imprimer mon nom. Pourquoi est-ce à moi que *Micromégas* (3) s'adresse (et là j'eus la grande faiblesse, voyant que le mal était fait, que mon silence n'avait servi à rien, d'essayer de publier ce roman) pourquoi *Grasset* n'eut-il jamais aucun doute, etc. Parce que ce ton était le mien, parce que, même réécrites, c'étaient mes phrases, mes formules, mon accent, ma substance et ma chair. Je vous ai cru sur parole quand, indigné de l'article Charasson, vous m'écrivîtes pour me suggestionner : « Ce n'est pas vous » Mais je n'eus qu'à lire le livre en plein pour ne plus pouvoir vous croire. C'est comme si vous me disiez : ce panache est noir, et qu'il soit blanc.

Les épisodes, ce ne serait rien. Cela peut être des coïncidences! (quoique cela en fasse beaucoup !) : le concert (vous me disiez : « Je n'y suis pas allé depuis 10 ans !), le *Songe*, l'attente devant la porte, le flacon de parfum, etc. l'hôtel sous mes fenêtres, les joueurs de boules, etc. Tout cela, encore, ne serait rien, et cela les gens ne pouvaient pas le reconnaître. Mais mon accent, si.

Surtout que les mêmes phrases, (H. Charasson en relevait d'absolument calquées), le même accent, des formules identiques se retrouvaient dans *Un seul homme* (4), publié et dans *Inigo*, inédit, mais qui avait traîné chez plusieurs éditeurs. (Marcel Berger m'en avait écrit des choses pathétiques, émerveillé !), et là, les mêmes épisodes.

A quoi bon revenir sur tout cela ? Si je le pouvais, je vous croirais. Mais c'est quelque chose comme la voix du sang. On reconnaît sa propre substance spirituelle à travers tous les travestissements. Peut-être êtes-vous de bonne foi finalement, et vous y embrouillez-vous vous-même ! Vous croyiez avoir brouillé les traces, mais vous l'avez fait aussi naïvement, si vous me permettez ce mot ! qu'un petit enfant plaçant un objet au milieu de la pièce pour jouer à cache-cache, et vous disant de le chercher. Cela crevait les yeux ! Si ce n'était pas moi, enfin pour l'essentiel, pourquoi m'avoir emprunté le début, le milieu et la fin, donc tout !

Et qu'importe, puisque j'ai accepté cela finalement, en châtement de mes péchés, vis-à-vis de vous et ceux vis-à-vis de Dieu ! Mais je ne devais jamais relire les *Jeunes Filles*, et il m'a bien fallu les relire. Or, vous voyez, chaque fois, c'est la même chose. C'est bien que c'est criant, que quelque chose de moi crie vers moi ! Ce n'est nullement pour vous être désagréable ni par vanité (!) puisque je ne songe qu'à le cacher, le nier en public, quand sans cesse on m'en reparle.

Mais c'est assez fort, oui, pour me faire douter de votre amitié de jadis, quand pourtant vous m'en avez donné tant de preuves ! « J'ai passé toute la journée sur votre manuscrit... » Et je vous ai vu y passer toute une matinée à Bagatelle. Et je vous revois m'apportant au concert des tas de lettres de recommandation, et vous occupant de mon (...ill.), une gentillesse enfin si grande... Comment n'aurais-je pas cru chez vous à une sorte d'affection ?

Et je le répète, quoique ce fût, amitié ou seulement « pitié », gentillesse active et compatissante, le but est également à votre honneur, et sans doute le plus beau sentiment que vous ayez jamais donné, à moi et à celles que vous avez aidées ainsi. Car dans l'amour, vous vous aimez vous-même, et dans l'amitié ou la charité vous donnez un sentiment absolument pur. Ou vous étiez mon ami, ou vous étiez extrêmement chevaleresque, ce qui est très rare.

Où je ne reconnais pas être Andrée Hacquebaut, si vous avez voulu personnifier en elle *la-demoiselle-de-province-qui-écrit-au-romancier*, c'est que je n'ai jamais écrit à un écrivain (sauf, je crois une fois à Morand, sur je ne sais quelle question, et il y a 3 ou 4 ans, à R. Dumay, « mon pays » et mon cadet de 20 ans !)

Je vous ai envoyé un article, sans un mot personnel. Et ne vous ai écrit longuement que le jour où je vous ai cru mon ami, et parce que vous me disiez : « Vos lettres me touchent, m'intéressent, m'enrichissent. Ecrivez-moi tout ce qui sort de vous... Il n'y a en moi nulle indifférence, même si je ne réponds pas toujours, etc. » ». Et vous me relanciez si, vous ayant offert mon dévouement, à base d'amour et vous l'ayant vu refuser tel que je l'offrais, je m'étais retirée. Comme c'est agréable d'être prise pour une femme qui vous a cramponné pendant 5 ans !

Et je vous ai écrit deux ans, je crois, pas plus ; de janvier 26 date de votre première lettre à notre rencontre à Alger en février 28. Nous n'avions jamais correspondu que par quelques billets, d'ordre littéraire, à cause de cet article qui devait paraître au moment des *Bestiaires*.

Je n'arrive pas à me trouver ridicule en y repensant. J'étais digne de vous, car c'est particulièrement, « *dans ce domaine femme-homme que comprendre, c'est égal* ».

Je n'étais pas jolie mais pas laide; je n'avais peut-être pas encore beaucoup de sex-appeal (et pourtant si puisque un cousin, depuis des années... !) **N'être pas aimée d'un homme qu'on aime, c'est un malheur, ce n'est pas une humiliation** (5). Il n'y a qu'à s'en aller et c'est tout. Ce que j'ai fait.

Le vrai malheur a été dans cette consolation absurde d'un ami ; moi non plus, je n'avais pas que vous pour ami !! Un homme qui vous admirait et admire, d'ailleurs, qui tenait cela (* la rumeur selon laquelle Montherlant était pédéraste, Ndlr.) de Claude-Maurice Robert etc. etc. (ndlr : **Claude-Maurice Robert qui vit en Afrique du Nord et qui éprouvera pour Sandelion un amour platonique... et réciproque.**)

Vous apprendrai-je quelque chose en vous disant qu'à Paris, vous passez pour exclusivement pédéraste ? Je relisais cet article Rousseaux (6) : « *Les Jeunes Filles*, le livre où cet homme tenace a le plus longuement menti ». On comprend bien ce qu'il veut dire. Mais je ne le crois pas.

Ouf, n'en parlons plus.

Notes :

(1) **Alice Poirier (1900-1995)**, très vraisemblablement. Lire sa correspondance avec Montherlant publiée sur le site www.montherlant.be

(2) **Elisabeth Zehrfuss (1907-2008)**, admiratrice de Montherlant, a visité avec lui des appartements pour permettre à Montherlant de quitter la rue de Bourgogne et de s'installer, en 1940, au 25 Quai Voltaire à Paris

(3) Revue littéraire des années 1930

(4) **Un seul homme...** Roman de Sandelion, publié aux Éditions du Tambourin 1931, in-12 de 335 pp.

Il a été tiré 50 exemplaires sur alfa mousse des papeteries Navarre, dont 25 marqués de A à Z et 25 numérotés de 1 à 25.

(5) Souligné en rouge par Montherlant.

(6) **André Rousseaux** est un écrivain et critique littéraire (1896-1973). Après des études au lycée de Beauvais, il prépare son doctorat en droit, puis s'oriente vers la littérature et le journalisme. Rédacteur à l'Action française (1918-1929) où il signe ses billets « Orion », collaborateur régulier de la *Revue Universelle* (1926-1958), *Candide* (1928-1940), *Je suis partout* (1931-1933). La période de l'entre-deux guerres est féconde en collaborations diverses : *Marseille-matin* (1931-1932), *La Revue de Paris* (1929-1939) et *Les Nouvelles littéraires* (1939). Entré au *Figaro* dans l'équipe de Pierre Brisson en 1929 comme rédacteur du feuilleton, il prend la relève d'Henri de Régnier comme chroniqueur littéraire en 1936. Aux côtés de journalistes comme d'André Thérive, André Billy ou Paul Souday, il devient une figure emblématique du *Figaro littéraire*. Il suit la rédaction du *Figaro* dans son exode à Lyon en juin 1940 et lui reste fidèle après la guerre. Pendant l'Occupation, il fait partie, avec Emmanuel Mounier et Pierre Emmanuel, du groupe des écrivains résistants de Dieulefit. Il participe au *Comité National des Écrivains*, créé à l'instigation d'Elsa Triolet. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de critiques littéraires sur Péguy, la littérature contemporaine ou classique, mais aussi d'essais. Rousseaux et Montherlant ne s'appréciaient pas.



André Rousseaux et Georges Bernanos

(Je ne vous ai pas dit non plus que je fusse sûre d'être la personne à qui vous aviez songé à léguer vos manuscrits. Je ne suis pas restée assez longtemps votre amie pour cela ! Mais au temps où je le fus, vous m'écriviez : « Comme si vous ne devriez pas être la première à écrire sur moi ! Vous me connaissez mieux que personne ». C'est à moi que vous demandiez conseil pour les coupures du Songe, et vous aviez donc assez de confiance en moi pour me confier votre œuvre. Et je vous assure, j'aime bien mieux que ce ne soit pas moi, car cela eût doublé mes regrets

d'avoir été si méchante et insultante. Mais alors, vous n'aviez pas de chance avec ces femmes terribles. Si plusieurs vous ont ainsi aimé et donné confiance et se sont retournées contre vous !)

En tous cas, si ce n'est pas moi, cela va me mettre à l'aise pour lui asséner des éloges, à votre *Andrée (Hacquebaut)* ! A côté de *Solange*, qui n'est pas la page blanche de Barrès ; blanche si l'on peut dire, car sa virginité ne lui pèse pas bien longtemps !

Oui, j'ai les Carnets que vous m'avez d'abord prêtés, puis donnés généreusement, quand je me fus donné la peine inouïe d'y recopier ce qui me plaisait ! **J'y ai marqué, en les relisant, toutes les boutades, bien ou mal, sur les femmes et je me demande si, au cas, que je suppose probable, où vous n'auriez pas l'intention de les publier, jamais en édition ordinaire, on ne pourrait pas en faire un chapitre du livre, ce qui en corserait l'intérêt, puisqu'on pourrait mettre : avec des inédits de Montherlant ?**

A-t-on parlé, à propos des *Jeunes Filles des Liaisons dangereuses* ? Je voudrais le savoir, mais de toute façon, je voudrais faire le rapprochement, car il y a des choses frappantes. Et rien que le titre !! (Je vois, j'écris cela bien plus tard) que vous faites quelque part une allusion à Valmont, en disant que votre héros n'en a pas la noirceur; c'est aussi ce que je voudrais dire : Costals est un roué bon enfant, etc. mais pas partout. (7)

(Ci-dessous JS continue sa lettre des 29 et 30 août 1949 en citant des extraits d'une ancienne lettre de Montherlant qui lui a fait mal et sans doute datée du 13 juin 1936) :

« 13 juin (ça pourrait être, ça, signé Costals !) : « *Sans blague ! Vous ne voudriez pas que je supprime ces 4 lettres, qui sont ce qu'il y a de mieux dans le livre (sic) à cause de votre petite vie privée. Vous serez morte dans vingt ans, et le livre en vivra deux cents.* (Pas sûr ! moi. JS). *Le bon à tirer est donné depuis vendredi, et qu'il ne le serait pas, je ne changerai rien à mon livre, vous verrais-je vous tuer sous mes yeux. Vous êtes bien punie d'avoir été clabauder cette histoire de restaurant - (Je la trouvais drôle et n'en avais aucune confusion. JS)-, ce que d'ailleurs j'ignorais, etc.*

Moi, je garde ma vie secrète quand j'y tiens. (Je n'y tenais pas du tout ! JS).

Même vous, je vous ai tenue secrète et c'est vous qui vous êtes signalée en 1936 par des cris d'orfraie. (Non, encore une fois je me suis tue tant que la rumeur publique ne rendait pas ce silence inutile. JS.). *Et puis, j'ai assez prévenu, publiquement, en 36, que les gens qui ne veulent pas se retrouver dans les romans n'ont qu'à ne pas fréquenter les romanciers.* (Oui, mais vous n'en aviez pas prévenu aux années 28-30, quand vous me disiez sans cesse de vous écrire tout ce que je pensais et sentais. JS.)

J'arrête ici ce document, lettre de mégalomane, me dit quelqu'un à qui je la montrai !! Mais vous voyez bien que ce n'était pas la peine de me raconter tant d'histoires, de faire intervenir publiquement la soi-disant VRAIE Andrée, etc. etc. et utiliser cet épisode après notre réconciliation. C'était une nouvelle trahison. Je ne répondis jamais à cette lettre qui contient des invitations à un nouveau déjeuner (toujours la charpie après la blessure !!) et sûre cette fois qu'il n'y avait pas de vraie réconciliation possible. Il n'y en aurait jamais eu malgré vos démarches professionnelles quand j'étais chez *Elzevir* – sans ma conversion de 43 et l'élément réellement nouveau qui est entré alors dans tous mes sentiments. Après ça, si vous ne croyez pas en Dieu !

Jamais la femme pure en moi n'eût accepté tout cela ni pu faire avec vous une paix entière. Je vous ai déjà tant dit tout cela ! Mais quand vous me re-racontez des histoires comme si je pouvais vraiment être dupe ...

J.S

Note (7) : lignes soulignées en rouge par Montherlant.

Cher M. j'ai eu un moment d'angoisse en voyant votre envoi. J'ai cru que vous me communiquiez un article d'une autre personne, et comme elle disait à peu près exactement ce que je pense dire...

Mais c'est vous qui commencez à écrire mon livre, c'est épatant ! Oui, je voulais commencer par quelque chose comme : Il y a un malentendu entre M. et les femmes, ou M. et le public au sujet des femmes. (1)

(Je ne sais ce qu'a ma chatte, elle vient se coucher sur le flanc sur ma page, en miaulant comme si elle avait mal. Je ne peux pas l'enlever ! Quel poison ! Faire tuer ses petits chats, la consoler pendant 3 jours, etc. Qui m'en délivrera ?!) Vous en êtes tout de même un peu responsable, tout le bien que vous pouvez dire de telle ou telle héroïne des *Jeunes Filles* n'empêche pas que, dans le roman, elles sont ridiculisées, etc. Ce qui ressort de tout cela, c'est que toutes les attaques de votre œuvre contre la femme vont à la femme qui diminue ou risque de diminuer l'homme. Ce n'est pas à la femme en soi que vous en avez, mais à la femme ennemie de l'homme, ou ennemie possible spirituelle.

Pour le reste, tout ce que vous dites ressort de vos livres, pour les lecteurs de bonne foi. Je sens qu'il y a mille choses à dire. Mais je ne pense pas toujours comme vous ! Ni sur le couple amitié-désir, ni sur le mariage ; il y a évidemment dans votre idée de la femme quelque chose de très limité ; on peut en avoir une idée plus haute. (Pourtant sur la Jeune Fille, au début du *Songe*, il y a de très belles choses.)

Je suis un peu abruti d'avoir tant relu, pris des notes, réuni tout un dossier. Cela m'a remise en face de choses bien diverses, de lettres jolies et charmantes, d'autres qui l'étaient moins ! Il me semble tous ces jours que j'en ai oublié de vivre. (Je ne me suis même pas aperçue du passage de Radio-livres !) Il faut que je respire un peu, avant de me jeter là-dedans. Je me sens assez pleine d'entrain, mais ne sais par où commencer. Je vois une classification un peu différente. Je mettrai *Dominique* (2) dans *Les Jeunes Filles*. Ce sont les J.F qui dominant, il y en a de tous les genres !

(Ma chatte est possédée, impossible d'écrire !)

Mais je savais très bien votre évolution : les sportives, les Espagnoles, d'autant que j'ai retrouvé des notes de vous à ce sujet, communiquées au temps d'un projet d'article. J'ai, page par page, glané, je crois, à peu près tout.

Jeudi 1^{er} septembre 49 : *la lettre de JS se poursuit...attachée à la précédente.*

Non, je n'avais pas tout glané, il s'en faut. C'est un peu effrayant de voir tant de matière peu à peu s'agglomérer, parce que justement toute votre œuvre étant sensible (du moins depuis une certaine date) et les femmes, l'amour, ou l'affection, y tenant tant de place, on ne peut parler des unes sans toucher au reste. Je me suis jetée dans les J.F, qu'autant dire, je n'avais jamais lues, ce qui fut en leur temps mon grand tort. Mais je suis comme vous : je fuis les choses désagréables comme on va chez le dentiste, ou comme j'irai me confesser après-demain, après... bref. En même temps, je sais tout par cœur, et pour cause. J'aurais tant de choses à vous dire encore sur ce point que justement je n'écris rien. Mais en relisant d'autres choses, ailleurs, si touchantes et si vraies, je sens que je pourrais faire un beau livre, un livre impartial tout en étant personnel. Je crois que je vous connais encore mieux que personne, et que c'est justement pourquoi c'est moi qui dois écrire ce livre. Ce sera la revanche d'Andrée Hacquebaut. Elle en a bien d'autres, seraient-ce que

physiques ! Quand je pense à ce que vous dites du corps des plus de 50 ans et que...

Je m'excuse encore pour ma chatte, vraiment crampon, ces jours, comme une femme, diriez-vous (et c'est symbolique : elle se couche sur mon livre ou ma feuille, le matou ne répond pas à son appel, semble-t-il.) Je n'y puis rien ! En attendant, j'ai 3 chats à soigner, le mien, et la mère et le fils chez ma voisine. La fille vient mais finalement ils sont tout le temps chez moi, n'aimant pas la solitude, eux non plus !

Votre,
JS

Je voudrais que, à l'occasion, (j'ai du travail sur la planche et cela ne presse pas), vous me disiez :

1°) Où Alban se rappelle la petite grappe donnée par sa mère ? *Bestiaires*, mais ne retrouve pas facilement.

2°) Qu'avez-vous réuni dans « *Sur les femmes* » ? (3)

3°) Je l'ai oublié ! Cela me reviendra.

Je pense que tout de même vous n'aurez pas le toupet de me reprocher mes petits bouts de papier, quand je fais un effort pour écrire, et que je ne m'occupe que de vous du matin au soir, tout en faisant des rideaux pour ma S. à M. avec mon voile de 1^{re} communion, détail sordide très Andrée Hacquebaut.

Non, dès qu'il s'agit d'écrire un livre sur vous, ça va ! ô homme de lettres.

Je voulais seulement vous dire (je dialogue sans cesse avec vous et ne jette pas ici le centième de ce dialogue-monologue. J'avais toujours trouvé les J.F. – toute la série - ! un ouvrage odieux, et que je pensais le dire avec des formes tout en exaltant le reste. Eh bien, à le relire sans passion, sans retour sur moi-même (qui ne suis plus blessée, ou à peine, surtout, je crois, parce que depuis la mort de ma mère, rien ne me blesse plus sérieusement. Si je puis encore avoir des bonheurs intenses auprès d'un être aimé, vous n'en doutez pas) à le relire, j'y trouve tant de beautés, oui. En ce moment, le chapitre sur Mme Dandillot réveillant sa fille, c'est beau, c'est émouvant. Combien d'hommes sentiraient ainsi l'amour maternel ?

Au fait, j'y suis ! Voilà ma troisième question : je voulais vous redemander l'expression pour dire ça, que vous sentiez l'amour maternel. Il me semble que ce n'était pas ce mot-là ?

Et au milieu, ce « cochon qui chasse l'isard dans l'Atlas ». J'ai été prise d'un fou rire maladif, toute seule. Et je commence à penser que, oui, c'est un livre objectif, réaliste, que la vie, c'est ce mélange. Ce que je reproche à ce livre, c'est tout de même le ton caustique pour parler de choses graves, quoique je commence à très bien comprendre pourquoi vous l'avez voulu. Mais enfin, ce que je déteste parfois en vous, c'est ce ton caustique et cette trivialité dans certains sujets, votre propension au mensonge, ô homme ulysséen ! (à quel point vous l'êtes ! mais dans la conduite de vos affaires, je trouve cela très bien) et votre façon désinvolte de corrompre de jeunes êtres. Jamais varié là-dessus. J'ai bien le droit moi aussi de ne pas aimer des choses en vous !

Peut-être faut-il réellement vous connaître en dehors de vos livres, vous connaître très profond, pour voir votre œuvre sous son jour véritable. Vous êtes bien incapable de choses pas bien, réellement un homme méconnu, comme le disait Mavit (Y) (illisible).

Notes : (1) Souligné en rouge par Montherlant

(2) Dominique, héroïne du *Songe*, roman de Montherlant

(3) **Sur les femmes**, essai de Montherlant, Sagittaire, Marseille 1942, 93 p., 2 dessins de Henri Matisse, 7 textes, dont une préface inédite rédigée en 1937 pour la traduction française du Journal des années 1908-10 de Tolstoï], éd. originale et tirage limité à 14 + 86 + 18 + 16 + 1366 exemplaires numérotés.

2e éd. : Palimugre, Sceaux 1946, 91 p. (tirage limité à 5 + 20 + 975 + 25 exemplaires numérotés).

3e éd. augm. : Jean-Jacques Pauvert, Paris 1958, 155 p. [éd. reliée, avec 2 textes supplémentaires] (tirage limité à 30 + 4970 exemplaires numérotés).cf. Essais critiques (1995/A117). trad. all. : Über die Frauen, coll. "Die kleine Kiepe", Kiepenheuer u. Witsch, Köln 1960, 131 p., trad. Max Hölzer (2e éd. : Deutsche Buch-Gemeinschaft, Berlin-Darmstadt 1968, 131 p., dessins de Nanna Reinhardt).

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,

Thoissey,
vendredi 16 sept 49

(En tête de cette lettre, cet ordre de JS : *Lisez au moins ces 2 premiers feuillets !!*)

(Ndlr : Montherlant a écrit au-dessus de cette lettre les mots *Non reçu*. Alors que la lettre est classée dans celles de Sandelion datées de 1949 ! Sans doute avait-il décidé de ne pas y répondre, vu la fin de cette lettre fort peu gentille.)

Cher M. Je deviens moi aussi paresseuse pour écrire ; je crois que cela fait partie de cette lassitude de vivre qui est la mienne depuis la mort de maman. Je vis quand même, parce que physiquement en forme, malgré mes petits bobos nerveux, et chaque jour une vague espérance, absurde, de sortir de cette monotonie. Mais si je me laissais aller, je serais toujours hors de chez moi, où je rentre avec l'impression du temps perdu ce qui ne m'empêche pas de ressortir à la recherche d'une compagnie humaine ! Car mes locataires m'encombrent et c'est tout, et ma chatte n'est pas suffisante, quoique crampon (en ce moment j l'ai sur les genoux, elle ne guette que mon immobilité.)

Je n'écris jamais le matin, toujours dévorée d'occupations ; ce matin exceptionnel, je prends la plume en votre honneur ! Je vous avais cependant noirci les pages jointes chaque fois que l'on revient sur ce sujet, mais qu'il soit bien entendu que, quoi qu'il en soit, je n'ai aucune amertume. Je m'en tiens avec reconnaissance, à tout ce que vous avez fait pour moi, avant et depuis. Nous reparlerons de ma dette cet hiver ! (J'entends vaguement à la radio, mon poste marchant un mois sur quatre, qu'ils sont en train de chambarder les monnaies, l'or, etc. En tous cas, il avait un peu remonté ; vu par hasard aussi que le louis valait 600.)

Je vous réponds page 8 de la fameuse lettre quant aux « Carnets » et vous y pose une question.

Bien que très dispersée ces temps, par les vacances, quand même, des allées et venues, des courses, et répugnant certains jours à toute besogne littéraire, je me suis cramponnée à cet essai (*Montherlant et les femmes*) et j'ai travaillé, compilé, compulsé. Hier, j'ai déblayé ce qui me restait d'articles à revoir ; il y a de quoi faire un livre substantiel, certes ! Je suis débordée par la matière, et vous savez ce qu'il en est quand on est attelé à un travail de ce genre, tout ce qu'on lit vous suggère des additions, des rapprochements ; ce pourrait être infini. Il faut que je me limite, tout de même.

(Je lisais ces jours une vie de Mérédith (1). Il y a là des choses sur son mariage, le mariage de l'artiste, intéressantes.)

Et que je me jette dans la rédaction et c'est terrible de cerner tout cela, de lui donner forme. Je suis toujours très « inspirée » par certaines choses. Je pense toujours du mal des *Jeunes Filles*, mais je dis du bien de vous ?! Je ferai état de la presse anglaise. Enfin, soyez tranquille. Le tout, oui, est de me mettre à écrire cela, et je renâcle.

En même temps, j'aimerais bien en finir pour me remettre à ce petit roman, au cas où ça ne marcherait pas pratiquement, car je ne suis absolument pas rassurée. (2)

Je verrais très bien un petit livre joliment présenté, enfin avec une publication plus « public » que littéraire, vous voyez cela ? avec une tête de femme sur la couverture, par exemple.

J'ai dit à Fouras (3) qui me publie deux petites choses dans sa revue, que vous m'aviez promis de lui envoyer une page à votre retour. Merci pour lui ! Il sera très fier. C'est un gentil Méridional, et elle aussi ! Ils vous plairaient.

Au revoir ! Dieu vous entende... pour les millions !

A vous,
JS.

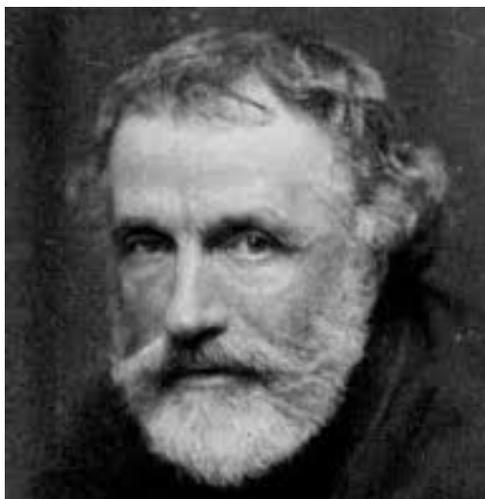
J'espère que vous avez passé de belles journées en Espagne. Les a-t-on bien « descendus » ?! (Je crains que ce trait d'esprit ne soit perdu pour vous !)

J'ouvre un hebdo et j'apprends la mort de Frédéric Lefèvre (3). Que de choses liées à ce nom ! Curieux personnage que je n'ai qu'entrevu une minute l'an dernier. Et je relisais hier son « *Heure avec vous* », celle au moment des *Fontaines (du désir)*. (4)

Je suis entrée avant-hier dans ma 51^{ème} année. Et je dois dire que n'était ma tristesse chronique, je porterais légèrement ce ½ siècle. Je ne puis m'empêcher de sourire à toutes ces pages, où vous accablez les quinquagénaires femelles et les comparez à leur désavantage aux mâles ! Et moi (sans parler de moi), qui ai gardé un corps de jeune fille (en mieux parce que moins maigre !), je vois toutes mes amies, même les mères, restées infiniment mieux que les hommes qui deviennent énormes, avec des ventres ! (Je ne dis pas ça pour vous, qui êtes plutôt épaissi qu'obèse ! quoique M. J.J. Gautier dise que vous ressemblez à une tonne (sic) et à un boucher de la Vilette (re-sic). Quand je relis ces horreurs sur Andrée Hacquebaut, j'ai envie de vous dire des méchancetés, tout de même !!! (5)

Notes :

(1) **George Meredith** (né le 12 février 1828 à Portsmouth et mort le 18 mai 1909 à Dorking) est un poète et romancier britannique. Fils unique d'un tailleur de la marine, il devient orphelin de mère à l'âge de 5 ans. Il poursuit ses études secondaires (1842-1844) en Allemagne, à Neuwied, près de Cologne. Il commence à écrire dès lors qu'il est employé chez un avocat de Londres et se marie en 1849 avec la fille de l'écrivain satirique Thomas Love Peacock, Mary Ellen Nicholls, veuve de sept ans son aînée. Dans les années 1850, il publie des vers qui le font connaître, puis deux divertissements semi-parodiques, *Shagpat rasé* (1855) et *Farina* (1857). L'infidélité de sa femme avec le peintre Henry Wallis en 1857 est à l'origine de son premier grand roman, *L'Épreuve de Richard Feverel* (1859). Suit en 1860 *Evan Harrington* évoquant son adolescence. La même année, il devient lecteur chez l'éditeur Chapman and Hall tandis qu'il tient une chronique politique dans le *Ipswich Journal*. Un an après, en 1861, sa femme meurt, ce qui lui donne l'occasion de revenir sur ses amours trahis dans un recueil de poèmes intitulé *L'Amour Moderne* (1862). Il se remarie en 1864 avec Marie Vulliamy, mariage heureux cette fois-ci. La même année, il publie *Sandra Belloni* (d'abord titré *Émilie en Angleterre*) et, en 1865, *Rhoda Fleming*. En 1866, il part en Italie comme correspondant de guerre, envoyé par *The Morning Post*. À son retour en 1868, il s'installe définitivement dans le Surrey, à Box Hill, où il écrit de nombreux poèmes et rédige ses œuvres les plus importantes : *Les Aventures de Harry Richmond* (1871), *La Carrière de Beauchamp* (1876), *Le Cas du général Ople et de Lady Camper* (1877), *L'Égoïste* (1879), *Les Comédiens tragiques* (1880), *Diane de la croisée des chemins* (1885)



Georges Meredith (1828-1909)

(2) Souligné en rouge par Montherlant.

(3) **Frédéric Lefèvre**, né le 7 mai 1889 à Izé et mort à Paris le 11 septembre 1949, est un romancier, essayiste et critique littéraire français. Fils de hongreur-rebouteux, Frédéric Lefèvre a participé, avec Maurice Martin du Gard et Jacques Guenne, à la fondation des *Nouvelles Littéraires* en octobre 1922. Il sera rédacteur en chef de cet hebdomadaire consacré à la littérature, de 1922 à 1949. C'est dans ces pages qu'il publia sa chronique « *Une Heure avec...* », forme nouvelle de la critique littéraire (reprenant ainsi l'idée de Jules Huret). Il inaugure le 25 novembre 1922 sa fameuse rubrique « *Une heure avec...* » en interrogeant le romancier Pierre Mille. Réfugié pendant la guerre, en Auvergne, au Vernet la Varenne.



Frédéric Lefèvre (1889-1949)

(4) ***Aux Fontaines du désir***, essai de Montherlant, publié en 1927 : premier volet de la trilogie "*Les voyageurs traqués*". - Réunit les textes "*Synchrétisme et alternance*" (écrit en 1927), "*La mort de Pérégrinos*" (1921-1926), "*Barrès s'éloigne*" (1923-1925) et "*Sans remède*" (1924-1927).

(5) La dernière phrase de la lettre de JS à M est très méchante. On comprend que M ait inscrit au-dessus de la lettre « Pas reçu », afin de ne pas répondre à la lettre. JS ne digérait pas de se voir dans le portrait d'Andrée Hacquebaut, héroïne des Jeunes Filles, roman en 4 tomes de Montherlant et publié de 1936 à 1939.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Vendredi 23 sept 1949

Cher M, hier j'ai feuilleté à la gare de Perrache, à Lyon, un n° de conférencier, qui contenait une conférence de Jules Roy sur ce thème : *La jeune fille chez Giraudoux et chez Montherlant*.

(Parallèle bien artificiel, il me semble. Je ne vois pas bien l'intérêt d'une semblable comparaison, enfin...) Naturellement, on vous éreintait ; j'ai eu envie d'acheter ça quand même pour ajouter à mes documents, et puis 40^{fr} pour lire surtout des

citations, ça m'a paru cher et je me suis rabattue sur un journal de modes (moi qui n'en achète jamais !)

Mais on y signalait aussi l'éreintement de S. de Beauvoir (1), qui vous laisse en morceaux, paraît-il, voire en bouillie et comme en même temps, j'ai envie de lire son *Deuxième Sexe* (le 1^{er} volume paru, au moins que je voyais partout), je me suis demandé si vous n'auriez pas, ou ne pourriez pas avoir facilement, parce que vos accointances chez *Gallimard*, le bouquin (si vous l'aviez, il me suffirait que vous me le prétiez), et ne pourriez pas me prêter, (et cela aussi), le texte sur vous qui doit être dans le 2^e tome et sans doute seulement paru aux T.M.

Le second, c'est pour pouvoir mieux vous défendre ! Car si même moi je trouve bien des pages indéfendables dans *Les Jeunes Filles*, je fais, vous connaissant, sans cesse la superposition du vrai vous à ce Costals qui est votre charge.

Mon sujet n'est pas uniquement *les femmes dans l'œuvre de M*, mais *M. et les femmes*. Donc je peux parler de M. privé, du moins le peu que j'en connais. Ce qui rend ce livre insoutenable (*les J.F*, ndlr.), c'est qu'il y a une tricherie à la base, tricherie du romancier, évidemment, mais ici... Enfin, j'expliquerai cela dans le livre.

Le volume, je pense que je devrais le lire quand même, nullement par curiosité malsaine ! Mais parce qu'on ne peut guère dédaigner cela malgré tout et qu'il faut le connaître, quand on se mêle soi-même d'aborder peu ou prou, (certes pas avec cette pesanteur philosophique et scientifique !), la question homme-femme.

Mais je vous en prie, ne vous en inquiétez pas, si vous ne pouvez l'avoir facilement. Je tâcherai toujours de l'avoir cet hiver, de le lire avant de finir ça. Cela me plairait seulement de l'avoir plus tôt si possible, voilà tout. (On ne peut plus acheter de livres, vraiment, surtout chez *Gallimard* ! Mais même *Stock* et *Plon* à présent, c'est 350 le moindre bouquin !)

Cette histoire de sexes, des hermaphrodites spirituels, les matériels n'existent pas, ce n'est pas la même chose que les androgynes, et je lis ça ce jour dans le *Figaro* ! C'est assez passionnant tout de même. Mon travail m'a fait relire, à cause d'Andrée H et de celles que mon amie Marguerite Grepon (2) appelle les « dépassantes », ou les réincarnations de Lilith, la première femme, l'égale d'Adam (selon la légende !) l'ouvrage d'icelle (Grepon). Pour une introduction à une histoire de l'amour, qui est d'une intelligence inouïe, malheureusement trop riche, touffu, diffus, embêtant, mais bien des choses vous y intéresseraient. Elle cite des choses de Maranon (2) que j'avais à peine remarquées à la première lecture et vraiment curieuses, c'est l'évolution de la sexualité. La féminité est une étape intermédiaire entre l'adolescence et la virilité. La virilité est une étape terminale dans l'évolution sexuelle.

Tout homme, pour cesser d'être un enfant et pour devenir un homme doit donc passer par une phase de féminité plus ou moins marquée. Toute femme, si son cycle vital s'accomplit entièrement, voit à la fin de son évolution, sa féminité s'affaiblir, etc. (cela est connu) ; seulement la maternité intervient, etc. Mais sur les femmes de notre race, elle explique très bien notre tendance à une certaine virilité de l'esprit. Tout ce texte est passionnant. « La féminité, phase intermédiaire, porte une essence d'éternelle jeunesse, etc. » Et l'homme au dernier stade de l'évolution ne peut plus se dépasser, il a bouclé la boucle, si j'ose dire !!

Rassurez-vous, je ne débordrai pas à ce point mon sujet ! Mais cela me fait m'intéresser un peu plus à ces histoires qui sont tout de même si importantes. Je me suis jetée à l'eau et écrit tout le début, enfin des « *Enfances* » à Dominique (presque finie, macère dans *Le Songe*. J'en suis aux sportives des *Olympiques*. Tout de même, non, vous n'avez pas parlé des jeunes filles que dans *Les Jeunes Filles*. Il y a dans *Le Songe*, ce bel hymne à la jeune fille. On est injuste. Moi je veux être juste et voir le bien plus que le mal.

Votre J.S

Notes : (1) Lire « Montherlant ou le pain du dégoût » par **Simone de Beauvoir**, article 63 sur le site www.montherlant.be. Ou <http://www.montherlant.be/article-063-debeauvoir.html>. **Simone de Beauvoir** (de son nom complet **Simone-Lucie-Ernestine-Marie Bertrand de Beauvoir**), née le 9 janvier 1908 à Paris et morte le 14 avril 1986 à Paris, est une philosophe, romancière, épistolière, mémorialiste et essayiste française. Elle a partagé la vie du philosophe Jean-Paul Sartre. Leurs philosophies, bien que très proches, ne sauraient être confondues. Simone de Beauvoir est une théoricienne importante du féminisme, et a participé au mouvement de libération des femmes dans les années 1970.



Simone de Beauvoir (1908-1986)

(2) Marguerite Grépon (1897-1980), femme de lettres et poète. Peut-être restera-t-elle dans l'histoire littéraire pour avoir fondé une revue, *Ariane*, qui lança Minou Drouet en 1954, et pour avoir créé un *Prix du Journal intime*, qui fut décerné chaque année de 1957 à 1970. Elle a tenu toute sa vie un journal (extraits publiés en trois volumes chez *Subervie* de 1960 à 1966), et pratiqué une poésie pleine de saveur, proche de la vie.



Marguerite Grépon (1897-1980)

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion 26 septembre 1949

Je reçois votre mot, qui me montre que vous poursuivez toujours ce projet, ce dont je doutais un peu n'ayant rien reçu de vous depuis bien avant mon départ pour le Midi (août) où j'ai passé quelques temps à voir des corridas, et me suis amusé beaucoup. Je ne connais pas la conférence de M. Roy, mais l'*Argus* m'a envoyé l'étude de M^{me} de Beauvoir. Je n'ai pas souvenir de ce qu'elle dit, mais cela m'avait paru assez intéressant. Je la joins. Mais je ne vous conseille pas du tout d'en faire état.

Pourquoi, vous, qui n'avez pas la situation que vous méritez, parce que vous n'avez pas vécu dans les cercles à la mode, collaboreriez-vous à la publicité de M^{me} de B., qui est scandaleusement trop connue, parce qu'elle est dans le ton ?

Vous n'êtes pas entièrement vierge d'une certaine complaisance pour les gens et choses d'actualité, et toute la littérature dite. Je vous assure que, pour quelqu'un qui vit vraiment, tous ces traités sur l'amour, cet air scientifique qu'on leur donne, ces prétentions, ce fumet équivoque qu'à toute force on y met, cela a quelque chose de ridicule, de frelaté, qui sent l'aigre : cela est fait dans le cabinet* ou au café, et en garde l'odeur ; (*j'aurais pu écrire : aux cabinets). Cela est, surtout primaire, comme à peu près tout ce qu'on produit aujourd'hui.

Les Français connaissent très mal la vie, et la détestent, et détestent ceux qu'ils flairent qui la connaissent mieux qu'eux. La cuistrerie, depuis le Moyen-Âge, a pris chez nous les formes les plus diverses, mais elle reste toujours là. Je reste toujours convaincu du succès matériel de ce petit livre, dont j'espère surtout qu'il vous dépannera un peu, et vous permettra de poursuivre une œuvre d'imagination, sûrement plus importante que lui.

A vous,

M.

o o o o o

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Mardi 27 septembre 1949

Cher M. Merci de votre gentil mot. Mais que me dites-vous, que je ne vous ai pas écrit ? Avant ce dernier billet du 24, si l'on peut dire ! Mes billets ont toujours au moins 3 pages. Je vous ai envoyé un long message le 17, contenant plusieurs pages de répliques au sujet de ce débat éternel : Andrée Hacquebaut, etc. Nouvelle mise au point de ma part, en réponse à la lettre que vous m'écriviez la veille de votre départ, vers le 24 août : C'est inouï, vous vous croyez l'Unique etc. Je vous y disais aussi ce début, je ne l'avais pas envoyé puisque vous partiez, et je venais de vous écrire. **Oh ! votre mémoire quelques petites méchancetés, à propos de mes 50 ans (le 14) et des hérésies que vous écrivez sur les femmes de cet âge, alors que ce sont les hommes qui deviennent hideux, etc. (Méchancetés blagueuses en échange de vos rosseries, etc. etc.)** (1)

Je serais ennuyée que vous ne l'ayez pas reçue, mais je le crains car je vous posais 2 ou 3 questions relatives au livre et comme vous n'y faites aucune allusion. **Je vous demandais, je crois, si la critique française avait parlé, au moment des J.F, des « Liaisons dangereuses » ?** (2) Je les avais relues et il y avait des rapprochements séduisants. Quelque part d'ailleurs, je l'ai lu depuis je ne sais où, chez vous. Vous parlez de Valmont à peu près dans le sens où je voulais le faire. Je pensais aussi que Costals est un roué bon enfant, si l'on veut, malgré les énormités indéfendables, certaines, que vous lui prêtez. Ce qu'il y a dans ces pages de S. de Beauvoir, c'est qu'elle prend tout terriblement au sérieux ; il me semble qu'on ne fait pas état assez de votre humour, tout de même visible dans un tas de citations, qu'elle prend pour argent comptant. Vos boutades sont d'un homme exaspéré bien plus que cruel, en somme ; mais je le répète, je crois qu'il faut vous connaître un peu pour superposer chaque fois votre vrai moi à ces choses.

Non, je ne vous ai demandé cela qu'à titre documentaire et nullement dans l'intention d'en faire état. Mais il y a 2 ou 3 choses où forcément j'aurais l'air de parler d'après elle, et il vaut mieux que je l'aie lue.

C'est agaçant de lire ce qu'on écrit sur vous, parce qu'on est souvent obligé de dire la même chose, mais mon propos est différent, et d'abord j'étudie vos héroïnes en

soi, sans parti-pris, alors que Simone de Beauvoir, par exemple, cherche dans toutes ses citations à appuyer son point de vue, et juge du point de vue existentialiste. (Je trouve cela d'ailleurs moins abscons que je ne pensais, et même relativement « facile »).

Que j'abandonne mon projet ! Taisez-vous ! Quand je ne le ferais pas pour essayer de me sortir un peu du pétrin matériel, (oui dans le présent). Je ne suis pas tellement mal, avec le peu de besoins que j'ai ici... Et cependant ces jours, ça m'effraie un peu de dépenser... Et c'est cette insécurité pour dans quelques mois, quand, etc.

Je le ferais parce que cela m'intéresse... Et en même temps, une paresse. Certainement la pauvreté est pour moi une chose salutaire, me mettant l'épée aux reins. Sans elle, j'aurais encore bien moins travaillé. J'aimais la vie avec un caractère accommodant ; je me serais enchantée de riens, de flâneries... Dieu fait bien ce qu'il fait !

Il faudra vous rendre cet article Beauvoir, n'est-ce pas ? Mais laissez-le-moi quelque temps. Je voudrais finir ce travail vite, vite, (3) mais je suis souvent empêchée, malgré ma vie en apparence solitaire et unie.

Non, ne me croyez pas en admiration devant Mme de Beauvoir (quoique je n'ai rien, non plus, contre elle, qui, mon Dieu, rend l'existentialisme aimable, avec sa jolie figure intelligente, alors que Sartre est bien laid ! (Que serait-elle sans lui ? Voilà...) La femme est une « seconde », un reflet. Moi je le dis. Personnellement, je me serais faite une personnalité toute seule, sans doute, mais j'ai été réellement fécondée par vous d'abord, puis par G. Non en vous imitant, en vous prenant des choses, mais par certains remous en moi, qui ont créé de la vie, des réactions, de la « crise » comme vous dites).

Cet article m'intéresse et me suggère des choses. Il est plein d'erreurs.

La réponse au sujet des *Liaisons dangereuses* ne presse pas beaucoup ; je ferai sans doute ce rapprochement de toutes façons, mais si on l'a déjà fait, il faudrait que je le s...usse.

Je crois que je vous demandais aussi si on ne pourrait pas faire **un chapitre du livre rien qu'avec les boutades de vos Carnets, au cas où vous n'auriez pas l'intention de les reprendre jamais dans une édition ordinaire.** (4)

Merci encore de m'encourager et de me faire espérer quelques succès. Je ne suis pas toujours très rassurée et ne voudrais pas avoir lâché la proie (du petit roman idiot) pour l'ombre de ce travail qui m'intéresse bien autrement !

Votre,
JS

Ce Nahon (5) qui avait fait une analyse graphologique de vous fort intéressante et que vous avez refusé obstinément de lire, me demande la permission de faire reproduire quelques lignes de vous, dans une lettre à moi, (6), qu'il me retourne de la part d'une amie graphologue amateur à qui je l'avais prêtée. Elles sont absolument anodines et je ne vois pas de raison de le lui interdire. (Il n'est pas question du destinataire). (Pas reproduire dans un quotidien marseillais où il fait une chronique. Mais je préfère vous le dire.)

J'ai retrouvé dans vos poèmes ces mêmes bonheurs d'expression et délicatesse et sensibilité qu'autrefois. Mais aussi, il me semble, une certaine facilité que je vous ai toujours, je crois, reprochée à vous, Month.

Je lui ferai, moi, à ce Nahon, le plaisir de le citer dans mon livre ; il vous appelle l'aigle à mille têtes. Je trouve cela flatteur.

Quant à M^{lle} de Beauvoir, ce ne sera pas pour lui faire de la publicité que je la citerai, si je le fais. Vous savez bien qu'elle n'a pas besoin de moi pour cela ! Mais il y a quand même quelques points que je voudrais réfuter (s'il y en a beaucoup où je suis d'accord avec elle, certaines remarques très justes que je voulais faire.) Mais il y

a ça et là, de véritables contre-sens dans l'interprétation de certains textes, il me semble. (Entendu hier soir à la radio, mais pas écouté, un reportage sur Saint Léonard (7) dans le Limousin, et le Saint (?) lui-même ! Saviez-vous que ça existait ?

Je suis contente que vous vous soyez amusé en Espagne. Ma vie austère me laisse sans envie, d'autant plus que j'ai la flemme pour bouger. Mais Paris me dédommagera.

Notes :

(1) Texte biffé par Montherlant

(2) Texte biffé par Montherlant

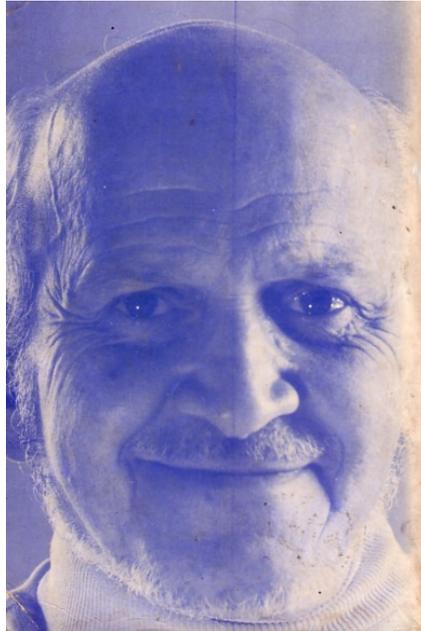
(3) Texte souligné par Montherlant

(4) Texte souligné par Montherlant

(5) Psychologue, philosophe et graphologue, **Alfred Nahon (1911-1990)**, toulonnais mais résidant à Lausanne, se joint en 1953 à l'un des premiers groupe français s'intéressant aux OVNI, la Commission Internationale Ouranos, avec l'écrivain de science-fiction Jimmy Guieu, le journaliste Charles Garreau, l'astronome amateur Raymond Veillith entre autres. Il a exposé très tôt son opinion que les soucoupes volantes sont interplanétaires et que ces visites ont quelque chose à voir avec les essais d'armes nucléaires. Il fonde l'Association Mondiale Interplanétaire qui essaiera sans succès d'engager le pseudo contacté Adamski dans son mouvement. Jusqu'en 1970, il est l'éditeur du bulletin ufologique *Le Courrier Interplanétaire de l'Association Mondiale Interplanétaire* dont Marc Thirouin est le président pour la section française. Il est l'auteur de plusieurs livres dont "La Lune et ses défis à la science" qui défend la thèse d'une présence extraterrestres sur la lune et "Les Extra-Terrestres et les mutations mondiales de l'ère du verseau."

(6) Texte biffé par Montherlant qui ne veut rien entendre d'une analyse de son écriture.

(7) La Commune de **Saint-Léonard** est celle que Montherlant a choisie pour y domicilier son héroïne Andrée Hacquebaut dans *Les Jeunes Filles*.



Alfred Nahon (1911-1990) Graphologue

oo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

vendredi
(30 septembre 1949 ?)

Cher M, n'allez-vous pas me trouver sans gêne ? Je voudrais vous demander le petit service suivant. Je prends une très vive envie de vos *Îles de la félicité* (1), que je trouve chez un bouquiniste, (10 bis Av de la Grande Armée), catalogue reçu ce matin, à 300 x. C'est un marchand cher, et je ne sais pas si ça les vaut. (C'est l'originale, mais il n'y a pas eu d'autre tirage, que je sache ? Et je croyais même que cela n'avait été qu'une édition de luxe ou ½ luxe, mais c'est sur alfa...), et en outre,

j'ai toujours peur que vous ne me disiez ensuite : « Si vous me l'aviez dit, je vous l'aurais donné, j'en ai encore des exemplaires, etc. 300 x pour moi, c'est une somme, et ne croyez pas que je gasille l'argent qu'on me prête à acheter des livres ! Je ne peux plus en acheter, et moi que l'argent n'intéresse plus, là le bât me blesse encore, je l'avoue, et même je reste bibliophile... d'intention !

Mais je vous en supplie, ne voyez pas dans ma démarche une façon de me faire offrir le livre, si vous en aviez un exemplaire de reste : j'en serai ravie. Si vous pouvez seulement me le prêter à Paris, ça suffira pour le moment. Si vous ne pouvez ni l'un ni l'autre, voulez-vous avoir la gentillesse de mettre ou de faire mettre cette carte à la poste telle quelle. Si non, c'est-à-dire si vous pouvez me donner ou prêter le livre, ou si ce n'est qu'une petite plaquette qui à votre avis ne vaut pas ça, veuillez la mettre après avoir rayé ce titre. Merci infiniment. Je voudrais le lire. Les lignes retrouvées d'Audisio m'y incitent et aussi mon chapitre sur *M et les Iles* ! (J'ai envie de l'intituler « *M et les Iles... de l'amitié* », ce serait joli. Et si vous m'autorisez à publier ces lettres où vous me proposez ce titre (*L'Age où l'on croit aux îles*) en donnant vos raisons...

Ne me répondez pas sur cela. Ce que vous ferez sera bien fait. Mais de toutes façons, envoyez la carte vite, car cela se vend encore plus vite et il est très possible que ce soit déjà vendu. A vous, JS

Il y a un autre titre de vous à ce catalogue : le *Malatesta* (2) de Marguerat, que vous m'aviez donné aussi, avant l'édition ordinaire. Il est coté ici 975 x ! Vous voyez que je peux toujours me rattraper et revendre *Les Iles* si je veux !

Vos *Olympiques* que j'avais en double et ai vendues pendant la guerre, les non dédicacées, 75x pièce, en valent 600 !

Avez-vous pensé à Hughes Fouras (3) (un petit poème ou prose promis ?)

Notes : (1) **Les îles de la félicité**, de Montherlant, coll. "Les 4 M", 2, Bernard Grasset, Paris 1929 [copyright 1928], 103 p. [3 textes]. éd. originale et tirage limité à 31 + 46 + 1150 exemplaires numérotés.

(2) **Malatesta**. Pièce en quatre actes, de Montherlant, éditions Marguerat, Lausanne 1946, 133 p. [théâtre, texte rédigé entre mars 1943 et février 1944].

(3) **Hughes Fouras**, (1899-1994), né et mort à Agen, rédacteur d'une revue de poésie *La Bouteille à la mer* fondée par lui en 1929, *La Bouteille à la mer* paraît jusqu'en mai 1939, puis de nouveau d'octobre 1945 à la fin.



Hughes Fouras

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

1 octobre 1949

Je n'ai pas reçu votre lettre du 17. Je n'étais pas à ce moment à Paris. Elle a dû me suivre et se perdre ; cela est arrivé à un envoi de coupures de presse (fermé et affranchi en lettre) à la même période. Peut-être pourriez-vous faire une réclamation. Mais je sais, par expérience, que cela est tellement inutile ... Mais c'est ennuyeux,

s'il y en avait long. On devrait n'écrire que des cartes postales avec moins de cinq mots.

Réponses à vos questions :

1) Je ne me souviens d'aucun rapprochement (alors qu'il s'impose) avec *Les Liaisons dangereuses*, en tous cas, rien de marquant.

2) Les graphologues sont des imbéciles. Que le vôtre publie s'il veut cet extrait de ma lettre.

3) Je ne vois pas ce que vous appelez les « boutades » dans mes *Carnets*. Mais vous pouvez les citer abondamment, le livre ayant paru en tirage restreint, et ne devant pas paraître avant longtemps en tirage ordinaire. (Mais il faut les incorporer à votre texte ; et n'en pas faire un chapitre à part.)

Je vous envoie 3 articles pour votre documentation. Je n'ai pas besoin de tout cela d'ici peu, mais vous demande de ne pas l'égarer et de me le garder.

Je pense que vous devez avoir hâte de reprendre votre roman. Les œuvres critiques sont assommantes : on n'a pas l'impression de créer. Mais si l'on tire seulement 3.000 exemplaires de votre livre sur moi, à 10%, et 250 f le volume, cela vous fera 75.000 f qui est quand même une petite somme.

Quand venez-vous à Paris ? Décembre ?

Bien cordialement
M^t

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

12-10-1949

Par suite de certaines circonstances, je pense que la publication ŒUVRES LIBRES, de Fayard (cinq à six textes dans le format de l'ex 3 f,50) serait disposée à publier de 30 à 40 pages sur moi. Evidemment pas trop sévères, avec un peu d'anecdotes, ce n'est pas une revue de critiques.

Disposeriez-vous de ce nombre de pages que vous m'enverriez, et dont je verrais si elles leur conviendraient (1) ? Cela doit être relativement assez bien payé.

Vous avez bien reçu ma dernière lettre, avec des documents envoyés il y a une quinzaine ?

Votre
M.

Note (1) : Montherlant veillait à contrôler le texte de JS sur lui avant l'envoi aux *Œuvres Libres*...

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

jeudi 13 octobre 49

C'est très gentil de penser à moi pour cet article des *Œuvres Libres* ; oui, je connais très bien, j'y ai même des nouvelles en souffrance depuis un siècle, mais je n'ai **rien de prêt** (1) qui puisse faire l'affaire, dans ce que j'ai écrit. Tout est trop de critique, quoique mélangée d'humour ça et là pour cela (sauf peut-être ce que j'ai écrit ces jours sur « *Montherlant, Baudelaire et la femme naturelle* », où j'avais voulu reprendre l'article de magazine écrit jadis, et jamais paru ! en protestation contre vos éreintements du maquillage et des Parisiennes, article d'humour. Mais j'ai étendu beaucoup ce parallèle, rencontrant à chaque page de Baudelaire des choses curieuses, des férocités de misogynie auprès de quoi les vôtres sont d'une bénignité ! Tout de même, c'est encore trop critique, je crois. Mais je pourrais faire quelque

chose, bien entendu. Il faudrait que je sache le dernier délai pour vous envoyer cela (en admettant que ça convienne). (2)

Peut-être, pourrait-on prendre pour base, pour thème enfin : *M. et sa légende, parler des J. Filles en mal, mais dire du bien de vous, et que vous y donnez des armes contre le vrai vous... plus quelques mots, donc sur M. et les femmes* (3) reglées dans mon article, parce que moitié dans la *Gazette des Lettres*, moitié dans *Le Goëland*, et de petites choses sautées, sur votre comportement familial, au restaurant, etc. (Hélas ! je n'ai pas beaucoup d'accès dans votre intimité et ne suis pas riche en anecdotes ! Mais enfin je puis par mes souvenirs, reconnaître dans certains comportements de C(ostals) (4) le vôtre... Me servir aussi des quelques indications que vous m'avez envoyées, oui, quelque chose aussi comme *M et les femmes*, un petit « acompte » sur le livre. M tel qu'il se montre à travers ses héros, et dans le réel plutôt doux et courtois, avec quelques bizarreries.

Pourrais-je raconter la mystification de **Banine** (5) ? (sans la nommer), vous écrivant en mère inquiète de son fils, vous lui répondant, et elle avouant la plaisanterie, et vous lui répondant noblement que vous préféreriez cela que n'avoir pas répondu à quelque chose de sérieux. Ce trait est tellement en faveur de votre bon caractère et charité. Il y a une phrase à citer, je le fais dans mon livre, on n'y a pas assez pris garde : « Le plaisir qu'éprouve un écrivain à écrire sa propre charge, on le tient au mot ! »

Quitte à lui écrire une lettre exaspérée parce que lui ayant écrit chez son éditeur, elle vous rétorquait que vous aviez son adresse ! Je puis ajouter quelques drôleries, son envie de vous connaître, votre expédition à travers les coulisses (du théâtre Ndlr.), cette cour de gens en habits ou smokings et vous, tout simple et tout gris, comme Napoléon devant son parterre de rois ! (ndlr : J.S évoque ici la soirée de décembre 1948 au Théâtre Hébertot où elle a pu assister avec Banine à la Générale de *Fils de personne*, en présence de Montherlant.) A propos de cette lettre à Banine, dire qu'on ignore trop de vos beaux traits édifiants : de votre gentillesse.

Je crois que je puis faire quelque chose mais il m'en faudrait le temps. (La question d'argent ne m'est pas indifférente, vous le pensez.) Ce qui m'embête, c'est de laisser en plan quelques jours le reste, très avancé d'ailleurs, mais pas fini !

Ce matin, libre, je pensais à me mettre à *M et l'amour*, etc. Et je reçois votre lettre... J'avais bien reçu l'autre, oui, et je vous renvoie d'ores et déjà un des articles ; il me reste « *La femme idéale* », mais je me demande s'il n'y en avait pas trois ? J'espère que c'est une illusion, car ce ne vois nulle trace de ce 3^e que je retrouverais si... car tous mes papiers sont autour de moi et personne n'y a touché. (6)

Si vous vous en souvenez, dites-le-moi que je ne cherche pas pour rien. Et ce n'est pas la peine que je fasse aussi l'article pour rien, mais si vous me dites que ces indications que je vous donne en gros, ça peut faire l'article souhaité, je le ferais. Si oui, répondez-moi vite ; je m'absente quelques jours la semaine prochaine et ne ferai sans doute pas suivre mon courrier. Si toutefois... Je serai à partir du jeudi 20 octobre (1949) chez M^{lle} Marchegay, à Poule (!) Rhône. (Un endroit ravissant du Haut-Beaujolais, surtout le col un peu plus haut, coin touristique très coté par ici). Jusqu'au lundi.

Je vous reparlerai peut-être de ma lettre perdue. Peut-être vaut-il autant que vous ne l'ayiez pas reçue ! (NDLR : en réalité Montherlant avait reçu cette lettre du 29 et 30 août 1949, cf. supra, mais il a refusé d'y répondre et il avait inscrit au-dessus de cette lettre, assez désagréable pour lui, « *Pas reçu* » au crayon rouge).

J'avais le toupet de vous y dire que je ne me croyais pas l'Unique, mais que j'étais l'Unique !

Je vois dans votre lettre qu'il y en avait trois. Où diable est ce 3^e ?

Amicalement , J.S

J'ai tout écrit. Enfin passé en revue toutes les héroïnes, sauf *Les Jeunes Filles* proprement dites, et c'est un fameux morceau à traiter (pour moi). On vous juge tellement là-dessus. Puis *M et l'amour*, *M et le mariage*, *M et la littérature féminine*. Vos boutades des Carnets. Il y en a à chaque page ! Mais souvent si peu de chose qu'on ne peut citer ça. Il aurait fallu simplement les reproduire, les isoler. Mais nous en reparlerons.

Notes : (1) (2) (3) : souligné en rouge par Montherlant.

(4) Pierre Costals, héros du roman *Les Jeunes Filles* de Montherlant.

(5) Umm-El-Banine Assadoulaeff (1905-1992) est un écrivain français d'ascendance azérie. Elle a écrit sous le pseudonyme de Banine. Amoureuse platonique de Montherlant et amie de Jeanne Sandelion.

Lire l'article 47 consacré à Banine par Henri de Meeûs, sur le site www.montherlant.be = <http://www.montherlant.be/article-047-banine.html>

(6) Biffé par plusieurs traits au crayon rouge de Montherlant.

ooo



Le Pont de Thoissey (commune où habitait Jeanne Sandelion) sur la Saône

ooo

Billet d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

13 oct. 49

M. Melchior-Bonnet qui dirige *Les Œuvres Libres*, est d'accord avec plaisir sur le principe de la chose. Il vous a lue, vous trouve beaucoup de talent mais que ce que vous écrivez est toujours « trop long ou trop court » (?)

Il insiste seulement pour que les pages que vous détacheriez soient de caractère anecdotique, « privé », enfin grand public plutôt que de critique littéraire. Ce que je vous avais déjà dit, et qui va de soi.

Envoyez-moi donc des pages ...

M.

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Samedi
15 oct 1949. Soir.

(Note : suite à une déchirure du papier, le coin gauche en bas de la lettre est manquant, et cela empêche de lire certains mots. Ndlr.)

Reprenant vos suggestions, je lis : « *Month. amoureux* (dans *Encore un instant de bonheur. Citez largement, c'est peu connu* ». Oui, je l'ai fait, mais pas recopié en plein les citations. Dans le 1^{er} jet, je peux en mettre plus.

« *Auligny, citez largement* » Mais je ne l'ai pas, *La Rose de sable* ! Si les extraits donnés, je crois dans *Pages de tendresse* (1) ? Où prendre ces citations ? Cette *Rose* vous l'avez bien fait lire à M. Mohrt et ! autres. Il y a aussi M. de Guiscart.(2)

Et je n'ai pas non plus, naturellement, votre dernière pièce : *Vous qui aimez si peu*. Et vous me parlez de Ravier et de Mlle... ? (3)

Ensuite, j'ai écrit tout cela selon ma propre pente, me réservant de revoir, revenir sur vos feuillets. Et je vois que vous prévoyiez un chapitre : *Les amoureux*. Et j'avoue que je n'ai pas songé à peindre vos héros sous cet angle, mais seulement vos héroïnes ! Je parle d'eux par la force des choses en parlant d'elles. Mais tous ont la même conception de l'amour, sans grandes nuances. Du moins ceux des romans. Je n'ai pas songé à parler de Pedro (4), par exemple, (mot illisible), vu que nos « divisions » de livre étaient les mêmes.

Vie de Malatesta – Ravier, je l'ignore. Mais cela peut se faire.

J'ai à la date de ce 15 octobre, pas mal déblayé, quoique pas fini le chapitre amour-mariage, qui m'entraîne je ne sais où (mais j'avais trouvé des choses intéressantes sur le mariage de l'écrivain d'une vie de Mérédith. Je devais vous en parler dans la lettre perdue, etc.)

Il y a encore *M et la littérature féminine, M des femmes et le bonheur*, et tout refeuilleté, les livres, les notes, rajouts çà et là.

J'oublie *Les Jeunes filles*, Andrée et Solange, le plus gros morceau, que j'ai gardées pour la fin, et le livre en soi..

J'ai oublié Marie (mère de Gillou) dans *Les Mères* !

Enfin, beaucoup à faire encore, mais le plus gros est fait. Seulement, il faut m'interrompre pour ces pages des *Œuvres libres*.

Bien reçu votre carte confirmante ou « native », mais voudrais savoir quel délai vous m'accordez.

C'est que, 30 à 40 pages ! Et je vois que ce sont des pages très serrées, du moins dans un n° des *Œuvres libres* que j'ai, 39 lignes de 42 signes. Et je ne sais pas quel bout le prendre et sans critique, où trouver assez de matière anecdotique ?! Et j'aurais aimé que vous me disiez si les suggestions de ma lettre (croisée avec votre carte)... ?

Melchior Bonnet m'avait écrit, oui, m'avoir lue avec intérêt dans un ou des récits de *La Bataille*, en me refusant celui sur Elisabeth d'Autriche (question de date, il paraît, quoique cela eût pu très bien passer toute la fin de l'année dernière : 50^e anniversaire de sa mort). Je lui ai renvoyé, il y a plus d'un an, 2 Nouvelles, une très

longue en effet, et je voudrais bien la récupérer, mais quand je suis allée chez *Fayard*, au bout du monde ! – M. Bonnet était malade, etc. etc.

Notes : 1) *Pages de tendresse* de Henry de Montherlant (textes choisis et inédits) : La Femme - Le Camarade - L'Enfant - Les Hommes. **Édité par Grasset, Paris, 1928.**

(2) (Le chevalier de Giscart : un des héros du roman de Montherlant, *La Rose de sable*.)

(3) Il s'agit de la pièce de Montherlant, ***Celles qu'on prend dans ses bras***, Dominique Wapler, Paris 1950, 114 p. sous étui d'emboîtement, lithographies de E.M. Pérot [éd. de luxe] [théâtre]. Pièce en trois actes (dont le titre est inspiré des *Jeunes filles*) qui sera créée le **20 octobre 1950** au Théâtre de la Madeleine, dans une mise en scène de Claude Sainval, avec Victor Francen, Robert Pagès, Jean-Pierre Lorrain, Gaby Morlaix et Hélène Vallier (décor de Wakewitch). Reprise le 1er février 1957 au Théâtre des Ambassadeurs, à Paris.

Ravier et Mlle Andriot sont le nom des deux personnages principaux de cette pièce.

(4) **Pedro** est le fils du roi Ferrante, dans la pièce *La Reine morte*, de Montherlant.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

16 octobre 1949

L'article que vous avez égaré est intitulé : *Humanité de la femme*. Il est en feuillets dactylographiés. Je n'avais plus que ce seul exemplaire. La *Revue suisse* où il a paru a cessé d'exister ...

Il me semble que, si vous voulez faire cet article pour *Œuvres libres*, qui est une publication non « intellectuelle », il faut y bloquer tout ce que vous croyez avoir à dire sur ma personne, ne n'y faisant de critique littéraire qu'en passant. Vous m'avez rencontré quelques fois au restaurant, à une répétition, dans les coulisses (par contre l'histoire Banine me paraît sans intérêt. Si vous vous mettez à raconter ce que les autres vous racontent) ! Vous pouvez reprendre l'article de *La Gazette des Lettres*, journal peu lu. Je crois qu'il faudrait que cela fut « vivant ». Mais que cela devrait pouvoir passer ensuite intégralement dans votre livre (en être, par exemple, un chapitre préliminaire sur l'homme, car 30 pp., c'est long, et il serait ennuyeux pour vous que cela fût perdu.

Il n'y a pas de délai, mais je crois que c'est un principe en ces sortes de choses, de battre le fer tant qu'il est chaud ? Dans 3 mois, les incidences peuvent avoir changé.

Je n'aimerais pas avoir une fille qui fût née à Poule. Je craindrais qu'elle en devint une.

A vous,
M.

Lundi 17 octobre 1949 (Réponse de J.S) sur le même papier que le texte daté du 15 octobre) :

Je reçois votre lettre et vais essayer de faire ça le plus tôt possible. Mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas reçu *Humanité de la femme*, il n'y avait que 3 articles imprimés, et le 3è c'est un petit article : *Month. Féministe* ; je suis sûre que c'est cela et que je ne l'avais pas avant, parce que je ne vous avais jamais entendu parler de G d'H... (illisible). Et il serait impossible que j'eusse égaré, sur une table, dans une pièce absolument vide, des feuillets tapés, que je suis sûre de ne pas avoir lus. Cherchez dans vos papiers à vous, vous avez dû penser à me les envoyer et ne l'avez pas fait. Ou cela a fait l'objet d'un autre envoi que je n'ai pas reçu ; mais les 3 articles, c'était *Mères et filles*, *La Femme idéale*, *M. Féministe*. Je vous supplie de me croire. Si je l'avais égaré, nous serions quittes !! Car vous m'avez

égaré des choses. Mais ce n'est pas. Je voudrais bien les avoir lues, d'ailleurs, ces pages.

En hâte, car je vais à des funérailles et voudrais emporter ceci. Le temps se gâte et je ne sais si je pourrai aller à Poule !

Je vais donc essayer de faire ça (ce que je vous demande n'est donc pas pressé).

Vous êtes décidément mon sauveur, ma Providence, ma « vache à lait », dirais-je en riant, mon nouveau bienfaisant plutôt ! A vous, JS.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey,
mercredi 26 octobre 49

Cher M, je voudrais encore vous demander quelque chose. J'ai travaillé plusieurs matins à Poule (!) et réuni pas mal de choses. Oui, je vais reprendre l'article et le dialogue du dîner de la *Gazette*, mais en l'étoffant beaucoup et en y insérant, sous forme dialoguée, tout ce que je pourrai de critique, etc. Je vous y ferai dire certaines des choses que vous m'avez envoyées, suggestions pour le livre, quant à votre légende de misogynie : vous le reverrez évidemment si vous voulez, mais c'est précisément écrit en vrac comme dans la conversation... Je crois que toute cette question *femmes* est très « public ».

Cependant, je doute d'arriver au nombre de pages souhaité même au minimum. Il m'est venu une idée, que je vous soumetts ; ce n'est pas la peine que je parte sur cette piste et y perde mon temps si cela ne vous convient pas. J'avais envie d'intituler cela : *M. sur le vif*. Je pourrais aussi intituler cela : *Souvenirs sur M.* et là un petit couplet de ce genre : on écrit généralement ses souvenirs sur les gens après leur mort, mais M. est entré tout vif dans la légende, etc. (Si vous pouviez me retrouver ce texte de J. Cocteau à l'appui, dans le prof. de Morihien ! Ce serait bien.

Et de raconter ma première rencontre avec vous, à Alger, à cette visite de la Casbah, il y a 21 ans, cela s'entourait d'un cadre pittoresque et ferait un peu de copie.. Cela me plaisait pour ça d'abord ! Puis ça me permettrait de reprendre ça de nos jours et dire que vous n'avez pas changé, etc. De dire que je vous voyais déjà alors moi-même à travers une légende, et je fus si surprise de vous trouver tel, gentil, etc. Cela anéantirait une sur moi et l'affaire des *Jeunes Filles*, en ce sens qu'on verrait que je ne vous ai pas écrit, etc. (Les gens s'en fichent bien, mais enfin !).

Je pourrais mener ces souvenirs, jusqu'à notre rupture, à nos quelques rencontres, concerts, etc. d'alors, sans grand intérêt en soi, me permettraient de rapprocher votre comportement de celui de Costals dans ces circonstances, de parler de vous par rapport à la musique, etc... Et j'aimerais parler de votre sollicitude pour mon livre, parce que, (en le généralisant, puisque vous l'avez fait pour d'autres), je ne sais si vous l'avez fait à ce point ! Il me semble que cela mérite d'être dit.

Tout cela dans l'ensemble permettant de dire combien vous êtes simple et dévoué et gentil, toujours à cause de la légende ! Et en parlant de moi le moins possible, bien entendu.

Je pense donc qu'on pourrait aérer l'article comme dans les hebdos. *Ma 1^{ère} rencontre avec M., un dîner avec M.*, puis finir par quelques brouilles public : *M. et les graphologues* (que vous traitez si mal, et avec grand tort ; vous avez tort de confondre ça avec l'astrologie et le charlatanisme en général). N'avez-vous pas trouvé bien ce petit extrait de Nahon dans le *Méridional*, et eu la curiosité de lire la grande analyse qu'il se désole de vous avoir vue mépriser, le pauvre ?

Vous avez bien laissé reproduire la note d'un chiromancien sur votre main (criminelle !) dans les *Enfances* ! Je peux commenter les petits détails de ce genre. Le carnaval, etc. Un M. pittoresque, vu par le petit côté de la lorgnette aussi, pas exclusivement.

Dites-moi pour ces *Souvenirs* ce que vous en pensez, c'est important, parce que je je dirais là des choses que je ne dirais pas dans l'article. Sinon, il faudra les y incorporer. Je crois que ce ne serait pas mal. Je me sers d'un seul homme. Cela aussi vous montrerait au temps d'Alger, plus épanoui qu'ensuite à Paris, etc. etc. En attendant votre réponse, je travaille quand même au reste.

Je n'ai pas le temps, et vous ne le liriez pas, de vous parler de Poule et de mon amie... Quel dommage de ne pouvoir jamais causer vraiment avec vous. Au restaurant, c'est si difficile ! Que ne suis-je devenue vraiment votre amie !

Il paraît que Germaine Théron désire acheter mon *Enfant perdu*. Une amie qui est entrée vaguement en correspondance avec elle, grâce à moi, et vous, doncques, me dit qu'elle a déménagé, doit aller à Bordeaux où elle cherche un logis. Il paraît qu'elle vit au milieu de reproductions de Gauguin, dont elle raffole, et qu'elle écrit un roman d'amour étreint par l'angoisse de la guerre. On en reparlera, je pense, car je crois comme vous que c'est quelqu'un.

Excusez-moi de vous relancer tout ce temps, mais j'ai le plus grand désir de faire au plus vite ces pages (désir et besoin), et en même temps suis embarrassée et ne voudrais pas aller contre vos idées là-dessus.

Vous ai écrit le 17 et une autre le 18 pour rectifier mon étourderie.

Votre, J.S.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

29 octobre 1949

Oui, glissez sous la forme dialoguée, tout ce que vous pouvez de critique. Et il me semble que votre idée de raconter notre première rencontre, Alger, etc... est très bien, et vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, car, excusez-moi, je n'ai aucun souvenir de tout cela. Je ne sais si un tel manque de mémoire est un mal ou un bien (mais ces jours où j'écrirai mes « mémoires », ça sera gratiné !)

Mais plutôt que de faire du remplissage, ou même du déblayage, faites en plutôt un peu moins de pages que je ne vous l'ai dit. Il faut avant tout éviter le bavardage.

Oui aérer : sûrement.

Vous regrettez de ne pouvoir me parler. Mais ne comptez- vous pas toujours venir à Paris en décembre ?

Je ne sais où est la phrase de Cocteau ; mais si ce sont des fleurs que vous cherchez, je vous en envoie un bouquet. On dirait les attestations pour les pilules Pink ou le vin Mariani.

Gallimard fonde une collection, die « populaire » cartonnée (genre *Nelson*) où il reprend *Les Olympiques* ; Je me demande s'il n'y pensait pas reprendre un de vos romans, voire *L'Âge*, si Nilsen vous en laissait la permission.

Montherlant
M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey,
7 nov 1949

Cher Montherlant,

Je vous en supplie, ne poussez pas des cris d'horreur devant ce manuscrit, et écoutez-moi un instant. C'est mon 2^e recopiage, mais chaque fois j'en ajoute, il a fallu insérer les citations etc...et cela redevient vite un brouillon mais je n'en puis plus ! Je viens de recopier cela dans les pires conditions, abruti par un gros rhume, exaspérée par des coupures d'éclairage imprévues, si bien que j'ai recopié une heure et demie l'autre soir à la bougie ! Et au pétrole, ça ne va guère mieux.

Alors voilà : Peut-être ayant l'habitude de mon écriture, pourriez-vous me lire suffisamment. **Il y a cela aussi que vous avez à intervenir, ce qui rembroillera de toutes façons** (1) ; j'aimerais donc que vous puissiez en prendre, tel quel, une vue d'ensemble :

1°) choisir entre les expressions que j'ai superposées.

2°) supprimer ou laisser celles que j'ai encadrées de bleu (les autres guillemets font partie du texte).

3°) superviser enfin le tout, supprimer, élaguer ce que vous voudrez, quoique en vérité, cela ne me paraisse pas si mal ainsi.

J'ai reproduit quelques rosseries, mais il faut que cela ait un air de grande liberté, de drôlerie.

Tout ce qui a un trait bleu en face en marge est ce qui est inédit. Tout le reste fait partie de l'article primitif de *la Gazette*, y a paru ou, replâtré, a paru dans le *Goëland* (encore moins lu) ou a sauté : mais tout avait été admis par vous. J'ai ça et là légèrement varié les termes, par exemple le paysage du quai (?)..

Je vous l'envoie parce que, ainsi élargi, je m'aperçois que ça fait déjà pas mal de pages, et peut-être les 30 minimum des Œuvres libres. Je n'ai plus mon vieux n° des *O.L.* sous la main, et je ne sais pas si les textes d'aujourd'hui sont aussi serrés. Pourriez-vous le savoir par Bonnet ?

En tous cas, on ne pourra se rendre compte de cela que ces pages tapées. Le rêve serait que votre dactylo fait le taper de ce manuscrit, mais j'en doute ! Je corrigerais bien mieux son texte, mais si ce n'est pas possible, renvoyez-le-moi avec vos indications et assurée que je le fais à coup sûr.

Je reprendrais courage pour re-re-recopier et vous le renverrais pour la dactylo. (Si ça se perdait, catastrophe, car c'est un vrai jeu de puzzles, ces interpolations, ce replâtrage.) Je ne trouve pas qu'ainsi, cela fasse « bavardage ». Surtout leurs dîners. Mais là encore, on ne verra bien que, sur le texte tapé, s'il y a des choses qui font double emploi. Peu de choses en tous cas.

Beaucoup étendu sur votre physique, pas trop ? Le public aimera ça, je crois.

Pas trop littéraire ? J'ai essayé de garder ce ton drôle et familier, qui fait passer le reste trop long.

Sur les femmes ? J'ai pensé que c'était une excellente occasion de faire passer vos propos, et cela pourra peut-être, en effet, servir d'introduction au livre, tel quel, ou revu.

Selon ce que cela donnera comme longueur, je ferai la rencontre à Alger, qui ne serait pas grand-chose à faire, vu qu'il s'y passa peu de choses (quand même, ce n'est guère flatteur que vous ne vous en souveniez pas !!) mais le cadre ferait une copie agréable, et puis, je voudrais, une fois, et cela viendrait à la suite, raconter votre gentillesse pour mon livre. En somme, cela aussi fait partie du sujet *M. et les femmes*, (avec les concerts, etc.), mais le ferais toujours un jour ou l'autre.

Quant à la graphologie, chiromancie et *M. dans les coulisses*, répétition, cela peut attendre. (Pas pris de notes et il ne s'est pas passé grand-chose, mais si c'était vraiment trop court. La chiromancie, ce serait de seconde main. La grapho, après tout, je pourrais insérer ici, à propos de votre bonté etc... quelques phrases de la grapho de Nahon.

Toutes ces louanges, je les connais par cœur ! Merci quand même. Mais c'est cette phrase de Cocteau (1) que je voudrais ; elle était dans le petit feuillet de présentation de vos dessins etc. chez Morihien (2). Je l'ai mais ne puis le retrouver ! Vous non plus, à ce que je vois !

Oui, bien sûr, nous causerons à Paris, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Vous l'expliquerai plus tard. Je me hâte de vous envoyer cela en attendant. Bien sûr, il vaut mieux moins de pages que de bavardage, mais au point de vue argent, si on paie à la page ?! Pendant que vous lirez cela, je vais me rejeter dans la fin du livre, qui me tient en souci, car je ne peux traîner toute votre œuvre à Paris pour les citations ! Mais je ne partirai pas avant la période du 5 au 10. Donc, j'attends votre réponse, et selon ce que donnera cette estimation de pages, ferai le reste ou non.

Je vais devenir votre exégète et biographe attitrée ! Quel dommage que vous ne m'ayiez pas admise dans votre intimité. Je serais devenue quelqu'un comme M^{me} S. de Beauvoir (au moment des *Jeunes Filles*, malgré mon silence et toutes vos dénégations, un ami, excédé, m'écrivait que nous formions le couple le plus pourri de littérature !!) Ce n'est pas la maîtresse de Sartre, disait devant moi Lise Deharme (3), c'est son Égérie ! ».

A bientôt, à vous !

J.S

En tout sur le plan littéraire, vous en êtes vraiment providentiel. Ce travail m'abrutit, mais me sauve. En ces jours de rhume, de deuil, de sale temps. Pour le livre chez Gallimard...on verra cela. Merci en tous cas.

(Annexé à cette lettre, ce billet de l'écriture de JS paginé 22 sans doute sorti de son projet de livre, de JS à Montherlant, ou de son *Journal* ?) : « Ces pages sur Alger, etc. je les ai déjà esquissées d'ailleurs (et aussi, mais je pense que vous le jugerez aussi sans intérêt, j'avais ébauché l'histoire Banine, sans la nommer, et son envie désespérée de vous voir, s'achevait dans l'apothéose des coulisses... ! J'ose en faire quelque chose de drôle. Sinon, je ne vois pas grand-chose à dire de ces coulisses...) Si je ne les écris pas, je me demande si ça ferait bien d'insérer ici, au début, après : Parfois il vous y donne rendez-vous (au restaurant) quelques lignes que je plaçais dans cet épisode d'Alger, où vous m'attendîtes (déjà !) tout un soir au restaurant : Je me demande comment il m'a jamais pardonné cela. Est aussi sujet à l'impatience que prompt à l'indulgence ; il est implacable pour les gens en retard ou ceux qui « posent des lapins », fût-ce sans le faire exprès. (Voir : *Un Incompris et la fin des Jeunes Filles*. Ajoutons que, exigeant pour les autres dans ce domaine, il est lui-même d'une exactitude militaire, et quand vous êtes arrivée la première au restaurant, sincèrement étonné et presque confus, tirant sa montre avec inquiétude : « Non, je ne suis pas en retard. Si je l'étais d'ailleurs, vous ne m'auriez pas eng... Mais moi, je l'aurais fait ! (Vous me l'avez dit. Après tout, on pourrait le mettre ici plutôt que dans Alger.)

Notes :

(1) Cocteau avait écrit que "Montherlant, c'est l'aigle à deux têtes. L'une de ces têtes est la tête de Malatesta, l'autre est celle du Maître de Santiago."

(2) Paul Morihien, par fred-audin, 09/08/2016 : **Selon le biographe Bertrand Meyer-Stabley (in Les amants terribles):**

"Cocteau a d'autant plus de mérite de façonner la carrière de Marais que celui-ci lui impose la présence d'un nouveau boyfriend: Paul Morihien. Ancien maître-nageur et ancien secrétaire de Paul-Louis Weiller, il est à vingt-trois ans, un homme à femmes qui tente une carrière au cinéma. Marais le croise sur le tournage du Pavillon, brûle et entame une love-story avec lui, allant jusqu'à partager son lit. Cocteau invite bientôt Morihien à venir dîner au Palais-Royal (...) Le jeune homme, vu ses fonctions précédentes, lui paraît pouvoir l'aider, il lui propose de devenir leur secrétaire à lui et à Marais. Ainsi se forme une espèce d'association, ou plutôt de gentleman's agreement, qui permet à Jean et à Jeannot de continuer à vivre dans une parfaite harmonie mais sur un autre plan que la passion initiale." Contrairement à ce qu'en dit Jean Marais lui-même (et voilà qui explique peut-être l'étrange formulation "dans le film, je rencontrai"), Marais et Paul Morihien se connaissent déjà avant le tournage du film." Pendant son service militaire, Paul Morihien est chargé de la liaison postale entre le ministère de l'Air et Villacoublay. Il prend régulièrement « en stop » Jean Marais et devient son ami."(article de Bertrand Réau sur le genèse des Clubs de Vacances en France).En fait, Morihien est un peu plus qu'un maître-nageur : " En 1940, Dimitri Philippoff et Paul Morihien retrouvent Tony Hatot, Lionel Marcu et Mario Lewis au Racing Club de France. Ils y forment une équipe de haut niveau en water-polo et en natation (plusieurs records de France y sont battus entre 1940 et 1944)." D'origine bourgeoise, Tony Hatot, Paul Morihien et Mario Lewis, même s'ils ne « faisaient rien », ni étudier, ni travailler (selon Paul Morihien), mais se contentaient de « se laisser vivre » et de « nager », pourront réussir une forme de reclassement temporaire à travers le sport grâce à la reconnaissance de leur statut de « grands nageurs ». « Le Racing était le club du plus grand confort : il y avait une piscine et tout était pour nous gratuit. On nous a ouvert les portes en grand parce qu'ils savaient qui nous étions. Ils n'avaient pas d'équipe de natation. On leur a apporté une équipe de natation et de water-polo. [...] On était même subventionnés légèrement, on nous payait nos déplacements, nos voyages. [...] On n'a plus quitté le Racing ». (Morihien, cité par Bertrand Réau « S'inventer un autre monde »).

Edmund White, qui put interviewer Morihien, affirme qu'il vécut toute la période de l'occupation "dans la chambre de Jean Marais dans l'appartement du Palais- Royal. Comme Marais n'était pas souvent à Paris, qu'il fût en tournée ou sur un plateau de cinéma, Morihien tenait compagnie à Cocteau, et comme le montre son journal il l'accompagnait fréquemment lors d'expositions ou d'événements mondains. Au début il ne connaissait rien aux livres ou à la peinture, mais de par son avidité d'apprendre, il se forma petit à petit une culture complète acquise de ses contacts quotidiens avec Cocteau." En somme Cocteau répétait avec lui ce qu'il avait appris à Jean Marais.

Et Bertrand Réau d'ajouter: "Son service terminé, Paul Morihien se lance dans l'achat et la vente de « livres rares ». Il n'a pas fait d'études, mais il connaît « le circuit ». Il gagne sa vie ainsi lorsque Jean Marais lui propose d'être secrétaire personnel de Jean Cocteau. C'est un service qu'il demande à Paul Morihien car il doit partir un an pour un tournage en Italie et il ne veut pas que Jean Cocteau « retombe » dans l'opium. Il confie à son ami Paul Morihien la charge de s'occuper des tâches administratives de Jean Cocteau et de « prendre soin » de lui." On trouve dans les lettres d'Italie de Jean Marais la confirmation de ces dispositions. Il s'inquiète régulièrement de savoir: "Paul est-il à la maison?" Au dos de plusieurs de ses lettres à Cocteau, Marais ajoute fréquemment quelques lignes directement destinées à Morihien.

27 janvier 1943, à Paul : "Hélas je ne serai pas là pour Antigone... Je crois que tu deviens un merveilleux collaborateur pour Jean. Bravo!..."

23 février 1943: " Je ne sais plus ce que tu fais, où tu es, rien de toi. La dernière lettre que j'ai eu de Jean me disait que tu étais dans le midi à la recherche de Bébé [Christian Bérard]. L'as-tu ramené? Es-tu resté?... J'ai l'impression d'avoir été absent 20 ans..."

Reste une certitude: à peine l'a-t-il rencontré que Cocteau immortalise par un dessin le jeune Paul.



Paul Morihien (1917- ?) dessiné par Cocteau

Quand décide-t-il de le faire servir à un projet de plus grande envergure? Il faudra attendre mars 1943...

A défaut de photographies d'époque de Paul Morihien, voici le portrait qu'en dressa Violette Leduc (celle que Beauvoir ne désigne jamais que comme "la femme laide"), invitée à Milly en juillet 1947, tandis qu'elle rédige les dernières pages de *L'Affamée*.

"Il est jeune. Il est froid. Il me suffoque. Je ne m'appesantis pas sur ses yeux bleus. Ils sont vides. J'ai le vertige au bord du glacier. La bouche est petite. C'est une broderie terminée. Elle a des rapports de justice avec le front. La coupe des joues est une coupe retenue. Entre la bouche et le front, c'est la mesure sublime du nez selon le canon grec. C'est le titre de noblesse. Pas trop en fer, pas trop en chair. La pointe plonge fatalement dans la gorge d'une déesse."

Secrétaire de Jean Cocteau, Paul Morihien (né en 1917) fit paraître sous le manteau en 1943, avec la collaboration de Robert Denoël, *Notre-Dame des Fleurs* de Jean Genet. Mais c'est en 1946 qu'il créa officiellement sa maison. Conseillé par Jean Cocteau dont il devint, durant les sept années d'existence de sa maison, l'éditeur principal : *La Crucifixion* (1946), *La Difficulté d'être* (1947) et *Théâtre de poche* (1949), il publia et diffusa dans sa librairie-galerie, sous les arcades du Palais-Royal, près de vingt-cinq ouvrages de très grande qualité, parmi lesquels *Carnets de Don Juan* (1947) de Marcel Jouhandeau, *Réflexions sur la question juive* (1946) de Jean-Paul Sartre, *Querelle de Brest* (1947) et *L'Enfant criminel* (1949) de Jean Genet.

(3) **Lise Deharme**, née **Anne-Marie Hirtz** à Paris 8^e le 5 mai 1898 et morte à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) le 19 janvier 1980, est une romancière et poétesse française et l'une des muses du surréalisme.



Julien Green, Lise Deharme, Jean Cocteau, Max-Pol Fouchet

ooo

Carte postale de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Postée à Thoissey vers le 10 nov 1949

Cher M. ne vous tourmentez pas, cela ne presse pas à ce point-là. C'est vous qui semblez vouloir presser les choses, disant que « d'ici 3 mois les incidences pouvaient avoir changé », etc. Au contraire, cela va me permettre de travailler à la fin du livre ; finalement, je crois que je m'en tirerai à temps. Si ce que je vous ai envoyé ne fait pas le nombre de pages voulu, et encore une fois je souhaite donner le maximum, si M. Bonnet y consent, le reste sera peu de choses à écrire et je peux fort bien l'écrire à Paris (dès qu'il n'y a plus de bibliographie à la clé, donc de livres à consulter...)

Je voudrais, oui, écrire cette rencontre à Alger ; j'ai retrouvé un petit article d'Audisio sur *La Petite Infante*, où il parle d'Alger, des *Iles de la Félicité*. Et je pensais que je pourrais écrire ça, par exemple, *Montherlant et les Iles*. Ce qui pourrait grouper à la fois Alger et ensuite nos rencontres à Alger et ensuite une rencontre à Paris, mon livre, etc. « J'ai rencontré M. il y a 20 ans, dans *Iles de la Félicité* » etc.

Et puis tout de même quelques lignes sur vous chez Hébertot, répétition et coulisses, etc. On peut en parler à Paris, bien entendu. J'y serai vers le 9-10. Cela dépend de mon amie, qui est elle-même soumise à des contingences pénibles. Je partirai d'ailleurs un peu avant son départ. Ce sera bientôt là et je m'en réjouis, car ma vie ici devient bien cafardeuse, (hélas, il y a ma chatte !!).

L'essentiel est que vous ayez l'air content du « ton » de ces pages ; j'avais un peu peur relisant les conditions de M. Bonnet que ce ne fût pas trop littéraire. Mais comment vous séparer de votre œuvre, même dans le quotidien ? Et puis, si je

rajoute de l'anecdotique avec Alger etc... Ravie que vous aimiez le passage de (mot illisible). Moi aussi, je l'aime assez ! Il faut que la couleur, ces images fassent avaler cette critique. Contente des bonnes nouvelles aussi. Juvet se déciderait-il à prendre *Malatesta* ? Quelle joie ce serait pour moi ! A bientôt,

Si vous pouvez le faire taper ainsi, inutile donc de le renvoyer ici. Mais je voudrais le revoir avant publication. Bien entendu. Un mot seulement d'ici mon départ pour me confirmer que cela va. Si vous pouvez.

Votre J.S

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

8 novembre 1949

Merci pour votre envoi. J'espère que vous en avez copie ; sinon, quelle imprudence d'envoyer un manuscrit non recommandé ! Je n'ai pu, et de plusieurs jours, je ne pourrai le lire attentivement. Cela tombe dans une période surchargée : les pourparlers *Malatesta* - Athénée - U.S.A, et la révision par moi de cinq de mes précis dans leurs traductions anglaise et espagnole, soit la révision de dix traductions !

Mais cela m'a paru bien dans le ton, et j'y ai glané plusieurs choses fines (le clown qui devient virtuose musical ou valeureux gymnaste par exemple.)

Le temps que je le revoie, rends lisibles plusieurs mots, et choisisse dans quelques-unes de vos expressions où vous me demandez une double version, puis que cela est tapé et revu par moi sera donc probablement assez long.

Je le regrette, car j'aurais voulu, comme vous que (du moins pour la question financière) cela fût accepté rapidement.

Mais il m'est impossible vraiment de faire passer tout cela avant des choses d'extrême urgence.

Encore merci, en attendant de le faire mieux, et croyez-moi bien vôtre.

M.

Quand au juste venez-vous à Paris, ce qui simplifierait les choses ?

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

15 novembre 1949

Je vous ai envoyé hier ma nouvelle pièce. Vous pourrez vous en servir pour ce que vous écrivez.

J'ai lu votre texte. Je trouve que le ton est tout à fait ça. Et vous remercie des paroles bienveillantes.

J'ai téléphoné à C.M.Bonnet. Réponse : « Minimum, 25 pages dactylo ».

Ma seule objection (je veux dire : celle que pourrait faire le directeur d'une collection comme les *Œuvres Libres*) est : c'est, en majeure partie, de la critique littéraire déguisée, ou c'est une interview développée. En somme, malgré le ton, c'est trop sérieux, ou, si vous voulez trop sur le plan littéraire.

J'ai donc pensé à ceci.

Au moment où nous parlons des *Jeunes Filles*, vous me rappelez (discrètement) la lettre anonyme dont je vous parlai il y a deux ans. Et je vous dis alors ce qui suit : « *J'ai la totalité de ma correspondance avec la jeune fille qui fut le principal modèle de Solange Dandillot : 92 lettres, les siennes, originales. Les miennes, mes brouillons.*

J'ai supprimé avec la plus grande minutie dans cette correspondance tout ce qui pouvait identifier cette personne. Et j'ai fait taper cette double correspondance.

« Je tiens qu'elle fait partie de la petite histoire littéraire de ce temps : le revers de la tapisserie. Je donne la totalité de cette correspondance à Gallimard, pour être publiée aussitôt après ma mort. J'y joins une lettre scellée, dont un double scellé est déposé chez un notaire, lettre qui ne devra être ouverte que dans cinquante ans, où je donne le nom, l'adresse, nom et adresse des parents et grands-parents (« le grand-père était un homme célèbre ») de la jeune fille, et tout ce qui permet l'identification (noms des notaires qui furent en rapport quand nous fûmes fiancés...)

Vous, en tant que femme, que pensez-vous de cela ? Un éditeur lira, dès maintenant ces lettres, mais qu'importe, puisqu'il est rigoureusement impossible de savoir de qui elles sont ? Et quand on le saura, dans 50 ans, la jeune fille (qui avait 23 ans en 1934) en aura 88, si elle vit. Peu lui importera, je suppose, à ce moment qu'on sache qu'elle a été une maîtresse (et durant quelques temps, ma véritable fiancée).

(D'ailleurs, je pense fixer le délai à plus de 50 ans. Tout cela n'est pas encore tout à fait au point. Ma 1^{ère} idée était de léguer cela à un parent, avec mission de le donner à un éditeur. J'ai jugé depuis que l'intermédiaire parent était, au fond, inutile.)

Bref, voulez-vous m'écrire quelles sont vos réactions devant cette détermination, et cela au plus tôt, car j'attends cette page pour faire taper votre manuscrit. Je l'insérerai après la page où je vous dirai ce que je viens de vous écrire ici.

L'élément anecdotique, qui manquait, se trouve ainsi somptueusement rétabli. Car vous pensez bien que, si Fayard vient annoncer son numéro aux *Œuvres Libres*, il n'a qu'à axer la publicité sur une publication posthume qui ravira le cœur des midinettes, à la pensée que, dans 50 ans, elles sauront tout sur « Montherlant fiancé ». D'autant que le moment où paraîtra votre étude coïncidera sans doute avec celui où la remise de ce dossier sera faite soit à Gallimard, soit à l'intermédiaire, chez le notaire.

Bien vôtre, et merci encore.

Mt

Quelle longueur, ce que vous allez m'écrire ? Peu importe, il me semble car, s'il le faut, il sera préférable de supprimer dans votre actuel manuscrit (de préférence dans la fin), pour remplacer par ce que vous allez m'écrire.

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Ce mercredi 15-11-1949

Cher M, ça fait beaucoup de choses à vous dire à la fois, et je ne sais par où commencer ! Abrégeons car tout ça me fait toujours laisser le livre en plan et les jours deviennent une peau de chagrin devant moi ! (sans compter que je suis sans cesse dérangée par ceci ou cela, et une chatte malade ces jours. Angoisses : la ferai-je tuer ou non, etc.) Chavirée car cette maison sans cette petite vie errante et pleurante, c'est maman un peu plus morte, etc. Elle semble guérie, la sale bête (et revient l'ennui de la laisser...)

Reçu ce matin, après la pièce hier, - jetée dessus malgré les histoires-chatte, votre lettre. Je viens de rédiger à peu près ce que je peux vous répondre : vais le laisser reposer jusqu'à demain, et le recopierai. Si ça fait trop tirade, on pourra alléger par quelques répliques votre... ? Le tout finalement fera certainement plus de 25 pages tapées, mais si c'est un minimum, je pense qu'il n'y aura pas même à couper dans la fin. Laissez le maximum ! (que M.B n'indique pas.. ?) Ce ne sera pas la peine alors

que j'écrive de nouvelles pages sur vous au théâtre. Cela peut se retrouver lors de la répétition d'une nouvelle pièce, de la nouvelle pièce, puisque ce sera, disiez-vous, votre adieu au théâtre pour quelque temps du moins.

Quant à la rencontre à Alger et les quelques souvenirs de nos relations, il m'est venu une idée, avant que vous ne m'écriviez tout ceci ; j'ai pensé que, après mon chapitre sur *M et l'amour* et *M et le mariage*, où je suis assez sévère, je pourrais en faire un sur *M et l'amitié*, où je ferais état du texte à propos de Degas, (voir pages ci-jointes), doncques, notre rencontre et votre comportement dans l'édition de mon livre. Je relis vos lettres de ce temps, et entre beaucoup de petites choses « techniques », mais qui elles-mêmes seraient édifiantes à publier, car elles montrent une telle constance, une telle sollicitude et une telle gentillesse dans les petites choses. Il y a tant de choses ou criantes de bonté, ou si gentiment amicales, que je voudrais les publier, enfin en donner des extraits. Dans plusieurs, vous insistez sur notre parenté en profondeur, sur la façon dont *je mets toujours dans le mille* en relevant pour vous des choses. Sur les contemporains que je vous révèle en vous prêtant des livres. Sur tout, ce qui prouve qu'il y a eu une réelle amitié entre nous sur le plan littéraire du moins.

Je voudrais le faire pour vous, parce que cela vous honore grandement, qu'il est tout de même trop injuste qu'on retourne contre vous, à cause de ce livre, ce comportement chevaleresque de faire des choses gentilles pour une femme qu'on ne désire pas. (La femme, en tant que femme, en tire moins de gloire, certes ! mais il y a longtemps que j'ai dépassé ce stade, et vraiment christianisée dans l'ordre du sentiment, je pense que c'est un sentiment beaucoup plus beau que l'amour parce que absolument désintéressé, sans complaisance sur soi-même.) Ce que fait Costals, mais c'est présenté de telle façon par vous qu'on ne le voit qu'odieux de refuser Andrée.

Et je voudrais le faire aussi pour moi : parce que, pour ceux qui croient avec raison, hélas, que je suis la vraie et seule Andrée, je voudrais au moins qu'ils ne croient pas que j'aie pu aimer en vous une brute et que cet accent d'amitié nous justifie, vous et moi. Cela fermerait pour moi une blessure publique ...

Je ne donnerais que quelques passages caractéristiques, indiquant l'amitié, prouvant ce que vous pouvez être en tant qu'ami. Car c'est à votre gloire et non à la mienne que je voudrais écrire ce chapitre. Il y a en vous, réellement, je le crois, et je l'indiquerai sans doute dans le livre, à propos de la réflexion de S. de Beauvoir sur votre : *je cherche l'enfant dans la femme*, qu'elle me semble avoir compris à faux ; il n'y a pas que le désir des jeunes êtres, mais quelque chose de fraternel, le goût de protéger. Moi-même, je vous sentais *frère aîné*.

Je vais recopier de toutes façons ces quelques passages, pour n'avoir pas à traîner ces lettres précieuses (j'en ai déjà perdu une comme ça, en rédigeant *Imigo* à Paris). Dommage de ne pouvoir recopier les plus sensationnelles.

Le chapitre, c'est celui dont je vous parlais : *Montherlant et les îles*. Je tâcherais de grouper tout ça et, encore une fois, je pourrais le faire pour les O(euvres) C(omplètes). Si M. Bonnet trouvait le reste trop littéraire. Mais finalement et s'il fallait en enlever, avec votre sensationnelle annonce pour « anecdotiser » le tout et faire passer le reste, je pense que ça suffira, et j'aimerais autant avoir le temps d'écrire plus à loisir. **Et ça permettrait peut-être de corser le livre en annonçant « avec des lettres inédites de Month »**. Vous me devez bien ça !!

Ce que je dis dans ma réponse est exact, je crois que je le dis assez discrètement pour qu'on ne puisse pas affirmer que je parle de moi, et en même temps, que cela laisse un doute... J'ai eu envie de faire allusion aux potins des journaux qui me nomment chaque année avec constance, et puis non. Chaque fois que je fourrage dans mes propres archives, je retrouve des lettres de moi (1) qui ne peuvent laisser

aucun doute, (et mon livre et *Imigo*), suffisent pour ceux qui les connaissent ; c'est de là d'ailleurs que sont venues les indiscretions, puisque je n'avais pas bronché moi-même et nullement poussé des cris d'orfraie, comme vous m'en accusez aimablement dans la plus méchante lettre que vous m'avez jamais écrite (ci-jointe), après la plus méchante chose que vous ayez faite contre moi (et c'est cela que j'ai eu le plus de peine à vous pardonner, puisque c'était après notre réconciliation, alors qu'avant, vous étiez en partie justifié par mes propres méchancetés.) Je vous disais à peu près cela dans la lettre perdue cet été.

Mais vos lettres d'autrefois me font aisément oublier cela, celle entre autres que je joindrai à ceci. Pour votre pièce, je vous en reparlerai. Car il faut que je la relise plus soigneusement. Il y a de très belles choses dans le texte de Ravier (2). Il semble que vous avez voulu reprendre le thème des *Jeunes Filles*. « *Il y a celles qu'on prend dans ses bras et les autres* ».

Mais j'y reviendrai. Je me hâte. Excusez cet affreux papier.

A vous,

J.S

(1) Et l'idée me venait, justement ces jours ! – de laisser aussi des instructions pour qu'on les sorte après ma mort ! Je vous le disais en riant un jour : je serai célèbre après ma mort par mes illustres amitiés plus que par mes oeuvres. (Mais cela aidera peut-être aussi à faire aimer mes poèmes après tout, en plus ... resserré. Je vaux peut-être bien Valmore ! On écrira de moi : Une amie de M. et peut-être de G. s'il devient un homme politique en vue !)

Quelque chose en mineur ou en majeur, sait-on !

Germaine Théron qui m'écrit ces jours une belle lettre, en réponse à l'envoi de *Pour un enfant perdu*, qu'elle m'avait fait demander, me dit : « *Quand aurons-nous de vous quelque chose comme un journal intime ?* »

Hé, chère Madame, quand les éditeurs les aimeront, les *Journaux intimes*. Mes livres ne sont que cela. « Vous me dites que vous m'admirez et cela me gêne car il y a dans vos romans, vos poèmes, une pureté et effrayante, effrayante pour moi ». (Je me demande de quelle pureté il s'agit !) Ce que Montherlant apprécie en moi, c'est je pense une manière typiquement féminine de voir, ou plutôt de concevoir la vie. Vous m'écrivez (je vous déchiffre mal... (lui avais crayonné des choses sur la dédicace du livre) qu'il « déplore mon silence ». (Je voulais parler de son silence littéraire). *Assurez-le, je vous prie, de mon excellent souvenir. J'espère qu'il a reçu l'étude sur le Maître de Santiago que je lui envoyai je ne sais plus quand (il y a des années ou des mois ou des semaines (étude longue et maladroite. (...J'écris à la sauvette le grrrand roman de ma vie, roman d'amour, volupté, religion, excès, malice (on devient jeune en vieillissant.*

« *Cet animal de R. Laffont, on fait à Paris une exposition de l'art bordelais, je lui avais écrit s'il lui était possible de faire figurer La Danse des peines (1). 2 lettres. Pas de réponse. Nous avons pourtant, rue de l'Université, mangé les olives ensemble (lui à la fourchette, moi avec les doigts). J'aurais été contente. Tant pis. Vous pouvez le dire à Montherlant. (pas le truc des olives)* ».

Dont acte ! Mais j'ai trahi en parlant des olives ! Elle me plait bien, cette femme.

R. Dumay l'avait vue dans son voyage en Périgord, avec grand intérêt, mais la publication dans la *Gazette* s'est arrêtée avant.

Sandelion recopie ensuite une lettre de Montherlant datée du 13 juin 39 déjà publiée sur ce site : le texte de Montherlant est en italique, et le commentaire de JS en lettres ordinaires :

Sans blague ! Vous ne voudriez pas que je supprime ces 4 lettres, qui sont ce qu'il y a de mieux dans le livre, à cause de votre petite vie privée. Vous serez morte dans 20 ans (Aïe ! plus que 10 ans à vivre constate JS vu qu'elle recopie ce texte en 1949, ndlr), et le livre en vivra deux cents. Le bon à tirer est donné depuis vendredi et quand il ne le serait pas, je ne changerais rien à mon livre, vous verrais-je vous tuer sous mes yeux. Vous êtes bien punie d'avoir été clabauder cette histoire de restaurant, (JS : je trouvais ça très drôle !), ce que d'ailleurs j'ignorais quoique vous en pensiez. Moi, je garde ma vie secrète, quand j'y tiens. Même vous, je vous ai tenue secrète (JS : Mais justement, je n'y tenais pas du tout ; ça n'avait rien de sacré. « Même vous » veut dire : à qui je ne tiens pas !), et c'est vous qui vous êtes signalée en 1936 par des cris d'orfraie. (JS : Je me suis tue absolument 6 mois et Henriette Charasson a agi sans me prévenir. C'est parce que vous n'avez pas tenu cela secret, en ne relisant pas mon livre, en mettant cent détails vrais, jusqu'au jeu de boules ! que tout le monde m'a reconnue et que Charasson s'est sentie obligée de ...). Et puis, j'ai assez prévenu, publiquement, en 36, que les gens qui ne veulent pas se retrouver dans les romans n'ont qu'à ne pas fréquenter les romanciers. (JS : oui, mais en 36, c'était un peu tard pour moi. En 39, vous me relanciez le premier et ne parliez pas ainsi. Personne n'eût pu s'en douter.)

La tête vous tourne (?) et de même que vous imaginiez que je vous posais un lapin par vengeance, pour le restaurant, alors que c'est vous qui vous gourriez (sic), vous vous imaginez, etc. Pas la peine de perdre mon temps à recopier la suite. C'est du pire Montherlant « grinçant », pour le coup !

A la fin pourtant, offrant comme toujours la charpie après la blessure, vous me réinvitiez à déjeuner, disant que « *c'était mon intérêt de venir car nous verrions comment atténuer l'effet de ces 4 lettres, et je voudrais vous être agréable* ». (!)

Naturellement, je ne vous ai jamais répondu et jamais revu... ou peut-être si, vous ai-je répondu que j'en avais assez d'être utilisée « dans les moindres détails et d'être un cobaye ». Je ne vous ai redonné signe de vie, professionnellement, qu'en 1946, sept ans après mais, sans une « conversion » en 43 et la pièce de Sartre (quelle salade !), je n'aurais, je crois, jamais pu retrouver mon amitié pour vous, enfin telle que jadis, sans ombre. Vous ne m'en avez certes pas fait repentir.

Si j'étais encore ulcérée, je n'aurais qu'à relire le fragment suivant, sans date, mais de 29 je pense : (entre autres aussi gentils). « *Votre livre est bon, gauche, jeune. Votre Jetta est vivante et touchante. Ceux qui vous disent le contraire, se trompent, et l'on se trompera sur vous, sur moi, jusqu'à votre mort. N'attachez aucune importance à ce que disent les éditeurs, etc. Les hommes vous diront toujours des bêtises sur votre livre, parce qu'ils ne sentent rien de rien et trouvent niais tout livre de femme qui est autre chose que de la (illisible), à la Colette ou Noailles. Et moi, s'il m'a touché, c'est à cause de tout le féminin qu'il y a en moi. Votre livre paraîtra, il aura un article de moi. Soyez courageuse, soyez heureuse, soyez espérante, mais gardez-vous de devenir femme de lettres !* ».

Vous avez beaucoup assombri ma vie, un temps, jadis et au moment des *Jeunes Filles*, où j'ai souvent relu vos lettres, pour me ... calmer. Mais je ne peux oublier que vous l'avez beaucoup ensoleillée. Des lettres comme celle-ci ouvraient le monde, l'espoir, à la petite provinciale que j'étais. Que vous ne m'ayez pas aimée a certainement été un bonheur pour moi, car je vous serais restée attachée et n'aurais pas connu G., avec qui j'ai connu des choses, une « conjugalité » exquise que je n'aurais jamais eues avec vous, qui n'êtes pas un « compagnon », mais autre chose. Tout est bien qui finit bien ! comme dit Costals. C'est l'occasion qui me fait vous récrire ces choses, (et la méchante lettre était dans la lettre perdue), pour vous prouver que vos dénégations ont abouti à cet aveu ...

J'ai oublié de vous dire que recevant cette lettre de Germaine Théron, j'ai cru jusqu'ici en triant la feuille sur la foi de l'adresse, où pourtant la *Jeanne* était en entier, que c'était de vous. Je compare ce matin. Avec votre lettre où *Thoissey* cette fois n'est pas en lettres imprimées, et votre *T* par exemple l'est, et le sien non, mais c'est hallucinant.

Quelles affinités ne doit-elle pas avoir avec vous ! Je ne vous les envoie pas, vous me les perdriez ! Cela ne vous a jamais frappé ?

Je vois que M. de Saint Pierre annonce un essai sur vous : *M. ou le bourreau de soi-même*. Cela m'intrigue, je ne vois pas ce qu'il entend par là !

Vous ne m'avez pas dit finalement qui était Françoise Vaucienne (ou Vauxcienne). Voudrais lire les extraits de *La Rose de sable* dans *Hommes et Mondes*. (1)

(1) Note : La revue **Hommes et Mondes** est une ancienne revue mensuelle française qui a fusionné en 1956 avec la Revue des deux Mondes.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

21 novembre 1949

Seriez-vous enceinte ? Le désir d'avoir *les Îles de la Félicité* est une envie de femme enceinte. Il n'est pas une ligne de ce texte qui ne sort de la *Petite Infante*. J'ai d'ailleurs des exemplaires de ce petit volume et vous en donnerai un si c'est « l'originale » qui vous excite.

Après-demain, je vous envoie la dactylo de votre étude sur moi.

Amitié

Mt

J'espère que vous avez reçu *L'Etoile du Soir*.

Avoir des livres sur Colmar etc ... tout cela aussi laisse supposer que vous êtes grosse.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

23-11-49

Voici la dactylo de votre article. Elle fait en réalité plus que le minimum de pages demandé, car vous remarquerez combien la dactylo est serrée. Mais puisque vous désirez que cela soit plus long, nous pouvons allonger cela, aussitôt que vous serez à Paris. Je vous demande seulement de ne pas allonger de vous-même, et envoyer à C.M.Bonnet car je pourrai vous dire des choses intéressantes, et davantage, il me semble, que vos pages sur la « diversité », où je trouve que vous simplifiez un peu.

Et deux ou trois rencontres avec Miller sont, croyez-le, très peu de choses.

Vôtre

Mt.

P.S J'ai téléphoné à C.M.B, lui demandant de me dire, (après lecture du manuscrit que je lui communique), dans quel genre il préfère qu'on ajoute :

- 1- Votre commentaire critique ?
- 2- des répliques de moi d'ordre très sérieux ?
- 3- du « piquant » ?

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

28 novembre 1949

Je reçois votre lettre. Nous parlerons de tout cela quand vous serez là.

Je vous demande de me rapporter alors ma pièce, après en avoir noté ce qui peut intéresser votre étude. J'ai besoin de toutes mes copies.

Je vous ai envoyé, il y a plus de 15 jours, une édition de luxe de moi, *L'Etoile du Soir*, avec des lithos, d'une valeur de 4.000 frs. Hélas, je n'ai pas fait recommander ... Voulez-vous faire une réclamation à la poste. Vous vous souvenez qu'une lettre de vous envoyée quand j'étais dans le Midi, ne m'est pas parvenue. C'est quand même inouï.

Amitiés
M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Samedi 26-11 1949

Je ne reçois que ce matin le texte tapé. En échange d'un texte un peu broussailleux, vous me renvoyez une chose parfaite, décapée, « au point » qui d'abord m'a déconcertée. Je ne reconnaissais plus mon article ! Finalement, c'est autant, et peut-être plus, votre article que le mien et je me demande si je vais avoir droit au paiement !! Puis, je vois que vous n'avez pas tellement changé de choses (mais le début fut réécrit... je ne me retrouvais plus !). Malgré tout, et sans me plaindre que la mariée soit trop belle, je regrette de petites choses, et de plus importantes. Oui, j'aurais aimé que vous laissiez mes critiques sur votre diversité ; elles sont peut-être un peu simplistes, oui, mais ... Puisque je ne comprends pas, pas toujours, ne puis-je le dire, comme le public le pense ?

Je n'ai pas très bien compris ce qu'il fallait faire de cette copie, et avant d'y avoir bien réfléchi, j'ai cochonné les marges avec une mauvaise plume et le papier qui boit. ...

Malgré tout, il vaut mieux que j'indique en face de la chose ce qui me chiffonne ou ce que je préfère...

x- « Ces rues humanistes et boutiquières ». Je tenais à ça, le rapprochement de ces deux adjectifs me semblait mettre de la couleur, bien rendre ce grouillement particulier de la rue du Bac, etc. Vous avez un peu affadi « vendeurs de bouquins », non.

x- Croyez-vous que les gens ne sachent pas que les Amazones se brûlaient un sein ? Ne vais-je pas avoir l'air de faire la maîtresse d'école ? Après tout, peut-être...vous ne l'avez pas montrée, cette Amazone ! On me dit que dans le prochain n° de *Plaisir de France*, il y aura un article sur votre appartement. J'aurais aimé faire ça !

x- Pourquoi avez-vous supprimé tout ce que vous disiez de bien au sujet des femmes et m'avez envoyé ? (J'avais dit à G. Théron que je parlerais d'elle et du moins avez-vous gardé mon texte, dont je n'ai qu'une copie embrouillée. Je

l'utiliserais dans le livre au moins. Cela et la critique sur votre diversité, ça eût fait des pages !)

x- Maintenant deux choses importantes pour moi. N'oubliez pas que c'est moi qui signe l'article, même en rapportant vos propos, je ne voudrais pas avoir l'air complice de votre hostilité, même légitime, contre certaines choses, en les rapportant ; moi chrétienne, catholique pratiquante, cela me gêne de rapporter cette attaque contre une revue trop clairement désignée (pas pour moi, car je ne sais laquelle s'édite chez Gallimard !) en tous cas contre une revue ... dominicaine. Je suppose (*Le Cheval de Troie ?*), l'ai lue, mais savoir où elle s'édite...). J'ai eu tort moi-même de mettre *un critique catholique*. Je l'ai mis parce que c'était vrai. Mais je souhaiterais vivement qu'il n'y ait rien du moins rapporté par moi contre la religion ou les religieux. Ne pourriez-vous pas supprimer tout ce qui est dirigé contre le caractère religieux de la revue. On supposera bien que tout ceci a été arrangé, non par vous, en laissant imprimer les petites rosseries mais je ne voudrais pas avoir l'air d'être un peu un instrument pour des polémiques, même bénignes.

Il me semble qu'on peut dire « *méprisant l'intelligence* » tout court, mais pas méprisant etc. Rabaissant alors serait mieux. On rabaisse quelqu'un qui lève le nez trop haut. On méprise la chose en soi et je suis censée le faire tout le long.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de mes petites remarques et ne me trouverez pas trop timorée ! J'aurais bien à vous expliquer à ce sujet, mais je ne puis pas avoir l'air de colporter de moi-même des flèches contre du particulier, vous comprenez.

Nous pourrons en reparler de vive voix bientôt, je l'espère, quoique je ne sois toujours pas fixée sur ma date de départ. Mais enfin, il est à peu près sûr que ce sera dans le courant de l'autre semaine, vers le 6 ou 7.

Je joins ce que j'avais écrit mardi en réponse à votre billet brusque. Oh ! il est certain que, dans la présence, vous êtes beaucoup plus gentil ! Pour le « ton » du moins, car pour cette affaire des *Œuvres libres*, vous l'êtes incomparablement. En vous adressant à moi. Et vous avez ajouté un tas de petites choses intéressantes, qui l'enrichissent beaucoup. Savoir ce que ce M. Bonnet va en avoir pensé.

A bientôt !

J.S J'ai tellement bien mis tous mes papiers en ordre que je ne peux pas retrouver le texte de ma réponse de l'autre jour (quant à votre correspondance). Alors, là, je ne peux pas me rendre compte de vos changements ! ou guère.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant, lundi 5 décembre 1949

Miracle ! Le livre est arrivé ce matin. Je ne suppose pas que ce soit un nouvel exemplaire ? Vous n'auriez pas couru le même risque, et enfin, c'est la même dédicace ; non c'est sûrement le manquant ! Le troublant, c'est qu'il est timbré, si je vois bien, du 2 ; est-ce à la suite de votre réclamation au bureau expéditeur qu'on l'a recherché ? Ou est-ce simplement qu'il était resté en souffrance dans un coin, dans un sac peut-être au moment de la grève ? Enfin le voilà, l'adresse intacte, si le papier est un peu déchiré ; c'est un livre lourd et de toutes façons pour un livre luxueux, il n'était pas assez enveloppé, et quant à la ficelle, grosse et solide, d'après votre domestique, je n'ai pu m'empêcher de rire !

Car c'est une espèce de faveur verte et blanche, qui a dû envelopper des bonbons. Soyeuse mais légère, et en plus, pas entrecroisée dessus !!

Quelle joie et que je suis contente de vous ôter vite ce sujet d'agacement et d'amertume. Je me l'ôte aussi avec plaisir, car il est pénible de devoir accuser les gens de vol ... Vous me l'auriez redonné, dites-vous, et merci pour cette promesse. Mais j'aime mieux cela. L'essentiel est que j'aurai à peine le temps de le lire avant mon départ, et en tous cas pas celui de le savourer, car je ne veux pas le traîner. Mais quel livre merveilleux ! (J'en ai déjà lu pas mal, au milieu de mes préparatifs intensifs). Que de cœurs il vous ramènerait si vous le souhaitiez.

Je pense à mon amie de Poule, qui adore les enfants. Quel ravissement serait pour elle un tel livre. Vous avez la vraie charité, oui, non pas celle qui se contente de donner de loin, mais s'intéresse réellement aux êtres... Comme on vous connaît mal ! A ce propos, je ne vois pas très bien ce que vous reprochez à mon couplet sur votre philanthropie. Je ne peux rechercher mes termes exacts, mais vous me le direz. Et je veux vous dire une chose : je sais fort bien que je risque souvent de vous déplaire, en vous disant toute ma pensée. Dans le livre, je suis sévère pour *Les Jeunes Filles*. Je ne peux pas ne pas l'être (j'adoucirai le plus possible, bien sûr, et vous le lirez). C'est un livre que je trouve effrayant, qui me blesse dans toutes mes fibres, mes croyances (même les humaines) et sans même en faire une affaire personnelle avec Andrée Hacquebaut). Toutes les noirceurs qui peuvent traverser une âme humaine y sont accumulées ! Cela me fait penser à la conscience d'un honnête homme d'après J. de Maistre !!

Mais je ne suis que là, et pour Costals, donc en même temps c'est vous. Tout le reste est louangeux, avec quelques boutades et taquineries çà et là, je pense.

Mais ici ou ailleurs, car il y a deux ou trois choses que je réproûve en vous, je voudrais que vous n'oubliiez jamais ceci ; c'est que je vous aime beaucoup et vous suis dévouée, que je ne permets jamais qu'on vous attaque méchamment devant moi, en tous cas je ne m'y associe jamais. Quand je ne peux nier certaines choses, que vous semblez avoir pris plaisir à nier, je vante votre bonté, etc ...

Et je n'ai pas qualité pour vous juger ; quand je le fais, ce n'est pas en mon nom, mais au nom d'un absolu que j'ai reconnu finalement, qui est, en dehors de moi, auquel je ne peux plus m'empêcher de tout référer, etc. Mettons que comme les vrais chrétiens sont tenus de le faire, je déteste le mal, le péché dans un être, mais j'aime l'être et le pécheur !

Il y a aussi quelque chose que je voulais vous dire, et puisqu'il me reste du blanc : A propos de ce passage que vous avez supprimé où je nie votre objectivité, etc. Vous répondez que les femmes ne veulent pas voir le réel, etc.

Et ailleurs : *Solange avait la goutte au nez*, je le dis ; *Andrée un petit besoin à satisfaire*, je le dis, etc. Mais enfin, si vous êtes de bonne foi, je ne comprends pas. Je dis d'ailleurs dans le livre qu'il n'y a pas de réel pur dans l'art, que de deux êtres qui disent voir le réel, l'un le voit avec des lunettes noires, l'autre avec des roses. Tout est poussé au noir dans *Les Jeunes Filles* comme vous en Costals.

Que vous ayez pensé uniquement à moi, que ce soit à une autre... je n'étais, moi, pas laide, si pas belle, assez de gens m'ont dit que j'étais jolie, comme on vous a dit que vous étiez beau ! Nous avons des beautés « discutables » et discutées, voilà tout ! Cela n'a rien à voir avec la beauté qui crève les yeux, celle de Phryné (puisque vous parlez de Phryné dans le livre ! Je viens de lire ça ! (Deviez-vous être excité devant cette petite Marcelle de 14 ans !)

Si Andrée Hacquebaut, c'est « la jeune fille aux boucles blondes » que vous mîtes en avant, avec l'appui de M^{lle} Poirier, (dont vous me parliez avec une légère ironie dans une lettre de jadis !) alors, c'est encore moins réel. Et enfin, ni moi, ni aucune de vos amies modèles possibles, ne sommes jamais descendues dans des hôtels

sordides, où les tables de nuit puent, etc. Celui où on me vola mon flacon de parfum bien que situé Place Voltaire, du moins il me semble que c'était là, à cause du voisinage de mes cousines, était fort bien, et Josette Clotis (2), cette princesse, qui descendait à *l'Impérial* à Menton, y est descendue avec moi. Objectez-moi que vous avez le droit d'inventer, transposer, etc. Mais alors vous abondez dans mon sens ; vous n'avez pas copié ni montré le réel, vous l'avez peint en noir, vous avez accumulé les détails laids, sordides, exprès. Votre parallèle eût été beaucoup plus fort non traité ainsi en grosse caricature. C'est mon avis, et ce qui rend le livre faux selon moi. De même quand vous recherchez les métaphores les plus triviales : « *Elle s'était relâchée* (je choisis entre cent) *comme un organisme qui ne retient plus ses matières fécales* ». Rien dans le réel ne vous obligeait à des comparaisons semblables. Il y avait parti pris de rabaisser, enlaidir, salir. Vous le dites d'ailleurs : c'est le ton qui convenait à *l'Hamour* etc. Mais alors ne parlez pas de réel.

Remarquez que je serai sévère aussi pour les héroïnes (personne n'aime réellement dans ce livre !)

Je pars jeudi. Je vais errer entre deux logis jusqu'à lundi mais mon courrier m'arrivera chez M^{elle} Corbiat 16 bd St Germain, 5^{ème}. Je tâcherai de vous téléphoner samedi mais peut-être pas très tôt, car hélas n'aurai plus le téléphone.

A très bientôt. Merci encore très fort.

J.S

Note (1) **Phryné** (en grec ancien Φρύνη / *Phrýnê*, littéralement « crapaud », surnom donné à cause de son teint jaunâtre) est une hétéaire, courtisane grecque célèbre du IV^e siècle av. J.-C, née Mnésareté, (« celle qui se souvient de la vertu ») à Thespies, en Béotie, elle se rend à Athènes où elle devient hétéaire. Rapidement, elle a pour amants certains des hommes les plus distingués du moment. Ainsi du sculpteur Praxitèle qui, selon Athénée et Pline l'Ancien, l'utilise comme modèle pour son *Aphrodite de Cnide*. Athénée y ajoute le peintre Apelle, qui l'utilise comme modèle pour son Aphrodite Anadyomène. Elle est célèbre pour ses tarifs élevés : selon le poète comique Machon, elle réclame une mine pour une nuit. Le scholiaste du v. 149 du *Ploutos* d'Aristophane mentionne le prix extravagant de 10 000 drachmes, soit un talent. Toujours selon Machon, son tarif varie suivant ses humeurs. Elle accumule de telles richesses que, selon le grammairien Callistrate elle aurait offert de rebâtir les murailles de Thèbes, abattues en -336 par Alexandre le Grand, sous réserve qu'on y grave l'inscription : « Détruites par Alexandre, rebâties par Phryné, l'hétéaire ». L'offre aurait été refusée. Organisatrice d'une confrérie religieuse vouée au culte du dieu thrace Isodaetes, elle est accusée par l'un de ses anciens amants d'introduire une divinité étrangère à Athènes et par là-même de corrompre les jeunes femmes. Elle est défendue par l'orateur Hypéride, l'un de ses amants. Selon Athénée, celui-ci, sentant la cause perdue, aurait déchiré la tunique de Phryné, dévoilant aux Hélistes sa poitrine et emportant ainsi la faveur du jury : Phryné est acquittée et portée en triomphe au temple d'Aphrodite tandis que le rhéteur adverse est chassé de l'Aréopage. Selon Élien, les Grecs auraient dressé sur une colonne, à Delphes, une statue en or de Phryné. Athénée de Naucratis précise qu'elle est l'œuvre de Praxitèle et qu'elle porte l'inscription « Phryné, fille d'Épiclès de Thespies ». Plutarque parle également de cette statue comme œuvre de Praxitèle présente dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes.



Tête de l'Aphrodite Kaufmann
dont Phryné fut le modèle
(150 av JC)
Musée du Louvre

(2) **Josette Clotis**, née à Montpellier (Hérault) le 8 avril 1910, et morte à Saint-Chamant (Corrèze) le 12 novembre 1944, est une femme de lettres, romancière et journaliste française. Elle fut une grande amie de Jeanne Sandelion et une des compagnes d'André Malraux, avec qui elle eut deux garçons.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Mercredi 14-12-49
Paris (?)

Cher M, je vous griffonne un petit mot, je trouve ça plus commode, abrutié pourtant d'avoir recopié toute la soirée le début de mon étude. Après avoir perdu un temps infini à faire prendre du bois pas très sec ! Je gèlerai dans ce logis. Et ce matin, couru à la Bibliothèque Nationale pour voir un ami qui repart et assez patraque. Enfin, journée pas perdue.

Voici, le plus rapidement possible ce que j'ai à vous dire.

Assez longue conversation ce matin (au tél.) avec M^r Bonnet, dont il n'est rien sorti. Il semble bien disposé, mais ne voit pas bien ce qu'on pourrait faire. C'est vous qui lui avez parlé des J.F. Et moi, je ne vois pas ce que je pourrais en dire (d'autant qu'il y a deux ans, vous m'aviez priée de ne rien dire, à cause de la lettre anonyme menaçante !)

Je reconnais que je « flotte » un peu dans ce domaine. Je suis certaine d'une chose. C'est que je ne veux ni ne peux dire ouvertement : c'est moi qui, etc. Mais en même temps, à Paris du moins, ça m'est à présent, à peu près égal qu'on le croie, qu'on garde des doutes à ce sujet, et quoi que vous pensiez de ma phrase, moi je ne déteste pas cette ambiguïté, ce petit mystère : « après tout, pensez ce que vous voudrez... »

Comment m'expliquer bien ? Il ne me serait pas désagréable qu'on le croie si en même temps on pouvait voir l'accent véritable de nos relations, à vos lettres, par

exemple. Ce qui m'a été le plus amer, je vous l'ai dit et vous le répète, c'est qu'on pût croire que j'aimais (et écrivais ces choses à) un homme brutal etc. dont on ne voit jamais la gentillesse alors que vos lettres en sont pleines, au moins par le ton.

Il est évident aussi que certaines, à la fin, ne laisseraient aucun doute, mais elles-mêmes sont flatteuses et non offensantes, ce serait une opération de même nature que les *Lettres à la Fiancée*, l'envers de la création : *voilà ce qu'écrivait M. quand Costals écrit, etc.* Seulement je crois que cela ne peut pas faire quelque chose d'assez long en soi; je persiste seulement à désirer le faire pour le livre, en chapitre sur *M et l'amitié*, en racontant les épisodes de la nôtre comme de l'amitié-type que vous avez pu avoir avec des femmes, et de l'aide fraternelle que vous leur avez apportée. A ce propos, je vous demande donc :

Voulez-vous prendre connaissance de ces lettres ? (Bien sûr, l'éloquent serait de publier les innombrables petits billets d'ordre technique qui justement prouvent la constance amicale, le dévouement, etc.). Elles sont à la fois banales et éloquentes ; elles ne pourraient venir qu'à l'appui de paroles sur *M. amical*. Si vous les jugez trop banales, n'en parlons plus. Seulement, ne criez pas en les voyant. J'ai recopié le plus gros hâtivement sur du papier très mince, chaque feuillet est une lettre, sauf à la fin où j'en ai recopié plusieurs à la suite, séparées par un trait au crayon bleu. Toutes en vrac et mélangées ; il n'y aurait qu'un moyen de s'y reconnaître. Les taper chacune, même les billets sur un feuillet séparé, ensuite on les mettrait dans leur ordre, certaines non datées d'ailleurs. Mais j'arriverais. Pas toutes, les plus intéressantes. Voyez si, selon vous, ça en vaut la peine.

M. Bonnet dit que si vous étiez mort (!), comme ils ont publié des choses sur d'Annunzio. Mais, moi, je pensais mettre : *M. entré vivant dans la légende*, etc. Ceci pour vous dire que si le chapitre M - l'amitié – Alger- les lettres- marchait, peut-être cela conviendrait mieux aux *Oeuvres.Libres* ...

Je vais peut-être interrompre mon recopiage du début un moment pour recopier *M. et Baudelaire*. Il me semble que pour le début, ça pourrait très bien convenir à *La Table Ronde (Baudelaire et la volupté = mal, et vous, etc...)*.

Le parallèle est surtout à propos de *la femme naturelle*, odieuse à B. et au contraire... La fin reprise d'un article de magazine resté inédit, fait plus facile. Pourriez-vous, mais répondez-moi en toute sincérité, me faire taper un manuscrit de 14 p ^{1/2}, que je trouve, moi, très lisible. Enfin, vous en jugeriez, récit historique dont j'ai parlé à MM. Bonnet et dont le sujet ne lui déplait pas a priori, mais j'ai peur qu'on me le perde et mieux vaudrait qu'il fut tapé.

Mettez-moi un simple mot, ce n'est pas très loin, et je passerai souvent par là, allant chez Chabaneix, par exemple, je déposerais cela chez votre concierge, tout ou partie, et ce que j'aurai recopié, le Baudelaire, p.ex.

Les lettres sont une toute petite liasse mince mais certaines mal lisibles. C'est seulement pour vous donner une idée. A très bientôt, JS.

Lu assez tard *La Rose de sable*. La veille, par hasard. Ne croyez surtout pas que mon amie fasse dans les choses pornographiques, mais elle est libraire et a dû avoir envie de voir ce que c'était, comme moi, j'étais tombée sur *J'irai cracher sur vos tombes*. C'est horrible. Et ici la même précision dans les détails voluptueux, mais sauvée par l'accent, précisément. La poésie, la tendresse, la beauté du style.

Des choses bien intelligentes dans M. de Saint Pierre. Tout de même s'il gagne tant d'argent avec des broutilles, moi je devrais devenir millionnaire !

Germaine Théron m'écrit des lettres bien intéressantes. Elle aime mes vers, elle ! C'est quelqu'un. Elle doit venir me voir ces temps-ci. J'ai relu son livre avant de venir. Oui c'est admirable.

Les malheurs de la pauvre A.H(acquebaut), ce n'est vraiment rien à côté de ce que doit (dut) éprouver M^{me} Gide ! Et notre correspondance, auprès de celle de Claudel. Gide... c'est inouï. Publier ça avec les noms... Gide : que pourrait l'amour divin là où l'amour le plus fidèle, le plus fervent, n'a rien pu ! etc. En fait de dissociations, on ne fait pas mieux. Gide est capable d'amour là où il ne désire pas, et vous non.

Vous dites : *puisqu'on a des amies, pour causer*. Oui, mais c'est toujours le vieux drame. Tous les hommes n'ont pas votre physiologie particulière ; heureusement qu'il en existe de normaux pour les femmes comme nous ! Si je n'avais pu aimer G. je serais comme Mlle Andriot, une refoulée (même en couchant avec d'autres) et inconsolable. Je ne pouvais aimer qu'un homme dont je puisse aimer la personnalité. Vous cela vous est égal. Pourtant vous trouvez bien que la dame préfère les hommes de 50 ans aux gigolos

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

19 décembre 1949

Vous pouvez, puisque vous le désirez, m'envoyer ces lettres de moi. Mais je trouve que le plus pressé est que je voie le recopié du début de votre étude : quelque chose de fini, pour qu'il y ait quelque chose de fini tout à fait, comme est fini, malgré tout, « le diner ». Ou bien Baudelaire, si c'est cela qui peut - être le plus rapidement fini.

Postez votre manuscrit à faire taper chez ma concierge. Mais faites-le au plus tôt : ma secrétaire a quelque liberté en ce moment ; plus tard, vous devrez peut-être attendre qu'elle ait terminé quelque chose d'urgent pour moi.

Amitiés

M.

Téléphonez plutôt, s.v.p.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Paris 21-12-49 (?)

Je vous prépare le Baudelaire etc... avant votre réponse. Oui, j'aurais dû vous téléphoner, cela fait ainsi double dérangement, mais il me semble toujours que je ne pourrai tout vous dire au téléphone.

Depuis, en me dépêchant, je suis arrivée à recopier le début jusqu'à la fin du *Songe*. Dominique, c'est peut-être trop long. J'ai beaucoup cité. Je ne verrai bien que tapé, si de petites choses font double emploi. Laisser des blancs pour les citations manquantes (et excuses pour le griffonnage.)

A la fin de Baudelaire, on peut supprimer Laforgue bien entendu. Je ne sais ce que vous en penserez comme article ; comme chapitre, il me semble que cela offre un certain intérêt. Mais ne jugez pas le reste sur cela, si cela ne vous plait pas. Dominique aussi n'est peut-être pas le plus personnel, on a déjà beaucoup parlé de cela ...

Je me remets au recopiage du reste. (Vais peut-être laisser quelques jours la suite des sportives, Soledad, les *Jeunes Filles* (Andrée, etc. Solange pas fait, et il y a pas mal à revoir), pour recopier plutôt les héroïnes de théâtre, c'est plus achevé et ira plus vite, et là c'est très élogieux. Malheureusement très dérangée et perdant du temps, et voulant jouir un peu de Paris (et ces fêtes ! et mes cruels anniversaires, hélas).

Mais vous pouvez toujours me faire signe si vous avez à me parler = « quand vous voulez ».

Je suis aussi docile que Ram, au fond ! Et pas loin de chez vous (pas besoin de dîner). Le plus important est ce livre pour moi. Je téléphonerai aussi s'il le faut. Mais avant 10h ½ - 11 heures, cela me gêne beaucoup. Je regrette bien l'hôtel sur ce point et sur d'autres.

Je dialogue souvent avec vous. On ne se voit jamais assez longtemps et on n'a pas le temps 'écrire, ni vous de me lire ! Que je déteste ce Paris bousculeur et bousculé !

Laisser des blancs pour Baudelaire, l'ennuyeux est au cas d'utilisation immédiate, qu'il me manque des citations. J'ai oublié ! en emportant ça. On les trouverait quand même aisément s'il le faut (à la Nationale en tous cas). Encore un mot au sujet des lettres. J'avais quand même pensé tout d'abord, au début de mon analyse d'A.H, faire allusion à ces choses, en ces termes (à quelque chose près) : *Difficile de juger dans un débat où le public vous a fait partie (je n'en parlerais pas si les petits journaux n'assurent régulièrement mon nom, etc. Mais n'ajoutant rien. (Simplement ne pas feindre d'ignorer).* « Pensez ce que vous voudrez ». Les gens se feraient une opinion d'après vos lettres, qui ne sont explicites que pour ceux au courant (et à peu près pas gênantes pour Thoisse, car on pouvait supposer d'autres différends) lettres publiées au chapitre de l'amitié et dire, par exemple qu'on les publie pour montrer sur quel ton M écrivait alors aux « jeunes filles ». Il y a aussi, dans plusieurs, la genèse des *Jeunes Filles*, 7 ans avant leur publication. Il faudra que je dise dans le livre combien *Les Jeunes Filles* et *La Rose de sable* se complètent. L'apothéose des filles mauresques opposée à l'éreintement des civilisées exaspérantes !

J.S

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Mercredi
décembre 1949

Cher M, il ne fallait pas prendre la peine de me faire envoyer ça ! En tous cas, merci très fort. On ne m'a pas rendu mon manuscrit, mais pas grande importance. De toutes façons, j'étais décidée à vous porter une 2^{ème} tranche aujourd'hui. La voici :

J'y joins une espèce de petit plan de l'ouvrage. Vous verriez ainsi que qu'il y a de fait et qui reste à faire. Peu de choses.

Dans ce qui sera à ajouter, il y a aussi ce que vous donneriez ou suggérerez.

Je vous téléphonerai un de ces matins, pour savoir ce que vous pensez de tout cela. Moi-même ai besoin de voir le tout tapé, même sans les citations, et je m'excuse bien pour les blancs qui doivent compliquer et agacer (prière de taper aussi le n° des pages où me référer pour me rendre compte de ce qui fait double emploi, ou est contradictoire.) Car, à mesure où je relisais, je suivais mes réactions, et là où vous êtes méchant, je le dis, et là où vous êtes gentil, je le souligne.

Mais je pense que l'impartialité vaut mieux, d'autant que je suis certaine qu'à la conclusion, c'est le bien qui l'emportera. Je l'écris pour ça.

Je ne pourrai peut-être vous téléphoner qu'après le Nouvel An, si pas samedi. Je vais être obligée de me donner un peu congé ces jours-ci, mais dès après le 1^{er} janvier, je recopie de nouveau.

J'ai toujours des requêtes à vous adresser. Je vous assure que je ne me vante pas du tout de mes relations avec vous, mais je parle du livre, donc de vous par la force des choses, alors ...

Mon amie-hôtesse, créature exquise et si éprouvée, (à 15 ans, et ravissante, il a fallu lui couper la jambe), tient à sa photo, pour sa librairie, enfin pour la mettre avec d'autres photos d'écrivains, dans je ne sais quel « foyer » (comme dans les théâtres) et demande si vous ne voudriez pas la signer ? Considérez qu'elle fera une vitrine sur mon livre le jour venu !! Et que c'est à Angoulême. Puisque vous ne dédaignez pas la publicité...

Madame Delubac me dit que sa fille serait très heureuse de vous avoir un jour à déjeuner avec moi et quelque notabilité, dans le genre du professeur Mondor (peut-être que vous ne l'aimez pas ?!)

J'ai promis de vous transmettre ce désir, à peu près sûre de votre réponse et ayant dit que vous viviez très retiré etc. etc. Mais M^{me} Delubac est une vieille amie, charmante avec tous ses défauts, cultivée, et je n'ai pu lui refuser cela. C'est elle surtout qui le désire, je pense, mais ce serait au retour de sa fille, qui est en Amérique en ce moment, et y est comme on dit, « ambassadrice de la mode française ». Elle passe pour une des 3 ou 4 femmes les mieux habillées de Paris. Les revues, hebdomadaires sont pleines de ses robes. Ne croyez pas que ce soit pour vous cramponner ni demander quoi que ce soit.

Je sais que ce genre de supériorité vous touche peu, mais enfin, il faut bien que je vous donne quelques précisions ! Intérieur exquis (un peu tapissier mais enfin...) repas succulent, tout vous est promis si vous acceptez. Même une voiture pour vous prendre si vous en faisiez une condition sine qua non, je pense.

La chère Mme Delubac me reçoit dans l'intimité et je connais à peine sa fille. J'avoue que cela m'amuserait beaucoup de dîner avec vous « dans le monde » !

Jacqueline Delubac, je disais d'elle : « C'est une femme du ½ monde qui est devenue une femme du monde. Mais ce fut d'abord une jeune fille du monde, passée au ½ monde, etc... Aujourd'hui, tout cela est peu tranché ! Mais elle a les plus belles relations : les Polignac, les Broglie, les Beaumont, etc.

Aucun talent, mais certainement une femme intelligente, a été très liée avec Arletty (mais pas le même genre).

Il me semble que j'avais encore autre chose à vous demander, mais quoi ? Certes si vous aviez le temps, j'aimerais bien voir un jour en détail vos antiques ! Mais à Paris, on n'a jamais le temps...

En tous cas, j'espère vous voir bientôt ?

A vous,
J.S

Ma mère est morte il y a un an cette nuit. (NDLR : la mère de JS est morte en décembre 1948). Je ne me suggestionne pas sur cet anniversaire, mais hier soir, une crise de détresse affreuse !

ooo



Jeanne Sandelion à 50 ans à Thoissey



Montherlant dans les années 40

